J. Hallenberg.

d'après BRUNET = ce livre est en fait la 4e partie de : FAUCHET (Cl.) Ses oeuvres, revûes et corrigees en cette dernière édition ... Paris - Leclerc 1610.

(Soit les pp 533 à 591 de l'ouvrage entier)

RECVEIL DE L'ORIGINE DE LA LANGVE ET POESIE FRANÇOISE, RYME ET ROMANS.

PLVS

LES NOMS ET SOMMAIRE

DES OEVVRES DE CXXVII.

Poëtes François, viuans auant l'an MCCC.

(FAUCHET claude)



A PARIS,

Par DAVID LE CLERC, ruë Frementel, au petit Corbeil.

ET

Chez IEAN DE HEVQVEVILLE, ruë S. Iaques, à la Paix.

M. D C. X.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AV ROY DE FRANCE ET DE POLONGNE.

SIRE,

L'Antiquité est tellement recommandee à l'endroit des hommes, qui ont le moindre sentiment d'humanité, qu'il se trouue peu de gens aisez, quelques ignorans qu'ils soient, qui ne desirent se la representer à leur possible: les vns par liures & medailles, les autres par toutes telles pieces qu'ils en peuuent recouurer. De maniere qu'on voit peu de grands hommes, qui ne parent leurs cabinets & estudes, ie ne veux pas dire de statues entieres (car à peine s'en voit en toute l'Europe vne douzaine garentie de l'iniure du temps) ains de testes sans nez ou oreilles, de Bus sans bras & iambes. Chose autrement laide à voir, si le plaisir de recognoistre ceste precieuse antiquité ne leur esblouissoit les yeux, pour ne desdaigner telles figures desfigurees. Or si telle curiosité a inuité les hommes de sçauoir, & les marchans mesmes, à recercher des liures moisis, des monnoyes effacees, des pieces de marbre, la plus part inutiles, vaines, & souuent contrefaittes: ie me tiens (Sire) tres asseuré qu'outre l'amour que vous portez à vostre patrie, le plaisir de recognoistre les belles estudes & gentilles occupations, où durant le repos de la guerre se sont autrefois employez tant d'illustres Rois, Ducs, Comtes, Barons & Cheualiers (que maintenant ie rameine & tire quasi de la prison d'oubli, où l'ignorance les tenoit pesle-mesle enfermez) esmouuera vo-

ſtre Royal courage non ſeulement à les bien-veigner, mais encores à louer l'ouuerture que premier i'ay oſé faire d'vne ſi cruelle chartre: pour deliurer des hõmes de ſi grande qualité, ſans les autres de moindre eſtoffe. Auſſi eſt-ce la cauſe qui m'incite à vous preſenter ce Recueil, lequel eſtant fait pour la gloire du nom François, ie n'ay deu addreſſer à autre qu'à voſtre Majeſté, laquelle dés ſa premiere ieuneſſe a monſtré par effect combien elle fait cas de l'honneur de ce Royaume: & maintenant continuë à chercher de bons moyens pour le tenir en paix & vnion, vrayes nourrices de tous arts & ſciences. Mais s'il plaiſoit à la ſouueraine bonté, tout ainſi que maniant les armes nous auons veu tomber à vos pieds vos aduerſaires: auſſi que les cœurs partiaux de vos ſuiets perſuadez par la raiſon, & s'aſſeurans en voſtre ſinguliere humanité, ſe rengeaſſent à vne entiere obeyſſance, ie ne fay doute que la reuerence du peuple François n'en redoublaſt en voſtre endroit, & que vos ennemis ne vous en craigniſſent dauantage, & que les ſciences iadis auec merueilleuſe deſpenſe & plus grand honneur de voſtre ayeul eſpandues par ce Royaume, n'y priſſent vn certain & tres-aſſeuré fondement. Lors vn pareil temps à celuy de ces Princes que ie vous repreſente (qui à la verité fut vn des plus glorieux où la France iamais ſe ſoit veuë) ſe reuerroit bien toſt, ayant vn Roy ami des lettres, & doué de la plus rare eloquence qu'on puiſſe remarquer depuis pluſieurs ſiecles: & l'honneur deu à noſtre nation, ſeulement querelé depuis nos diſcordes ciuiles, nous ſeroit incontinent rendu.

Plaiſe donc à la meſme bonté de Dieu tout puiſſant vous maintenir (Sire) en la bonne volonté qu'auez de compoſer toutes choſes en mieux, & vous donner tres-longue & tres-heureuſe vie pour l'accompliſſement de vos ſaints deſirs. De Paris ce 24. Juin. 1581.

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur & ſubiect CLAVDE FAVCHET, Preſident en voſtre Cour des Monnoyes,

TABLE DES CHAPITRES DV PREMIER LIVRE.

POVRQVOY *la parole est propre à l'homme : si la langue Hebraïque est la premiere de toutes autres langues : & la principale occasion de decouurir & peupler le monde.* f.533.a — C. I.

Aucunes causes du changement des langues : & où lon pourroit trouuer les traces de l'ancienne langue Gauloise. f.534.b — C. II.

De quelle langue ont usé les Gaulois depuis la venuë des Romains & François. Pourquoy les François-Germains ne planterent leur langue en la Gaule : & quand ils commencerent d'escrire en leur langue. f.536.a — III.

Quelle estoit la langue appellee Romande. Des Romains : quand ils commencerẽt d'auoir cours : & de la lãgue Gallonne ou VVallonne, & celle que maintenant nous appellons Françoise. f.539.a — IIII.

Que la langue Françoise a esté cogneuë, prisee & parlee de plus de gens, qu'elle n'est à present. f.542.b — V.

Sommaire discours de l'origine de la poësie, & que c'est que les anciens appelloient Rhythmos, & vers Rhythmiques anciens. f.545.a — VI.

Quand la Ryme, telle que nous l'auons, commença : & que les Espagnols & Italiens l'ont prise des François. f.548.b — VII.

Qui furent les Trouuerres, Chanterres, Ingleor & Iongleor : que c'est que Ryme Leonine & consonante. f.550.b — VIII.

TABLE

DES NOMS DES POETES FRANÇOIS, CONTENVS AV *second Liure.*

A

ADAM de Guienci. 584.b
Adam le Boçu. 587.a
Alexandre de Paris. 554.a
Andrieu. 584.b
Aubins de Sezane. 576.b

B

BAude de la Carriere. 573.a
Baudouin des Autiex. 574.b
Bloudiaux. 556.b
Blondiaux de Nesle. 568.a
Bruniaux de Tours. 573.b

C

CAr Ausaux d'Arras. 576.b
Car Ausaux. 576.b
Chanoine de S. Quentin. 574.a
Chardon. 574.b
Chastelain de Coucy. 566.a
Christien de Troyes. 558.a
Clerc de Vaudoy. 580.a
Colars li Bouteillers. 574.a
Colin Muset. 573.b
Courte Barbe. 579.a
Courtois d'Arras, 584.a

D

DOete de Troyes. 577.b
Durans. 584.a
Duc de Brabant. 573.b

E

EVstace li Peintres. 576.a
Eustace. 553.b

F

FRere. 584.b

G

GAces Brulez. 565.b
Garin. 583.a
Gauthier d'Argies. 569.a
Gauthier d'Espinois. 572.a
Gauthier de Soignies, ou de Saguies. 572.b
Gauthier de Belleperche. 587.a
Gilles de Viez-maisons. 573.a
Gilles le Viniers. 574.a
Girardins d'Amiens. 583.b
Girard de Boulongne. 587.a
Godefroys de Leigni. 560.a
Gomars de Villiers. 586.b
Greiuillier. 586.b
Guiart. 583.a
Guillaume Viaux. 576.b
Guilleaum e le Viniers. 584.b
Guilleaume de Lorris. 589.a
Guilleaume de la Ville-neuue. 587.b
Guillebert de Berneuille. 569.b
Guiot de Prouins. 555.a

H

HAisiaux. 584.a
Hebers. 560.b
Hues de Braie-selue. 578.a
Hues de Cambray. 583.b
Hugues de Bresi, ou Bersi 574.b
Hues li Maronniers. 587.a
Hues Piancelles. 583.b
Huistaces d'Amiens. 584.a
Huon de Meri. 561.a
Huon de Villeneuue. 562.a
Huon le Roy. 587.b

I

IAques d'Espinois. 572.a
Iaques de Chison. 572.a

Iaques de Hedine. 573.b
Iaquemars Gielee. 588.b
Iean Bodel. 583.b
Iean de Boues. 587.a
Iean Bretel ou Bretiaux. 584.b
Iean Chapelain. 580.b
Iean du Chastelet. 583.b
Iean Clopinel, dit de Meung. 589.a
Iean li Cuneliers. 576.a
Iean du Pin ou Pain. 578.a
Iean Erars. 571.b
Iean Frumiaux de l'Isle. 576.b
Iean le Galois. 580.a
Iean de Maisons. 575.a
Iean Moniot d'Arras. 569.a
Iean Moniot de Paris. 571.b
Iean li Neuelois. 554.a
Iean l'Orgueneur. 574.a
Ionglet. 577.b

L

LAmbert li Cors. 553.b
Lambert Ferris. 575.b

M

MAhieux de Gant. 576.a
Mapolis. 568.a
Marie de France. 579.a

O

ODe de la Courroierie 571.b
Oudart de Lacenie. 573.a

P

PErrin d'Angecort. 568.a
Perrot de Neesle. 586.b
Philippes Pa. 574.b
Pieros du Riez. 588.b
Pierre Gentien. 591.a
Pierre de Creon. 574.a
Pierre de S. Cloot. 554.a

Q

QVens d'Aniou. 576.b
Quens de Bretaigne. 575.b
Quens de la Marche. 577.a

R

RAoul de Biauuais. 571.b
Raoul de Houdanc. 557.b
Raoul de Ferrieres. 571.a
Renault d'Audon. 581.b
Renaud de Sabueil. 577.a
Richart de Semilli. 570.b
Richart de Fourniual. 573.a
Richart de l'Isle 588.a
Robert de Blois. 570.b
Robert du Castel. 575.b
Robert de Marberolles. 574.b
Robert de Mauuoisins. 576.a
Robert de Reims. 571.a
Robins de Compiegne. 586.b
Rogerin d'Andeli. 577.a
Rogers de Cambray. 575.a
Roix de Cambray. 583.a
Roix Adenez. 587.a
Rutebeuf. 578.a

S

SAinte des Prez. 587.a
Sauuage d'Arras. 574.b
Simons d'Anthie. 572.b

T

THiebaut de Blazon. 569.a
Thiebaut de Mailly. 556.b
Thiebaut Roy de Nauarre. 564.a
Thierry de Soissons. 568.a
Thomas Erars. 576.a
Thomas Eriers. 576.b
Thresorier de l'Isle. 573.a

V

VIdame de Chartres. 570.b
Viellars de Corbie. 573.a

FIN.

PRIVILEGE DV ROY.

NOVYS PAR LA GRACE DE DIEV, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos Amez & feaux les gens tenans nos Cours de Parlement, Preuost de Paris, Baillifs, Seneschaux, ou leurs Lieutenans, & autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nos chers & bien-amez DAVID LE CLERC & IEAN DE HEVQVEVILLE, nous ont humblement fait remonstrer qu'ils ont recouuré toutes *les œuures & diuers traictez composez par le feu sieur* PRESIDENT FAVCHET, *tant non encores imprimees qu'autres des-ia cy-deuant publiees*, lesquelles toutes-fois ils ont fait reuoir, corriger, suppléer & augmenter sur les escrits & memoires de l'Autheur, desirant pareillement luy faire adiouster des Tables & faire le tout publier & imprimer de nouueau tant conioinctement que separement, pour l'vtilité & commodité du public. Mais ils doutent qu'apres y auoir fait de grands frais, cela ne leur tournast à perte, & qu'ils ne fussent frustrez du fruict de leurs trauaux, s'il ne leur estoit par nous pourueu: nous ayans à ceste fin humblement requis nos lettres en tel cas conuenables : Nous à ces causes auons permis audit le CLERC & HEVQVEVILLE, d'imprimer ou faire imprimer tant conioinctement que separement toutes *les œuures & traictez dudit sieur* FAVCHET, *Antiquitez de la France & autres*, soit qu'elles ayent esté des-ja imprimees cy-deuant, & par la diligence desdits LE CLERC & HEVQVEVILLE, reueuës, corrigees, suppleées & augmentees sur les copies & escrits de l'Auteur, ou autrement & encores nouuellement enrichies de Tables & Indices, soit non encores imprimees. Deffendons à tous autres Imprimeurs & Libraires, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ne distribuer aucun desdits œuures conioinctement ou separemẽt, sans le congé & licence desdits LE CLERC & HEVQVEVILLE, & ce durant le temps & espace de six ans, sur peine de mil liures d'amende appliquables à leur profit & confisquation de tous lesdits liures. Si vous mandons & enioignõs que du present Priuilege vous ayez à faire iouyr plainement & paisiblement lesdits LE CLERC & HEVQVEVILLE, faisant cesser tous troubles & empeschemens, & proceder contre les contreuenans par les peines & amendes cy-dessus, & voulons estre adiugees sans aucune moderation, & par toutes les voyes & rigueurs de iustice ainsi qu'il appartiendra, Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le 26. iour du mois de May, L'an de grace mil six cens dix, & de nostre regne le premier.

Par le Roy en son Conseil

Signé BERNARD.

RECVEIL DE L'ORIGINE DE LA LANGVE ET POESIE FRANÇOISE, RYME ET ROMANS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Pourquoy la parole est propre à l'homme: si la langue Hebraique est la premiere de toutes autres langues: & la principale occasion de decouurir & peupler le monde.

DIEV ayant doüé l'homme de la raison, soit (comme disent aucuns) pour le recompenser de la foiblesse de son corps, plus subiet aux inconueniens que pas vne des autres creatures: ou (qui est plus croyable) afin qu'il eust moyen de loüer son Createur, voulut qu'il la peust declarer par vn signe apparent, qui est la parole. Car s'il n'eust eu autre excellence que la raison, elle luy eust aussi peu seruy qu'à d'autres bestes: lesquelles bastissans industrieusement leurs nids, esleuans leurs petits, pourchassans leur viure, retournans à leurs repaires, & se deffendans de l'iniure du Ciel, ou de ceux qui taschent à leur nuire, monstrent qu'elles n'en sont totalement despourueues. Dauantage la société, qui rend les hommes maistres des animaux (quelques forts & malins qu'ils soient) n'eust peu s'entretenir, s'ils ne se fussent entēdus. Et tout ainsi qu'vn instrumēt est muet, qui ne l'enfle de vent, ou touche ses cordes des doigts ou de l'archet: aussi la raison conceuë en nostre esprit n'eust peu estre declaree (que brutalement) sans la parole: ne ceste-cy tiree hors la bouche, sans l'instrument de la langue. Puis donc que la parole estoit si necessaire à l'vnion & entretenement des humains, voire à la loüange du grand & admirable ouurier de ce Monde, d'où vient que chacune langue a si peu d'estenduë, & qu'il s'y trouue tel changemēt,

qu'à peine nous pouuons entendre le langage de nos bisayeulx : de maniere que les anciens & nouueaux Iurisconsultes sont plus empeschez à dechiffrer les mots des vieilles ordonnances, pancartes & tiltres, qu'à discourir de la police ? Sans doute les Chrestiens doiuent penser que c'est punition de Dieu: lequel preuoyant nostre malice, orgueil, & ingratitude, versa dessus nous vne confusion de langues : par laquelle il brisa les degrez que nous pensions bastir pour nous aller seoir pres de luy : possible en intention (telle est nostre temerité) de le chasser du Ciel. Car si comme la raison est commune à tous les hommes (i'entends bien naiz) il n'y eust qu'vne langue : nous eussions retenu trop de secrets de Nature, tant par la traditiue de nos peres, que l'aisee communication par tout le monde: & le temps que nous consommons pour apprendre les paroles eust esté employé à la cognoissance des choses que nous cherchons, Ceste punition de Dieu, declaree en la Bible par la confusion aduenue au bastiment de la tour de Babel, a esté fabuleusement representee par les Grecs : qui ont feint que les Geans enfans de la terre, entreprenans de mettre & entasser les plus hautes montaignes, les vnes sur les autres, afin de monter au Ciel, furent dessous accablez par Iupiter. Qui n'est autre chose à dire, sinon que les hommes cuidans auec la force de leur esprit aduenir à la cognoissance de ce qui se fait là haut, se perdent en leurs foles pensees, estans premierement esblouïs, & puis consommez par le feu de la diuine sapience.

Si la langue Hebraique est la premiere des autres langues.

Quant à vouloir rechercher, quelle fut la langue de nos premiers peres, ie pense que ce seroit vne trop penible, & encore plus vaine curiosité. Aussi à quoy peut seruir telle enqueste ? dit S. Augustin. Que si les Hebrieux soustiennent leur langue estre la plus ancienne : comme le pourront-ils prouuer, puis qu'ils sont d'accord de ceste confusion: & qu'il ne se trouue en la Bible endroit qui dise, que de tant d'hommes parlans diuers langages, l'vn retint plus tost que l'autre celuy qui estoit le premier? Et s'ils perdét ce poinr, n'est ce pas vne consequence necessaire, que les autres langues ne sont descendues de l'Hebraïque? S'ils respódent que leurs mots sont significatifs de la nature des choses : Theodoret dit au contraire qu'Adam, Cain, Abel, Noé, & autres, sont propres à la langue Syrienne ou Aramienne, & non pas moins significans. Or n'est ce du iourd'huy que ce debat d'antiquité de langue, a esté meu entre plusieurs nations. Car Herodote dit, que les Egyptiens penserent estre nais auant tous autres, iusques à ce que Psammeticus leur Roy (qui viuoit l'an de la creation du monde MMMCCLXXXVI.) eust faict liurer deux enfans nouueaux nais à des bergers: ausquels il defendit parler en leur presence, & seulement à certaines heures mener des cheures pour les allaitter : imaginant, s'ils estoient esleuez sans ouyr proferer aucun langage humain, que nature leur feroit prononcer quelque voix significatiue de leur desir ou passion. Ces enfans donc nourris songneusement, ainsi qu'il auoit ordonné : & le pasteur au bout de deux ans, venant comme de coustume pour les faire manger, ils se ietterent à ses pieds, & tendans les bras crioyent Beccos. Dont il ne fit semblant pour la premiere fois : mais voyant qu'ils continuoient ce cry les iours ensuiuans, il en aduertit le Roy, lequel desirant sçauoir que signifioit ceste parole Beccos,

Histoire de Psammeticus.

trouua que les Phrygiens (peuple de la Natolie) appelloient ainsi du pain: & par là iugea que ceste nation estoit plus ancienne que celle des Egyptiens. Mais qu'eust-il respondu à quelque moqueur, qui luy eut soustenu que c'estoit la voix des cheures, nourrices de ces enfans ? Et comme se fut-il demeslé des arguments d'vn Medecin bon Physicien, qui luy eust monstré par raisons naturelles, que tous sourds de naissance sont muets? & par consequent, que la parole est l'effect du sens de l'oreille: qui a son action par l'instrument de la langue ? Aussi Diodore Sicilien, parlant de ceste matiere, dit apres les grands Philosophes: que les premiers hommes ayans le son de la voix confus, peu à peu le distinguerent, nommans toutes choses par leur nom. Et qu'estans faschez & assaillis par les bestes, ils s'assemblerent, chercherent des lieux propres pour habiter, & reglerent leurs langues: toutes-fois pour ce que les premiers hommes nasquirent en diuers endroits de la terre, vn son ayant pleu aux vns plus qu'aux autres, fut suiuy par ceux du mesme quartier, dont vint la multitude des langues : & voila ce qu'en ont escrit les autheurs Payens. Si est-il croyable(voire certain) que Dieu voulant (comme i'ay dit) que l'homme peust declarer sa raison, volonté & passion, luy donna la parole & vn langage: lequel s'est perdu auec d'autres choses singulieres, que le temps mange-tout a consommees. dautant que les hommes venans à multiplier, & ne pouuans demeurer ensemble, ne viure aisément en petit païs, furent contraints à la fin de s'eslargir, allans habiter les terres vagues. De maniere, que s'esloignant ainsi les vns des autres, ils se pleurent en leurs inuentions: oublians auec le temps, le langage premier. Ce qui apparut bien euidemment, quand ils commencerent à nauiger: pour ce qu'estans transportez plus loing, ils frequenterent moins auec leurs parens. Et il y a grande apparence que les regions temperees furent les premieres habitees, comme la Mesopotamie & Palestine: estant vray-semblable, tout ainsi que le cœur & le foye sont(au dire d'vne bonne partie des Medecins) formez en l'homme auant les bras & les iambes: qu'aussi celles du milieu de la terre, ont esté premierement habitees: & que de là sont partis les premiers hommes, pour aller peupler les autres Prouinces plus esloignees. De faict les Philosophes & historiens Ethniques, s'accordent aucunement en cela auec nos Theologiens: qui pensent que le premier homme fut creé au païs de Damas. Tant y a, que les plus anciennes marques d'antiquité, & les inuentions plus belles sont venues d'Orient: entre autres le Nauigage, qui est l'art par lequel plus de terres ont esté decouuertes & peuplees. Les Pheniciens qui sont orientaux & logez en Palestine, sus le bord du fonds de la mer Mediteranee, sont les premiers qui ent ont monstré l'vsage: si vous croyez le Poëte Tibulle, qui dit,

Occasion de peupler & decouurir le monde.

Prima ratem ventis credere docta Tyros.

Sur, la premiere aux vents hazarda le radeau.

Et les mesmes Pheniciés, semblent auoir esté les premiers voyageurs & maistres sur la mer, au dire de Strabon ; ayans par ce moyen decouuert & monstré à diuerses nations, beaucoup de singularitez, & entre autres les lettres: le plus beau secret qu'on eust sceu inuenter, pour conseruer la memoire des choses.

Cadmus Car les autheurs Grecs & Latins sont d'accord que Cadmus Phœnicien, communiqua aux Grecs seize caracteres de lettres, depuis portez en Italie par Euander. Euander : tellement que les lettres Romaines resembloient à celles des plus anciens Grecs. Et le liure des Æquivoques publié sous le nom de Xenophon, dit que ces caracteres apportez en Grece par Cadmus, resembloient à ceux des Galates & Meones : lesquels Galates ie pren pour Gaulois. L'origine & antiquité desquels ayant assez descrite en mes Annalles, ie ne le repeteray en ce lieu, ne qui furent ceux qui peuplerent la Gaule. Seulement ie diray apres Cesar, que de tout temps ce païs estoit party en trois peuples, differens en langage, meurs & loix : sans que luy, ne autre depuis, les ayent declarez plus amplement. Et Strabon dit que de son temps les Gaulois commencerent de faire leurs contracts en langue Grecque. S. Hierosme adiouste que le langage Gaulois estoit doux & abondant, pour lequel rendre plus graue la ieunesse apprenoit le Latin : mais que les Aquitaniens plus que tous autres se plaisoient en la langue Grecque : possible l'ayans apprise des Marsillois leurs voisins. D'autre costé Cesar disant qu'Ariouiste pour auoir longuement demeuré en Gaule sçauoit bien parler Gaulois, monstre que la langue de ces deux peuples estoit differente. Et Cornelius Tacitus declare que celle des Gothins decouuroit qu'ils estoient d'origine Gauloise : & que celle des peuples de la grande Bretaigne ne differoit gueres de la Gauloise, qui est toute la lumiere que i'ay peu quant à present apporter en telle obscurité.

CHAP. II.

Aucunes causes du changement des langues : & où lon pourroit trouuer les traces de l'ancienne langue Gauloise.

ET pour ce lon peut maintenant demander, où chacune langue Gauloise, dont parle Cesar, s'est retiree : & si elles sont esteintes & alterees, en quel lieu s'en trouuent les meilleures & plus certaines marques. Outre les causes de la diuersité des langues ia cy-dessus recitees, ie croy que (auec le temps qui vse & consomme tout) deux choses ont grandement aidé à les changer : lesquelles ie declareray sommairement, ne voulant repasser sur les erres d'autres, qui ont fait vn pareil discours. Ie dy donc, que l'vne est la prononciation : laquelle alteree par vice de nature, ou par accident, fait que la parole n'a pas tousiours eu mesme son en la bouche des hommes naiz sous pareil climat. Dont vient que vous oyez aucuns tirer leur parole plus du gosier : autres la contraindre serrans les dens : & quelques vns la ietter du bout des leures. Or puis qu'il est certain, que nous sommes tous issus d'vn seul pere, vne façon de parler ou prononcer ayant esté suiuie de quelqu'vn par vice de nature, ou plaisir des oreilles, son

Deux causes principales du changement des langues. La premiere.

fils l'a prise de luy, & de cestui-cy d'autres: iusques à ce que par imitation elle s'est continuee en vne famille: & finalement estendue en vn peuple & nation. L'autre seconde & plus forte cause de la mutation des langues, vient du changement des seigneuries, ou d'habitation: quand vn peuple est contraint receuoir en sa terre, vn nouueau maistre plus puissant: & viure sous loix nouuelles. Car vne partie des vaincus, & mesmes les principaux, pour euiter le mauuais traictement que les opiniastres reçoiuent, apprénent la langue des victorieux, oublians peu à peu la leur propre: ce que toutesfois ils ne peuuent si nettemẽt, qu'il ne demeure vne grande diuersité entre la prononciation des naturels, ou des nouueaux & apprentifs. Encores le plus souuent il aduient que les victorieux sortans d'vn mauuais païs, pour entrer en vn bien gras & delicieux, se laissent prendre aux voluptez qu'ils rencontrent, & ne les pouuans appeller par leurs noms propres, sont cõtraints de les emprunter de ceux qui en vsoiẽt: & à la fin eux-mesmes vaincus des plaisirs, pour auoir vne entiere ioye, alterer leur langue, qui ne peut declarer tant de delicatesses. Ainsi fut perdue celle des Gots, Francs & Lombards, apres la conqueste d'Espagne, Gaule & Italie. A quoy les Romains ne furent suiets, quand ils se firent maistres de ce païs: Car tenans desia (auant que venir en Gaule) la Grece & partie d'Asie, remplies de toutes belles choses attrayantes, ils s'en aiderent incontinent, despouillans presques ces Prouinces de tous leurs ornemens. De sorte que l'or, l'abondance de tous fruits, bestail, & des serfs qu'ils trouuerent deça, ne seruit qu'à continuer & entretenir leurs plaisirs. Aussi les Gaulois ne furent pas moins assuiettis par les armes des Romains, que par les delices estrangeres qu'ils apporterent: & lesquelles volontiers les vaincus embrasserent, voyans qu'ils pouuoient y fournir, & les entretenir aussi aisément que leurs seigneurs. Tellement que les richesses de ce païs furent cause de faire tant plus tost apprendre les langues, maistresses du plus grand vsage des voluptez.

La seconde.

Puis donc que la force est vne des principales causes du changement ou alteration des lãgues: il s'ensuit que les païs qui moins ont esté enuahis & domtez (comme les inaccessibles pour la roideur des montagnes ou marests bourbeux) ont moins souffert de mutation: & par consequent ont gardé leur langue entiere par plus grande espace de temps. Aussi est-ce la cause pourquoy aucuns pensent, qu'il faut chercher l'ancienne langue Gauloise, aux lieux esquels les Romains n'ont point esté, ou (à tout le moins) peu frequenté, ainsi que la basse Bretagne, Holande, Zelande, les montagnes de Souïsses & des Basques. Lesquels païs estans infertiles, rudes & malaisez d'aborder, seruirent (cõme il y a apparẽce) de retraitte aux Gaulois: qui ne pouuans endurer la seruitude & ioug des Romains, y conseruerent leur liberté auec leur langue maternelle. Car vous lisez au VIII. liure des Memoires de Cesar, que Dumnac Angeuin se sauua au bout de l'Armorique (c'est la basse Bretagne.) Et Florus dit, que les Romains ne s'efforcerent de conquerir en la Gaule que ce qui estoit bon, laissans le païs inaccessible à cause des paluds. que si cela est autãt veritable que vray semblable, les montagnes des Alpes iadis appellees Lepontiennes (c'est à dire le grand mont de S. Gothard) seruirent de retraite pour les Celtes orien-

Où lon peut trouuer les traces de l'ancienne langue Gauloise.

taux : & les marests d'Armorique pour les Occidentaux : la Menapie, Batauie, & Frize pour les Belges : Cantabrie & les Pyrenees, pour les Aquitaniens. De sorte que s'il y a aucun reste de langage Gaulois, il est parmy les Grisons, Basques, Bretons Bretonnans, Holandois, & Frisons, qui maintenant occupent les païs de ces fuitifs. Mais cela me semble plus vray-semblable que certain : car combien nous est-il demeuré de mots anciẽs, par lesquels nous puissions decouurir le vray langage Gaulois ? Et si lon dit que Mark en bas Breton signifie cheual : Ek, vn Saumon : Dur, la terre : cela ne conclut pas, que tous les autres mots Bretons differends du Latin, soient vrais Gaulois : puis que l'Aleman souloit aussi appeller vn cheual Mark : & que Ek signifioit en vieil langage, poisson en general, & non pas vne espece, ainsi que le Saumon. Et ie dy encores, qu'il faudroit que le langage des Grisons (qui tiennent les sources du Rhin) ressemblast à celuy des Bretons Bretonnans, à tout le moins approchast d'iceluy, puis que c'estoient des Celtes fuyans la violance Romaine. Et si Bec signifioit lors à Thoulouse vn bec d'oiseau : les Basques vseroient encores de ce mot en mesme signification. Quant à moy, tout ainsi que ie ne voudrois nier, qu'il ne soit demeuré beaucoup de paroles Gauloises, parmy le langage des Grisons, Basques, Bretons, & Holandois, aussi ne puis-ie croire, qu'il faille penser que ce soit la vraye langue ancienne : pour ce que plusieurs rauages populaires sont depuis aduenus, lesquels ayans contraint nos anciens peres de changer leurs demeures, ont aussi dõné occasion de mutation de langue. Est-il pas croyable, que quand les Gaulois conduits par Brennus entrerent en Italie, & chasserent les Toscans habitãs le païs qu'on appelle Lombardie, que ceux qui ne leur voulurent obeyr, se sauuerent dans les montagnes qui flanquent ceste Prouince ? Puis cinq ou six cens ans apres, quand les Romains furent les plus forts, ces Gaulois (ia accoustumez auec leurs voisins) n'eurent ils pas recours à la mesme force des lieux que les Toscans ? Et quand les Gots, Lombards, & autres passerent en Italie, ces montagnes ne seruirent elles pas de retraitte aux Romains ? Voila pour le costé regardant l'Italie. Quãt à celuy de deça, n'est-il pas croyable que Cesar fist retirer les Heluetiens dans les montagnes regardans la Gaule : les Bourguignons & Allemans, ceux que les Romains y auoient laissez : & les François ces derniers peuples ? cela ne se peut nier puis que lon oyt les montagnars parler Italien, Alleman & François. Ainsi en peut-il estre de Basque, Bearn, Cardaine, & autres endroits des Monts Pyrenees : par lesquels passans tant de nations diuerses, pour aller en Espagne, elles contraignirent les peuples qui les fuyoient, de se sauuer dãs tels lieux forts, qui est la cause pourquoy lon y voit vne autre diuersité de langage, tout ainsi qu'aux Alpes.

Pour le regard de l'Armorique (encores que les vieils Gaulois comprissent sous ce mot les villes maritimes assises sus l'Ocean ie n'entens parler que du païs auiourd'huy nommé Bretagne) il a eu aussi bien qu'autre part du changement. Car apres auoir caché les Gaulois, elle a serui aux Romains, quand les Francs conquirent le païs d'entre Seine, Loire, & la mer d'Angleterre : & encores quand les Gots entrerent en Aquitaine : puis quand les Bretons d'Al-

bion (qui est Angleterre) y vindrent à refuge, estans chassez par les Anglo-saxons peuples Germains, que nos Romans appellent Sesnes. Et si ie dy que ces Bretons fuitifs, s'estans logez en vn coin d'Armorique, en luy faisant changer de nom quant & quant y apporterent leur langue, sera-ce pas chose plus vray-semblable, que soustenir que le langage Breton Bretonnant soit celuy des vrais Gaulois? Ie conclu donc que le temps, la force, meslange & frequentation de diuers peuples, ayant esteinte ceste ancienne langue, il faut en diuers lieux de France chercher les traces de son antiquité. Et que chacune Prouince peut fournir quelque mot, & les dernieres vaincues plus que les autres. Pour la preuue dequoy il suffira dire comme en passant que nous auons encores des mots recogneus pour anciens Gaulois, & qui signifient auiourd'huy la mesme chose que iadis. Comme *Alauda* Aloete, *Bulga* Bouge & Bougete, *Benna* Banneau (qui est vne sorte de charroy à ridelles closes pour porter du sablon ou autre chose, qu'on ne veut espādre par la voye) & *Cōbennones*, dont ie soustiens que vient Compaignon, le B se tournant en la prononciation bien aisément en P: & autres que ie laisse, n'estant quant à present mon entreprise declarer l'origine ou etymologie de nos mots.

CHAP. III.

De quelle langue ont vsé les Gaulois depuis la venue des Romains & François. Pourquoy les François-Germains ne planterent leur langue en la Gaule: & quand ils commencerent d'escrire en leur langue.

QVANT au langage, duquel nos predecesseurs ont vsé depuis que les Romains furent chassez de la Gaule, iusques au Roy Hue Capet & ses enfans, ie croy qu'on le doit appeller Romād plustost que François: puisque la pluspart des paroles sont tirees du Latin. La longue seigneurie que les Romains eurent en ce païs, y planta leur langue: & se trouuent d'asses bons tesmoignages, que quand les Francs entrerēt en la Gaule, le peuple parloit ia vn langage corrōpu du Romain & de l'ancien Gaulois. De maniere que les Gentils-hōmes de ce païs, faits Senateurs Romains auoiēt peine d'apprēdre le Latin: tout ainsi que pourroient auiourd'huy aucūs seigneurs de la basse Bretagne, eleuez en leurs maisons paternelles, que neantmoins on oyt parler Frāçois, pour ce qu'ils l'ont appris de leurs peres, meres, ou seruiteurs nourris en France. C'est pourquoy en vn Panegyric Pacatus s'excuse enuers l'Empereur Theodose, s'il n'est tāt eloquēt que ceux qui estoiēt naiz en Italie: pour ce (ie croy) qu'estant Gaulois, il luy falloit apprendre le langage Latin. Vray est que ce n'estoit auec telle difficulté qu'auiourd'huy, puis qu'ils le pouuoient apprendre comme nous faisons l'Aleman, l'Italien ou l'Espagnol, hantans parmy ces nations: & pource ils nourrissoient à ceste fin des esclaues parlans Latin & Grec, comme vn certain dit en son Ephemeride auoir appris le Grec.

Conloquio Graiorum assuefactus famulorum.

M'accoustumant parler auec esclaues Grecs.

Ie ne fay doute que nos François s'estans faits maistres de la Gaule, n'y ayent apporté beaucoup de nouueauté, aux mœurs & langage des anciens habitans, puisque leurs Rois estans Sicambriens (ainsi que dit Fortunat d'Aribert Roy de Paris:

Cùm sis progenitus clara de gente Sicamber,
Floret in eloquio lingua Latina tuo.

Combien que sois issu de gent Sicambrienne,
Le langage Latin coule en la bouche tienne.)

il est croyable que plusieurs des vaincus le voulurent apprendre, afin de plaire aux victorieux. Toutesfois les Francs venus de mauuais païs, ne furent pas si curieux d'introduire leur langue que les Romains: tant pour les raisons que i'ay dites, que pour auoir laissé viure les anciens habitans de la Gaule en leurs loix: vser de mesmes habillemens, armes & enseignes de guerre, que deuant leur venuë. De sorte que durant leur seigneurie la iustice se rendoit en Gaule selon les loix Françoises, Gottiques, Bourguignonnes & Romaines. Le tesmoignage que d'eux porte Agathie, autheur Grec, viuant du temps des enfans de Clouis, m'a semblé pouuoir estre icy mis: pour ce qu'il fait aucune mention de leur langage, & qu'il a esté cy-deuant mal interpreté en Latin.

» Ceste nation (dit-il au 1. liure) est si prochaine d'Italie, que les deux païs » marchisent: toutesfois les anciẽs les ont appellez Germains, pour ce qu'ils ha- » bitoiẽt le long du Rhin, & tiennẽt les prouinces voisines de ceste riuiere auec » la plus grande partie des Gaules, qu'ils occupent non par droit d'heritage, ains » par force d'armes. Outre cela ils ont la ville de Marseille, iadis colonie des Io- » niens, peuplee par les Phocéses, que les Medes chasserẽt de leur terre du temps » de Darius fils d'Hystaspes Roy de Perse. Laquelle ville se gouuernant iadis à la » Grecque, est maintenãt deuenue barbare: pour ce qu'ayãt laissé son anciẽne fa- » çon de viure, elle obeit aux ordonnances de ceux qui luy cõmandent. Cõbien » que pour le present elle ne semble pas estre gueres decheute de son ancienne » dignité: dautãt que ces Germains ne sont pasteurs comme les autres Barbares, » ains vsent & s'aident beaucoup de la police, loix, façons & coustumes Romai- » nes, tant en leurs assemblees, que nopces, & medicaments. Ils sont Chrestiẽs, » & sur tous autres de la bonne opinion & creance. Outre cela ils ont par les » villes des Euesques & Prestres obseruans les iours des festes, tout ainsi que » nous. A la verité encores qu'ils soient Barbares au reste, ils me semblent estre » de bonnes mœurs & merueilleusement ciuils & courtois: n'ayãs rien qui les » rende differens de nous, que l'estrangeté de leurs habillemens, & le son de leur » voix maternelle. Quãt à moy ie les loüe & admire grandement tant pour leurs » vertus excellentes, que la droite iustice qu'ils font aux autres, & la concorde » gardee entre eux. Car encores que par ci deuant & de nostre tẽps mesme leur » Empire ait esté diuisé entre trois princes & plus: toutesfois il ne se troune » point que iamais il y ait eu guerre entr'eux, ne bataille qui aye soüillé le païs » de leur propre sang. Combien que volontiers & presque necessairement les

grands

grands Royaumes qui sont esgaux en force, enflent ceux qui les tiennent, & leur engendrent vn desir de commander : auec autres infinies passions, causes de seditions & troubles. Ce neantmoins encores que les Royaumes soient diuisez, il ne se trouue entre eux rien de cela. Que si d'aduanture il sourd contention entre les Princes pour aucune chose, tous les autres se preparent comme pour guerroyer & donner la bataille, marchans en tel equipage. Mais les armées & les deux Princes ennemis ne sont pas si tost l'vn deuant l'autre, que tout soudain, oublians leur querelle, ils retournent en amitié, & commandent à leurs chefs laisser plustost vuider leur differend par la voye de iustice, que par celle des armes. Que s'ils ne veulent obeïr, ils les font eux mesmes combattre seul à seul, & prendre le hazard: disans que la raison, ne la coustume du pays ne veulent pas que soubs ombre d'inimitié particuliere, la communauté de leur patrie souffre dommage aucun. Sur telles remonstrances ils s'appaisent, despoüillent leurs armes, rompent incontinent leurs assemblées, & se frequentét librement toute inimitié ostée. Par consequent leurs subiets honorent la iustice & leur patrie tout ensemble : & les Princes se monstrent traictables & benins en temps & lieu. De là vient que leurs forces estant grandes, & vsans de mesmes loix, ils font de grandes & belles conquestes sans crainte de rien perdre. Car il ne faut douter que là où la iustice & equité sont gardées, la Republique ne soit heureuse, de longue durée, & mal-aisée à forcer par ses ennemis. Ainsi donc les Francs ayant choisi vne bonne façon de viure, ils s'esuertuét de se surmonter eux-mesmes premierement, & puis tous leurs voisins: & les enfans heritent du royaume de leurs peres.

Or ayant à parler de l'origine de la langue Françoise, il m'a semblé bon d'approprier en cest endroit ce discours d'vn Autheur ancien: tant pour representer vne partie des mœurs & façons de faire de nos deuanciers, & la succession hereditaire de nos Roys (mal à propos pour la paix de nous & de ceux qui viédront apres nous, debatue depuis peu de temps) qu'aussi pource qu'il fait mention de la rudesse de nostre langue ancienne, laquelle nos Roys de la premiere race s'efforcerent de polir. Car Chilperic entre autres voulut adiouster à l'Alphabet Latin quatre caracteres Ο Ψ Ζ Π, ainsi representez aux liures de Gregoire de Tours imprimez: ou þ & ȝ, au lieu du Π comme portent aucuns escrits à la main: que monsieur Pithou sieur de Sauoye tres-sçauant Aduocat en la Cour de Parlement, dict estre le grand Ω des Grecs, ou ω, & les Cheth, Theth & Vvau des Hebrieux, dont les noms se trouuent encores escripts sur les caracteres, que bien que mal representez en ses exemplaires, & les miens escrits à la main il y a cinq cents ans & plus. Ce qui luy fait vray-semblablement penser que ces lettres furent adioustées par ce Roy, non tant pour la langue Latine (qui tousiours s'estoit contentée des siennes) que pour aider la Francik theusch (c'est à dire Françoise-Thioise) laquelle auoit besoin de semblables lettres pour faire sonner plus ouuertement ses vv, ovv, cht, ht, ŭ, au, & autres prononciations qui luy sont frequentes, & ne se peuuent representer par simples lettres Latines. Ce qui à son opinion auoit plus d'apparence que tout ce qu'en a voulu dire l'Abbé Triteme. Quant à ce qu'on pourroit trouuer estran-

ge, qu'vn Roy de France fust allé emprunter des lettres de la langue Hebraïque tant esloignée de la sienne: ledit sieur Pithou respondoit en vn mot, que par la mesme histoire de Gregoire il appert que ce Roy se gouuernoit fort par Iuifs, & entre autres par vn nommé Prisc, qui faisoit ses prouisions, & estoit l'vn de ses plus fauorits. Mais pour plus grande preuue, il employoit ce que Otfrid moine de Vvissembourg & disciple de Raban Maur Abbé de Fulde, escrit au prologue Latin de son liure des Euangiles, intitulé La grace: composé en langage & vers Thiois, & adressé à Luithbert Euesque de Maience. Duquel nous auons bien voulu extraire ce qui s'ensuit, tant pource qu'il appartient aucunement à ce discours, que pource que le Liure n'est pas fort commun: du moins entre ceux de nostre nation. Il dit donc ainsi:

Dum rerum quondam sonus inutilium pulsaret aures quorundam probatißimorum virorum, eorumque sanctitatem laicorum cantus inquietaret obscænus, à quibusdam memoriæ dignis fratribus rogatus, maximéque cuiusdam venerandæ matronæ verbis nomine Iudith, vt partem euangeliorum eis Theotiscè conscriberem. Et peu apres, *Scripsi nãque Euangeliorum partem Fran{z}iscè compositam.* Puis il adiouste, *Cordis præcordia lectiones has Theotiscè conscriptas memoria tangent. Huius enim linguæ barbaries vt est inculta & indisciplinabilis atque insueta capi regulari fræno Grammaticæ artis: sic etiam in multis dictis scripto est propter literarum aut congeriem, aut incongruã sonoritatem difficilis. Nam interdũ tria vvv, vt puto, quærit in sono, priores duo consonantes, vt mihi videtur, tertio in vocali sono manẽte. Interdum verò nec A, nec E, nec I, nec V, vocalium sonos præcauere potui. Ibi Y Græcũ videbatur ascribi: & etiam hoc elementum lingua hæc horrescit, interdum nulli se characteri, aliquotiens in quodam sono nisi difficile iungens. K & Z sæpius hæc lingua extra vsum latinitatis vtitur, quæ Grammatici inter literas dicunt esse superfluas. Ob stridorem autem interdum dentium, vt puto, in hac lingua Z vtimur, K autem ob faucium sonoritatem. Patitur quoque metaplasmi figuram, nimium tamẽ aßiduè, quam doctores Grãmaticæ artis vocãt synaliphã. Et hoc nisi legentes præuideant, rationis dicta deformius sonant: literas interdum scriptione seruantes, interdum verò Hebraicæ linguæ more vitantes, quibus ipsas literas ratione synaliphæ in lineis, vt quidam dicunt, penitus amittere & transilire moris habetur: non quo series scriptionis huius metrica sit subtilitate cõstricta, sed schema omæoteleuton aßiduè quærit. Aptam enim in hac lectione & priori decentem & consimilem quærũt verba in fine sonoritatem: & non tantùm per hanc inter duas vocales, sed etiam inter alias literas sæpißimè patitur collisionem synaliphæ. Et hoc nisi fiat, extensio sæpius literarum ineptè sonat dicta verborũ. Quod in communi quoque nostra locutione, si solerter intendimus, nos agere nimium inuenimus. Quærit enim linguæ huius ornatus & à legentibus synaliphæ lenem & collisionem lubricam præcauere: & à dictantibus omæoteleuton, id est consimilem verborum terminationem obseruare. Sensus enim hic interdum vltra duos, vel tres versus, vel etiam quatuor in lectione debet esse suspensus: vt legentibus quod lectio signat, apertior fiat. Hîc sæpius I & O cæteræque similiter cum illo vocales simul inueniuntur inscriptæ, interdum in sono diuisæ vocales manentes, interdum coniunctæ priore transeunte in consonantium potestatem. Duo enim negatiui dum in latinitate rationis dicta confirmant, in huius linguæ vsu penè aßiduè negant: & quamuis hoc interdum præcauere valerem, ob vsum tamen quotidianum, vt morum se locutio præbuit, dictare curaui. Huius enim linguæ proprietas, nec numerum nec genera me conseruare sinebat. Interdum enim masculinum latinæ linguæ in hac fœminino protuli, & cætera genera necessa-*

ria simili modo permiscui: numerum pluralem singulari variaui, & tali modo in barbarismum & solœcismum sæpius coactus incidi. Horum suprà scriptorum omnium vitiorũ exẽpla de hoc libro Theotiscè ponerem, nisi irrisionem legentium deuitarem. Nam dum agrestis linguæ inculta verba inseruntur latinitatis planitiæ, cachinnũ legentibus præbent. Lingua enim hæc velut agrestis habetur, dum à propriis nec scriptura, nec arte aliqua vllis est tẽporibus expolita. Quippe qui nec historias suorũ antecessorum, vt multæ gentes cæteræ, commendant memoriæ: nec eorum gesta vel vitam ornant dignitatis amore. Quòd si raro contigit, aliarum gentium linguæ, id est Latinorum vel Græcorum, potius explanant. Cauent aliarum, & deformitatem non verecundant suarum. Stupent in aliis vel literula parua artem transgredi, & penè propria lingua vitium generant per singula verba. Res mira, tam magnos viros, prudentiæ deditos, cautela præcipuos, agilitate suffultos, sapientia latos, sanctitate præclaros cuncta hæc in aliena lingua gloriam transferre, & vsum scripturæ in propria lingua non habere.

C'est à dire, Et pource que plusieurs hommes de bien auoient les oreilles " batues de choses vaines, & que leur saincteté estoit molestée par les vilaines & " sales chansons des laics : ie fu iadis prié d'aucuns de mes freres de bonne me- " moire, & principalement d'vne Dame honorable nommée Iudith, d'escrire en " leur faueur partie des Euangiles en langage Thiois, &c. & peu apres, Car i'ay " mis en François partie des Euangiles, &c. Puis il adiouste, Cest escript mis en " Thiois touchera iusques au fonds du cœur. Toutesfois outre que ceste langue " est tant barbare qu'elle ne reçoit aucun ornement, & ne peut estre enseignée, " n'entrer en reigle contenue par le frein de l'art de Grammaire : plusieurs de ses " paroles se peuuent difficilement escrire, tant à cause de la multitude de ses " lettres entassees l'vne sus l'autre, que leur son mal ordonné. Car ie pense que " par fois il luy conuient prononcer trois vvv : à sçauoir les deux premiers en " consonante, ainsi qu'il me semble, & le troisiesme en voyelle, Par fois ie n'ay " peu fuyr le son des voyelles A, E, I, V, en lieu qu'il falloit mettre l'Y grec, qui est " vne lettre que ceste langue a en horreur. Par fois contre l'vsage des Latins elle " se sert du K & du Z, lesquels ne se peuuent ioindre à nul autre caractere, ou " à tout le moins difficilement. Qui est la cause pourquoy les Grammairiens " les mettent entre les lettres superfluës. Toutesfois nous vsons du Z pour re- " presenter le grincement des dents, & du K pour faire le son de la gorge. Ceste " langue est aussi subiecte à la figure appellée Metaplasme (c'est à dire transfor- " mation, qui aduient quand la derniere syllabe se change soubs mesme cas) " mais encore plus à celle que les Docteurs de Grammaire appellent Synalephe " (qui est quand la voyelle estant derniere d'vn mot est mangée par celle qui " commence le mot suyuant.) A quoy si ceux qui lisent ne prennent garde, ilz " desfigurent & rendent mal plaisant ce qui est bien dict & composé. Par fois " nous retenons les lettres en leur escriture : par fois aussi nous les euitons (à " la façon des Hebrieux qui ont accoustumé, comme disent aucuns, d'oster ou " passer des lettres, à cause de la synalephe) non pource que l'ordre de ceste ma- " niere d'escrire, soit suiet & lié à la subtilité des metres ou vers: mais pource que " la langue cherche continuellement la figure Omioteleuton : car telle compo- " sition veut tousiours auoir vne pareille terminaison ou lisiere de mots. Ce " qui est bien souuent cause non seulemẽt de manger les voyelles par synalephe, "

„ mais encores d'autres lettres, lesquelles si quelcun vouloit laisser, il aduiẽdroit
„ que les vers seroient desmesurez & mal-sonnans: chose que nous practiquons
„ souuent en nostre commun parler, quand nous y voulons prendre garde de
„ plus pres. Pource que ceste langue requiert tel ornement, & que ceux qui la
„ lisent, aduisent à la synalephe, & ceux qui composent à l'omioteleute, c'est à
„ dire, consonance: pour à laquelle venir il faut par fois tenir le sens suspens par
„ deux ou trois vers, afin de le rendre plus clair & intelligible à ceux qui lisent.
„ Bien souuent en telle composition I, & O, auec autres voyelles se trouuent
„ escrites ensemble par fois retenant leur son de voyelles: & par fois estans con-
„ iointes, la premiere deuient consonante. Deux negatiues qui sont prises en
„ Latin pour vne affirmatiue, font presque ordinairement vne negatiue. Et
„ combien que ie m'en peusse garder, i'ay esté contrainct le practiquer pour
„ suyure la maniere de parler & façon commune & vsagere. Car le naturel de
„ ceste langue ne me permettoit obseruer ne les nombres ne les genres. Et pour-
„ ce i'ay par fois fait d'vn mot masculin Latin, vn feminin en ceste langue: & en
„ pareil i'ay entremeslé les autres genres selon la necessité, faisant d'vn plurier
„ vn singulier, tombant par ce moyen assez souuent, mais par contraincte, en
„ Barbarisme (c'est à dire, corruption de parole) & Solecisme (c'est à dire, vi-
„ cieuse oraison.) Dequoy ie pourroy monstrer plusieurs exemples pris de ce
„ present Liure escrit en Thiois: si ie n'auoy desir de fuyr la moquerie qu'en
„ feroient les Lecteurs. Car les rudes mots d'vne langue rustique, meslez par-
„ my la douceur Latine, ne font qu'apprester à rire. Aussi ceste langue est bien
„ tenue pour rustique, puis qu'elle n'a iamais esté polie par les siens, ne par
„ escritures, ne par aucun art ou estude. N'ayant iamais aucun d'eux escrit
„ l'histoire ou faicts de leurs maieurs, ainsi que les autres nations, pour aug-
„ menter leur memoire ou honneur. Que s'il est aduenu quelquesfois (mais c'est
„ bien rarement) ils l'ont faict plustost en langue estrangere, c'est à dire Latine
„ ou Grecque. Et combien qu'ils se gardent de faillir és autres langues, ils n'ont
„ point de honte de voir la leur si laide & mal polie. Ils admirẽt les autres & crai-
„ gnent d'y faillir d'vne seule petite lettre, chopans presque à chacun mot de la
„ leur. Chose esmerueillable, que de si grands personnages, tant prudens, les plus
„ aduisez qu'on sçauroit trouuer, subtils, sages & renommez de sainteté, facent
„ tant d'honneur à vne langue estrangere, sans vouloir mettre en vsage la sienne
„ propre.

Voila la plaincte que faict Otfrid de la pauureté de la langue Françoise-Thioise. Qui monstre assez que l'intention de Chilperic n'auoit esté receuë des siens non plus que ses vers, ses hymnes & ses Messes: fust pour le peu de respect qu'ils porterent à sa memoire depuis sa mort, ou par leur propre nonchalance. Si n'ay-ie voulu pour cela laisser tel discours en arriere, quand ce ne seroit que pour esclaircir ce lieu de nostre Histoire, qui semble n'auoir esté iusques ici assez entendu: & qu'à prendre de pres garde à ce que ce moine (viuant enuiron l'an DCCCLXX.) dict, il monstre que nostre ryme Omioteleute dont nous parlerons cy apres, estoit ia en vsage entre nos François Thiois: sinon en escriture, pour le moins en chansons & vaude-villes. Mais pour reprẽdre mon

propos, ie di que ce qui a plus empesché la croissãce & augmẽtation de la lãgue Françoise Thioise, & retenu plus de mots Latins en la bouche des François & Gaulois, ç'a esté la religion Chrestienne, receüe par l'vn & l'autre peuple selon la doctrine des Papes de Rome, lesquels deça n'vsoyent point d'autre langue que de la Latine. Tellement que les Gaulois & François voulans paruenir aux dignitez Ecclesiastiques (tousiours honorees) estoyent contraints apprendre le Latin. Vray est que nos Rois ayans leur royaume estẽdu iusque dãs la Germanie, & Pepin estant venu des Ducs d'Austrasie: la Cour de France estoit durant les deux premieres familles hantee de deux sortes de gẽs parlans diuers langages, à sçauoir ceux de deça la riuiere de Meuse, Gaulois-Romain, ceux de delà (vers & outre le Rhin) Theusch, ou si voulez parler plus modernemẽt, Thiois. Ce qu'il ne fault trouuer estrange, pource que la plus part du païs de Belges, qui est le long du cours du Rhin, s'appelloit (mesme sous les Empereurs Romains) *prima & secunda Germanica*: comprenant les Eueschez de Strazbourg, Spire, VVormes, Mayence, Colongne & Tungres qui maintenant tient son siege au Liege. Et ie pense que ce nom luy demoura pource que la meilleure partie des habitans parloit Germain, y estans plusieurs nations d'outre le Rhin venues habiter. Les noms que Charles le grand donna aux vents & mois en sa langue Françoise-Germaine, monstrent que la langue Romande qui se parloit du temps de ses enfans, ne celle dont maintenant nous vsons, n'approchent aucunement du François-Germain, & que la nostre tient plus de la Romaine ou Latine. Qui peut estre la cause pourquoy ceux qui du tẽps de cest Empereur viuoyent delà la Meuse estoyent estimez parler Theutonic ou Frãçois Thiois: & ceux de deça, Romain: pource qu'on appelloit ce quartier où nous demourons, France-Romaine. Et suyuant cela au Concile tenu à Tours l'an DCCCXII. il est porté par le XVII. article, *Quilibet Episcopus habeat Omilias, &c. Et easdem quisque aperte traducere studeat in rusticam Romanam linguam & Theotiscam*: c'est à dire, en langue Romande & Thioise.

CHAP. IIII.

Quelle estoit la langue appellee Romande: Des Romands: quand ils commencerent d'auoir cours: & de la langue Gallonne ou VVallonne, & celle que maintenant nous appellons Françoise.

CESTE langue Romande n'estoit pas la pure Latine, ains Gauloise corrompue par la longue possession & seigneurie des Romains: que la plus part des hommes habitans depuis ladicte riuiere de Meuse iusques aux monts des Alpes & des Pyrenees parloyent. Car la France que Luitprand au chapitre VI. du premier liure de son histoire appelle Romaine, comprenoit seulement iusques à Loire. Et pour monstrer que parler Roman, ne s'entendoit pas au temps iadis pour parler Latin: ie m'aideray de ces vers

pris du Roman d'Alexandre, composé par gens viuans enuiron l'an MCL. sous Louis le Ieune, Roy de France.

La verté de l'Histoir' si com' li Roix la fit,
Vn Clers de Chasteaudun, Lambert li Cors l'escrit:
Qui de Latin la 1 trest, & en Roman la mist.

1. Pour tiree.

Il faut donc dire que Latin & Roman fussent differens: puis que cestuy-cy tire du Latin vne histoire, pour la mettre en Roman. Il est vray que ces vers sont faits plus de CCC. ans apres Charles le Grand. Et qu'ainsi ne soit, qu'on entendoit il y a DCCC. ans, que parler Rustic Romain fut le langage commun des habitans de deça Meuse: il ne faut que lire ce qu'a escrit Guitard en son histoire de la discorde des enfans de l'Empereur Louis le Debonnaire, aduenue en l'an DCCCXLI. Car faisant mention de Louis Roi de Germanie & de Charles le Chauue son frere Roy de France VVestrienne ou Occidentale (c'est à dire de ce qui est entre Meuse & Loire) il dit que les deux Rois voulans asseurer ceux qui les auoyent suyuis, que ceste alliance seroit perpetuelle, ils parlerent chacun aux gens de son pair (c'est le mot dont ledit Guitard vse) à sçauoir Louis Roi de Germanie aux François VVestriens (qui suiuoyent ledit Charles) en langue Romaine (c'est à dire la Rustique) & Charles à ceux de Louis (qui estoyent Austrasiens, Alemans, Saxons, & autres habitans delà le Rhin) en langue Theutonique, qui est la Theotisque dudit Concile de Tours: ou, comme i'ay dit, Thioise. Les parolles du Serment que Louis fit en langue Romaine furent telles, ainsi que ie les ay prises d'vn liure escrit il y a plus de cinq cens ans. *Pro don amour & pro xpian poblo & nostro commun saluament dist di en auant inquant ds sauir & podir me dunat si saluareio cist meon fradre Karlo & in adiudha, & in cadiuha, & in cadhuna cosa si com hom p dreit son fradra saluardistino quid il vn altre si faret. Et abludher nul plaid nunquam prindrai que meon vol cist meon fradre Karle in danno sit.* Et le peuple de VVestrie respond en mesme langage: *Si Lodhuuigs sagrament que son frade Karle iurat conseruat, & Karlus meo sendr, de suo part n lo stanit: Si io returnar non lint pois neio ne nuls cui eo returnar int pois in nulla adiudha contra Lodhuuig nunli iuer.* Or ne peut-on dire que la langue de ces sermens (laquelle Guitard appelle Romaine) soit vrayement Romaine (i'entens Latine) mais plustost pareille à celle dont vsent à present les Prouençaux, Cathalans, ou ceux de Languedoc. Et il appert par les liures composez en langue Latine du temps de Charles le Chauue, qu'il y a grande difference entre ce Serment & ce qu'ils tenoyent lors pour Latin. Il faut donc necessairement conclure, que ceste langue Romaine entendue par les soldats du Roi Charles le Chauue, estoit ceste rustique Romaine, en laquelle Charles le Grand vouloit que les Omelies preschees aux Eglises fussent translatees: à fin d'estre entendues par les simples gens, comme leur langue maternelle, aux prosnes & sermons: ainsi qu'il est aisé à deuiner ou iuger.

Il reste maintenant, sçauoir pourquoy ceste langue Romaine Rustique a esté chassee outre Loire, delà le Rosne & la Garonne: ce que ie confesse librement ne pouuoir asseurer par tesmoignages certains. Car qui seroit cestuy-la tant hardi, de seulement promettre pouuoir tirer la verité d'vn si profond

abysme, que celuy où l'ignorance & nonchalance de sept ou huit cens ans l'a precipitee? Toutesfois i'en diray bien des causes & raisons sinon vrayes, à tout le moins vray-semblables. Et s'il est loisible de deuiner, & les coniectures ont lieu en ceste matiere (comme ie croy qu'elles doiuent auoir) ie soustiens que le partage des enfans de l'Empereur Louis Debonnaire, apporta vne grande mutation en l'estat de France: & non seulement separa leurs subiets, mais encores rompit toute l'ancienne societé, que les François & Gaulois demourans deça la Meuse auoyent auec ceux de delà: pour les grandes guerres que les freres, enfans dudit Empereur Debonnaire, eurent les vns contre les autres: & lesquelles apres la mort de presque toute la noblesse (tuee en la bataille de Fontenay) grandement altererent les alliances, que les seigneurs viuans sous vn si florissant empire, prenoient aussi tost loing que pres. Car durãt le regne de Pepin, Charles le Grãd, & Louis son fils: l'Austrasien, Saxon, Bauierien, Aleman qui se marioit en VVestrie, Bourgongne, Italie, Septimanie (qui est Languedoc) ou en Aquitaine: ne craignoit point de perdre ses heritages, ainsi qu'il est porté par vn article de la diuision que Charles le Grand fit de ses Roiaumes entre ses enfans. Là où depuis Charles le Chauue (soit que la clause & article susdit eussent esté oubliez en l'appointement faict l'an DCCCXLIII. entre les trois freres, enfans dudit Debonnaire: ou pour quelque autre raison que nous n'auons point trouuee escritte) il n'y eut plus d'esperance de se reioindre, chacun voulant auoir vn Roy de son langage. Voyla pourquoy les Austrasiens n'eurent agreable ledict Charles le Chauue, quand il voulut prendre le royaume de Lothaire son nepueu, mort sans enfans legitimes: ne les VVestriens, Charles le Gras, & encores moins Arnoul, quand ils s'efforcerent de les gouuerner durant la minorité de Charles le Simple: voulant (ainsi que i'ay dit) chacun estre commandé par vn homme de sa langue. Ce qui apparut bien euidemment, quand la famille de Pepin vint à faillir au Roiaume de Germanie: d'autant que les Italiens firent Roi Beranger, les Saxons Henri le Fauconnier, & quelque temps apres les VVestriens Hue Capet, marris de ce que Charles Duc de Lorraine sentoit trop son Alemand.

Des Romans. Ceste derniere separation de Capet fut cause, & à mon aduis apporta vn plus grand changement, voire (si i'ose dire) doubla la langue Romande. Car son entreprise estant suyuie de plusieurs autres seigneurs, ja gouuernans les grandes Comtez & Duchez, ils se monstrerent non pas Roys (car ils n'auoyent l'authorité acquise de si longue main que Hue Capet venu d'vn grand pere & d'vn grand oncle Roys) mais vsurpateurs de tous droits royaux, tenans cour à part, battans monnoye, & ne se rendans subiets qu'à tel seruice qu'il leur plaisoit faire à ce Roi, aussi nouueau en sa dignité, qu'eux mesmes qui l'auoyent supporté contre l'apparent heritier de la couronne, pour auoir part au butin plustost que pour affection qu'ils luy portassent, ou desir de reformer les abus lors regnans. De maniere qu'ils ne se soucierent beaucoup de hanter la cour de ce nouueau Roy, ne se patronner sur ses meurs, & encores moins suyure son langage: qui à la fin ne se trouua de plus grande estendue que son domaine, raccourci par ces Harpies. Car ledit Hue Capet & Robert son

fils ne iouissoyent d'aucune ville de marque, fors d'Orleans, Paris & Laon: pource que les autres auoyent leurs Comtes, & les prouinces des Ducs, qui tenoyent grand territoire. Comme Richard, seigneur de toute Normandie: Hebert qui estoit Comte de Meaux & Troyes, c'est à dire de Brie & Champagne: Thiebault Comte de Chartres, Blois & Tours: Guillaume Duc de Guyenne, & Comte de Poictou: Geoffroy Comte d'Anjou: lesquels depuis s'accreurent graudement, pource que ceux de Chartres ioignirent à leur domaine Champaigne & Brie par vsurpation: ceux de Normandie, Angleterre: la maison d'Anjou, Touraine: tellement que lon veit en France de belles cours & magnifiques tout à vn mesme temps. Car le Comte d'Anjou espousa l'heritiere d'Angleterre & Normandie. Le Duc de Guyenne auoit les hommages d'Auuergne, Limosin, d'Angoulmois, Agenois, & de toute l'Aquitaine. Le Comte de Champaigne, Brie, & tout ce qui estoit depuis l'embouchure de la riuiere de Marne dans celle de Seine, iusques vers la Lorraine: & de là retournant à Sens. Les Berangers, toute la Prouence, Languedoc & Cathalongne. Ce qui donna occasion aux poëtes & hommes ingenieux, qui en ce temps-là voulurent escrire, vser de la langue de ces Roytelets, pour d'auantage leur complaire, & monstrer qu'ils n'auoient que faire d'emprunter aucune chose de leurs voisins.

Quãd les Romans cõmencerent d'auoir cours

Ce fut lors (ainsi que ie pense) qu'escrire en Roman commença d'auoir lieu, & que les Conteor & Iugleor, ou Iongleurs, Trouuerres & Chanterres, coururent par les cours de ces Princes: pour reciter ou chanter leurs contes sans ryme, chansons & autres inuentions poëtiques: vsans du Romain Rustique, ainsi que du langage entendu par plus de gens, encores qu'il leur eschapast assez de mots de leur terroir. De là vient que lon trouue tant de liures de diuers dialectes, Limosin, VVallon ou François, & Prouençal portans le nom de Romans: voulans les poëtes donner à cognoitre par ce tiltre, que leur œuure ou langage n'estoit pas Latin ou Romain Grammatic, ains Romain vulgaire. Ce que ie deuine (car autrement ie ne veux asseurer vne chose tant obscure) par vn passage d'vn liure composé enuiron l'an MCCXXVII. ou XXVIII. par Huon de Meri: qui dit au commencement du Roman intitulé le Tournoiment d'Antichrist.

N'est pas oiseux, ains fet bon œuure
Li trouuerre qui sa bouche euure
Por bonne œuure conter & dire,
Mais ki bien treuue plain est d'ire
Quant il n'a de matiere point.
Ioliuetez semond & point
Mon cuer de dire aucun biau dit.
Mais n'ai dequoy, car tout est dit
Fors ce que de nouuel auient.
Mais au Trouueor bien auient
S'il sçait auenture nouuelle,
Qu'il face tant que la nouuelle

Par

Par tout s'espande & par tout aille:
Et que son gros François detaille
Pour faire œuure plus deliee.
Por ce ma langue ay deliee,
Quiconq m'en tiene à [1] trespensé
Pour dire mon nouuel pensé.

1 Outrecuidé.

Ce gros François detaillé me semble deuoir estre pris pour le Roman & plus poli langage, dont les Trouuerres, Iugleors, & autres cy dessus nõmez vsoyent plus que le commun. Car Hebert dit au Roman des sept sages,

Moult volontiers me peneroie
Si ie m'en pooie entremettre
Qu'en bon Romans pëusse mettre
Vne [2] Estoire [3] auques ancienne.

2 Histoire. 3 Aussi

& puis quelques vers apres il adiouste,

Li bons moines de bonne vie
De Haute-selue l'Abeie
A l'Estoire renouuellee,
Par bel Latin l'a ordenee,
Hebers la [4] vieut en Romans trere
Et del Roman vn liure faire:
El nom & en la reuerence
Del Roy fil Phelipe de France
[5] Loëis qu'en doit tant loër.

4 Veult.

5 Ce Louis doit estre le pere de S. Louis ou Louis Hutin.

& puis encores quelque peu apres,

Por s'amor encommenceray
L'Estoire & enromanceray. &c.

qui est à dire, Ie mettray en François. Que si quelcun pense que le Roman ne fust qu'en ryme: ie luy respons qu'il y auoit aussi des Romans sans ryme & en prose. Car en la vie de Charles le Grand mise en François auant l'an mil deux cens, à la requeste d'Yoland Comtesse de sainct Paul, sœur de Baudoin Comte de Hainau, surnommé le Bastisseur, au qutrieme liure l'autheur dit ainsi: « Baudoin Comte de Hainau trouua à Sens en Bourgongne la vie de Charlemaigne: « & mourant la donna à sa sœur Yoland Comtesse de saint Paul, qui m'a prié « que ie la mette en Roman sans ryme. Parce que tel se delitera el Roman qui del « Latin n'eut cure: & par le Roman sera mielx gardee. Maintes gens en ont ouy « conter & chanter, mais n'est ce mensonge non ce qu'ils en dient & chantent « cil Conteor, ne cil Iugleor. Nuz contes rymez n'en est vrais: tot est mensonge « ce qu'ils dient. Ce parler Roman estoit lors pris pour le langage maintenant appelé François le plus poli, tesmoin ce vers du Roman d'Alexandre de la composition de Lambert li Cors:

Vestu comme François, & set [1] parler Roman.

1 Scent.

Et les Souisses le pensent encores: car au lieu de dire. Ie sçay bien parler François, ils disent Ie sçay bien parler Roman. Et ie diroy volontiers que le parler Roman fut plus particulier à Paris & lieux voisins qu'à d'autres. Car au

Roman d'Alexandre composé par le clerc Simon, en racontant les peuples diuers qui sortirent de Babylone, apres la confusion aduenue en bastissant la tour, il dit,

Li enfant se departent, li [1] piere en fu dolans,
E li autre deuient Mesopotamiens,
Li autre fu Torquois, li autre Elimitans.

& puis quelques vers apres,

Li autre fu Romains & li autre Toscans.

& encores depuis,

L'autre fu Espeingnos, & s'autre fu Normans,
Li autre Erupiei & parla bien Romans,
Li autre fu François, & li autre Normans.

Lesquels Erupeis ou Erupers ie pren pour ceux du païs d'Hurepoix, qui n'ha point de limite certain; sinon qu'à Paris nous disons que le quartier deuers Midi ou de l'Vniuersité est en Hurepoix. Et neantmoins pres de Meaux & Ioerre il y a vn terroir appelé Heurepoix, comme aussi quelque endroit voisin de Montereaux-fault-Yonne. Que si aucun veut dire que Simon prend le mot Erupeis pour *Europaeus*: ie respons qu'il parleroit trop generalement, ayant nommé tant de peuples particuliers. Ie ne suis pas d'opinion que Hurepoix ait pris son nom du vent Eurus, puis qu'il se trouue & à l'Orient & au Midi de Paris. Mais i'adiousteray bien, qu'à Paris quand lon veut dire qu'vne façon de faire n'est gueres ciuile, on vse de ces mots, C'est du païs ou quartier de Hurepoix: ce que d'autres disent, Cela sent son escolier Latin. Comme si nos Roys demourans du costé que nous appellons Cité, & ville (à sçauoir au Palais, à S. Martin, au Louure, pres S. Geruais, S. Paul, & aux Tournelles, lieux habitez par nos Rois) eussent plus façonné les habitans de cest endroit de Paris: & que celuy de l'Vniuersité fust moins ciuil, pour n'estre pas tãt hanté de Courtisans: ce qui luy auroit plus faict retenir le langage Rustic Romain. Que les Erupers, Erupeis, Hurepois, ou Herupois fussent subiets des Rois de France, il en appert au Roman de Bertain composé par le Roi Adenez, viuant du temps du fils de saint Louis: où ils sont nommez auec ceux qui accõpagnerent Charles le grand contre les Saxons. Car parlant de Saxe il dit,

Apres l'ot Guithekins qui [1] ainc n'ama François,
Cil fu fils Iustamont mout fu de grand [2] bufois.
Car bien cuida conquierre France & [3] Olenois;
Champaignois & Bourgongne & Flamans & Englois
Iusqu'à Colongne fu, là il fit maint desrois.
Longuement tint Sassoigne qu'ins nus n'i mit [4] defois:
Mes pois fu reconquise par Francs & par Thiois:
Au reconquerre fure li baron Herupois
Et Flaman li Eu Vvage Brabançon Ardenois.

Quant à l'etymologie & signification de ce mot Hurepois, voici ce que i'en ay trouué dans le Roman de la conqueste d'outre mer. Parlant d'vn Helias (qui fut le cheualier au Cygne) nourri auec ses freres dans vn bois, sans iamais

Marginal notes: 1 Pere. — Hurepoix. — 1 Ont. — 2 orgueil — 3 Orleās. — 4 Deffense.

auoir veu autre homme qu'vn Hermite, qui les vestoit de feuilles & escorces cousues de Til, il dit,

Li forestier s'en tourne qui ot nom Malaqurrez
A l'hermitage vint hideux & hurepez.

Et du mesme Helias.

Velus estoit com [5] Leus v Ours [6] enkaënez,
Les ongles grans & lons, les [1] ceuals meelez,
La teste hurepee n'ert pas souuent lauez.

5. Loup.
6 Enchainez.
1 Cheueux.

Puis il en dit autant des pauures gens, lesquels ayans perdu leurs cheuaux & biens, suiuoyent à pied en ce voyage d'outre mer les autres Chrestiens: estans conduits par Pierre l'Hermite:

La peussiez voir tant viez draps depanez
Et tant grande barbe & tant [2] ciez hurepez.

2 Chefs.

De sorte que le païs de Hurepoix pourroit auoir pris son nom de ce que les habitans portoyent leurs cheueux droits & herissez comme poil de Sanglier, la teste duquel en venerie s'appelle Hure. De Hurepé donc vient par syncope Hupé, qui est vne touffe de plumes leuees qu'vne espece de coqs porte sus la teste: & encores Houpe, ce floc de soye ou de fil noué qui iadis se mettoit au sommet des chapeaux & bonnets des hommes plus honorables: non seulemét Rois, Princes & gentishommes, mais encores Cardinaux, Euesques & Docteurs. Dont possible vient le prouerbe, Abatre l'orgueil des plus houpez, quand c'estoyent clercs: ou hupez, quand c'estoyent gens de guerre portans plumes. Tant y a que les anciens Sicambriens (desquels autre part i'ay monstré que sont venus les François) portoyent leurs cheueux nouez sus la teste. Le mot de Hurepé pour poil leué & mal pigné, dure encores en la bouche d'aucunes femmes de Paris, en mesme signification que le Latin *arrecta coma*. Mais tout ceci sera dit pour resueiller l'esprit de quelcun, lequel possible rencontrera d'autres endroits d'Autheurs plus expres & clairs que ceux ci par moy alleguez. Les Espagnols aussi ont gardé ce mot de Roman, appellans Romancé Castellano leur langage commun, & dont ils vsent en la composition ou translation des liures. Ie ne puis oublier que Giouan Baptista Giraldi en ses discours pense que les Romans ont pris leur nom de Reims: pour ce que le liure que Turpin Euesque de ceste ville a fait de la vie & gestes de Charles le grand, a plus donné de subiet aux Trouuerres. Comme si le mot Romancé venoit de *Rhemenses*. Et Pigna vn autre Italien, allegue ceste raison au liure qu'il a fait de l'origine des Romans: adioustant que les Annales estoyent ainsi appelees: & que depuis d'autres nommerent ainsi leurs contes fableux: ce qui a fait appeller Romans les semblables poësies. Mais il faut pardonner à ces estrangers s'ils chopent en païs esloigné de leur congnoissance, estans les Romans vne sorte de poësie Gauloise ou Françoise.

Quant au VVallon ou Gallon: i'estime que c'est vn moyen & nouueau langage, nay depuis Charles le grand: ainsi appellé pour ce qu'il sentoit plus le Gaulois que Thiois: lequel toutesfois on ne laissa d'appeller Romain, pource qu'il approchoit plus du Romain que du Thiois ou François Germain.

De la langue VVallone.

Ce dialecte (c'est à dire proprieté & diuersité de langage) ayant trouué des cours riches: commé celles des Comtes de Flandres, d'Artois, de Hainau, de Louuain, Namur, Liege & Brabam, a donné occasion de penser que ce fust vne autre maniere de parler François. Mais la maison de Hue Capet ayant regné si longuement, & peu à peu ioint à la couronne les grandes terres, iadis occupees par des seigneurs particuliers, a quant & quant esteint deça Loire la langue Romande, ou Romaine Rustique, pareille à celle du serment dessus escrit, qui s'y parloit (ainsi que i'ay dit) du temps de l'Empereur Charles le grand: la banissant aux cours plus esloignees vers Italie, Prouence, Languedoc, Gascongne, & partie d'Aquitaine, qui approche de Garomne: tout ainsi que le VVallon se retira outre la riuiere de Somme & de Meuse: laissant vn langage moyen à ceux qui demourerent entre les montagnes d'Auuergne & ces riuieres: depuis appelé François, pource que les Rois portans le nom de France le parloyent.

CHAP. V.

Que la langue Françoise a esté cogneue, prisee & parlee de plus de gens, qu'elle n'est à present.

CESTE langue que i'appelle Françoise, fut iadis plus prisee qu'elle n'est, à cause des victoires de nos Rois, estendues plus loin que maintenant. Car (ainsi que i'ay dit) les grands Roiaumes & Empires, sont cause de faire estimer & apprendre les langues: ce qui se preuue assez par les Grecs & Romains. Les Grecs principalement, estans gens d'esprit, enuoyerent de leurs villes (quand la multitude y estoit trop grande) des gens habiter les païs estranges: & quand ils auoyent trouué quelque bon terroir, ils y fondoyent des villes: retenans la langue de celles dont ils estoyent partis, & reconnoissans leur mere-ville. Tant en firent, que la plus grande partie des costes de la mer, d'entre l'Asie, Afrique, & Europe viuoyent comme le peuple de Grece mesme. La seigneurie qu'Alexandre & ses successeurs, eurent presque sus toute l'Asie, grande partie d'Afrique, & Europe, fut cause de son augmentation: mais trop plus les hommes doctes, qui firent tant de liures, esquels ils traittoyent de plusieurs sciences vtiles. Ce qui contraignit les estrangers, ausquels Dieu n'auoit fait tant de grace que d'inuenter, de les apprendre d'eux. Et pour monstrer que mon opinion est veritable: il suffira dire, que les Romains enuoyoyent leurs enfans, aussi tost à Marseille ville de Prouence (colonie ou peuplade des Phocenses Grecs) pour apprendre la langue Greque, qu'à Athenes: pource que la discipline de ceste ville estoit grandement prisee. On dit aussi que les Druides Theologiens & prestres Gaulois, vsoyent semblablement de langue Greque: du moins Cesar dit, *literis Graecis*, c'est à dire carecteres. Lesquels Druides ledict sieur Pithou pẽse auoir donné le nõ

à Druthin, qui signifioit Seigneur ou Dieu en vieil langage François-Frizon, ainsi qu'il se lit en la translation des Euangiles faictes par ledict Otfrid. De sorte qu'à son aduis, Druide voudroit dire Diuin ou Theologien. Laquelle opinion n'est pas hors d'apparence : pource qu'il n'y a encore cc. ans que nous appellions les Docteurs en Theologie Diuins & maistres en diuinité : tesmoin ces vers de la complaincte de saincte Eglise : pour maistre Guillaume de Sainct-Amour.

Vous deuin & vous decretistre,
Ie vous iette fors de mon titre.

Ce qui sera dit non du tout hors de propos: ains pour tousiours confirmer mon opinió, que les marests de Frise ayát caché les Belges, ils y ont laissé quelques mots. Pour reprendre mó propos, ie dy que les Romains enuoyerét querir en Athenes leurs loix des douze tables: & lesquels venans depuis à estre seigneurs du monde, firent en plus brief téps & d'vne autre sorte, estédre leur lãgue. Car n'ayãs chose plus loüable, que leur discipline militaire (qui n'estoit pas assez suffisante toute seule, pour si tost pláter leur langue) ils voulurent que les Iuges des païs conquis, fussent Romains: ou pour le moins vsassent en leurs sentéces & actes publiques, de langue Romaine. Si rigoureusement qu'ils ne voulurent iamais respódre aux Grecs qu'en Latin: les contraignant parler par Trucheman, pour leur oster le moyé de monstrer la promptitude & facilité de leur langue (qui les faisoit estimer) non seulement en la ville de Rome, mais au milieu de la Grece & d'Asie: afin de rendre enuers les natiós estrãges, la Romaine plus venerable. Ce qu'ils ne firent par vn mespris des sciences, ains pour ne donner aux estrãgers occasion si petite qu'elle fust, de se preferer aux Romains. Pẽsans que ce fust chose indigne, d'abaisser la grãdeur de leur Empire, à la douceur flateuse des lettres. Cela contraignit leurs subiets de l'apprendre: & pource que leur seigneurie dura longuemét, mesmes que de toutes prouinces ils tiroiét des soldats pour leur seruice, il n'estoit possible que pour cóplaire à leurs chefs & capitaines, ils n'apprissent la langue, afin de paruenir aux dignitez. Les peuplades de gens qu'ils appelloient Colonies, aidoient grandement à estédre le langage, & tenir les pays vaincus en leur obeïssance. Car comme dit Tacite au XII. liure de ses Annales, *Colonia Camalodunum deducitur in captiuos agros: subsidium aduersus rebelles, & imbuendis sociis ad officia legum.* c'est à dire, La colonie de [1] Camalodum, fut menée au pays conquis: pour seruir de renfort contre les rebelles, & accoustumer les alliez à obeyr aux loix. Qui est vn des plus certains passages d'histoire, pour monstrer l'occasion d'enuoyer des colonies. Encores le droit de Bourgeoisie, que les Romains donnerét à tát de peuples, villes, & seigneurs particuliers de la Gaule & d'Espagne, tira (ainsi qu'il est croyable) dans Rome les plus riches hommes de ces pays: quand ils furét faits Senateurs. Et lesquels pour cela ne vendoient leurs heritages, mais y venoient s'esbatre quelquefois: n'y ayant pas assez de terre pres Rome & en Italie, pour loger si grand nombre de riches seigneurs. Lesquels rapportans tousiours des façons Romaines en leurs maisons, furent cause de broüiller de Latin les lãgues Gauloise, & Espagnole: ainsi que nous voyons auiourd'huy.

[1] Auiourd'hui Doran.

Quant aux courses des Gots, Vvandales, Francs, Bourguignons, & autres peuples Barbares, elles corrompirent & non pas déracinerét le Latin, ne pouuant introduire entierement leur langue, pour deux raisons: l'vne qu'estant gens inciuils, & venants de mauuais pays, trouuant les delices Romaines, ilz commencerent à s'y addonner: non toutefois tát, qu'il ne demeurast beaucoup de leur barbarie, en la bouche des peuples par eux vaincuz. Et d'autant que ceste tempeste & rauage, n'estoient point asseurez sur richesses, ou puissance certaine, il fallut qu'en brief temps ilz s'aneantissent, ainsi que toutes choses violentes. Car ces peuples diuisez en plusieurs Rois foibles à cause de leur nombre, chacun voulant garder par armes, ce qu'il auoit acquis, ne le defendit pas auec plus grande opiniastreté, qu'il auoit de moyens. Tellement qu'auec leurs forces ainsi diuisees, ils amoindrirent premierement leur authorité, & perdirent depuis leurs Royaumes, & consequemment leurs langues maternelles: demourant la Latine plus forte, toute corrompue qu'elle fut par les trauerses de tant de peuples diuers. Ce qui n'aduint aux Sarrazins, peuple d'Arabie: car ayant conquis l'Egypte, l'Afrique & l'Espagne, ilz y planterent leur langue quant & quant leur religion: se monstrans si curieux de l'entretenir & augméter, que plusieurs des leurs embrassans les disciplines, tournerét en Arabe grád nombre de bons liures, composez auant leur venue, tant en Medecine qu'Astrologie: si heureusement, que les principales sciences eussent grandement souffert sans eux: ayant Auerrois, Albumasar, Mesué, & autres, esté non moins estimez par nos Philosophes & Medecins, qu'Hippocrates & Galen.

Corruption de la langue Latine par les Barbares.

Pourquoy la langue Gotique s'est perdue.

Tout ce long discours retranché du premier & second chapitre, a esté icy rapporté pour monstrer que les langues se renforcent, à mesure que les Princes qui en vsent s'agrandissent. Et pour autant que nos Roys ont iadis esté fort redoutez, i'estime que leur langue estoit apprise de plus de gens. Comme du temps de sainct Louys (que ie pense depuis Charles le Grand auoir esté le plus puissant Roy de France, & le plus honoré des nations estranges) elle estoit fort prisée: car les nobles d'Angleterre, & les gens de Iustice parloient François. Ce qui fut continué par ceux-cy iusques à ce (dict Polydore Virgile au XIX. liure de l'histoire qu'il a faicte des Roys Anglois) que du temps d'Edouard III. & l'an MCCCLXI. au Parlement tenu à Vvestmonstier, il fut ordonné: Que les Iuges, plaideurs, Aduocats, procureurs, commissaires, ne parleroient plus François ou Normand: & que les plaidoyers, sentences, & autres actes de iustice, seroient escrits en langue Angloise ou Latine: au grand profit (dit-il) & aduantage du peuple, lequel n'eut plus que faire d'vser de Trucheman pour plaider ses causes. Or la langue Françoise auoit esté portée en Angleterre, par Guillaume le Bastard Duc de Normandie, en conquerant ceste isle l'an MLXVII. Lequel desirant la ioindre à iamais auec son patrimoine: apres auoir fiefé la plus grande partie de ce qu'il auoit conquis, aux Gentils-hommes qui l'auoient suiuy (presque tous François) y voulut encores planter sa langue, qu'il estimoit plus polie que la Saxone ou Angloise: ordonnant que les loix nouuelles, faictes par luy pour le reglement de sa Iustice, fussent escrites en François. Ce qui contraignoit les habitans, d'apprendre nostre langue: auec ce que les succeseurs

La lãgue Françoise parlee en Angleterre.

de ce Roy, tenant de beaux Duchez & Comtez deça, en terre ferme, y demeuroient plus souuent qu'en l'isle: estans contraincts outre la douceur du pays, d'y venir à cause des guerres qu'ils auoient continuellement contre les Roys de France: ausquels ils pouuoyent faire teste, par le moyen de leurs grandes richesses. Car Henry II. Roy d'Angleterre, & Duc de Normandie par sa mere, auoit succedé à son pere aux Comtez de Maine, Aniou, & Touraine. Puis ayât espousée Leonor, repudiée par Louys le ieune Roy de France, elle luy apporta le Poictou & la Guyenne. De sorte que ces grandes seigneuries, plus delicieuses que l'Angleterre, les contraignoient y demeurer: estant Chinon en Touraine, vn des principaux seiours de ce Henry. Ainsi donc les Anglois auoient des loix Françoises, leur Roy parloit ceste langue, & les nobles l'apprenoient pour s'approcher de leur maistre & auoir son oreille. Tout cela me fait croire, que leurs successeurs retenoient ce langage, ayans gardé Bourdelois & Gascongne iusques à l'an MCCCCLII. Que si quelcun trop scrupuleux, veut dire que Polydore laisse en doute, si c'est François ou Normand, que l'on parloit en Angleterre auant ce Parlement de Vvestmonstier: Ie luy respon qu'il est croyable, que chacun s'estudioit à mieux parler. Et ie vous ose dire, que les Anglois (i'entens Roys & nobles) ne perdirent pas la langue auec les seigneuries qu'ils tenoient par deça: tesmoin ce que l'Autheur mesme dit peu apres: qu'Edouard establissant l'ordre de la Iartiere, voulut que la parole qu'il auoit dite leuant le lien de la chausse de s'amie, fust escrite à l'entour de l'ordre: à sçauoir, HONNI SOIT-IL QVI MAL Y PENSE: ce qui monstre, qu'il parloit François: & neantmoins ce Roy ne tenoit en France, que Guyenne. Ce fut donc vne perte & diminution de la langue Françoise, que cest Edict de Vvestmonstier. Car si l'ancienne coustume eust duré iusques auiourd'huy, la plus grande partie de l'isle parleroit François: estant certain que chacun se range volontiers du costé du profit.

La langue Françoise n'estoit pas moins prisee en Sicile, Ierusalem, Chipre & Antioche: à cause des conquestes de Robert Guischard, & des Pelerins qui passerent en la terre saincte, auec Hugues le grand, frere de Philippe Roy de France: Godefroy de Bolongne, & autres Seigneurs François. Et la Seigneurie que Baudouin Comte de Flandres, & les siens eurent en Constantinople, l'espace de plus de soixante ans, fit encores apprendre le François aux Grecs: ayant vne partie du pays esté donné aux seigneurs qui auoient suiuy ledit Comte Baudouin: tels que Loys Comte de Blois, Geofroy de Ville-Hardoin, Payen d'Orleans, Baudoin de Biauuoir, Pierre Braiecul & infinis autres nobles de France. Elle fut encore plus estimée à Naples, à cause de Charles Comte d'Aniou, frere du Roy sainct Louys: lequel conquist ce Royaume, & prenoit grand plaisir en la poësie Françoise, comme nous trouuons par les chansons qu'il a laissees portant son nom. L'Vniuersité de Paris alors presque vnique pour la Theologie, estoit encore tres-fameuse en toutes autres sciences: lesquelles inuitoient les estrangers à y venir apprendre les lettres Latines, & par consequent quelques traits de la langue Françoise. Aussi toutes sortes de gens y accouroiét: Italiens, Espagnols, Anglois, Alemás:

La lãgue Frãçoise prisee és pays estranges.

comme tesmoignent les escoles & colleges, que ces nations bastirent en la ville de Paris. [1] Dante Poëte Florentin, & [2] Bocace du mesme païs, y ont estudié: qui est la cause pourquoy vous rencontrez dans les liures de cestuy-cy, vne infinité de parolles & manieres de parler toutes Françoises. Et qui voudra fueilleter nos vieils Poëtes, il trouuera dedans, les mots dont les Italiens se parent le plus: voire les noms & differences de leurs Rymes, Sonnets, Ballades, Lais, & autres. Quant au Sonnet, Guillaume de Lorris monstre que les Fráçois en ont vsé: puis qu'il dict au Roman de la Rose,

Lais d'Amours & Sonnets courtois.

Et ie monstreray bien dans nos fableaux, & liures plus anciens que Bocace, cinq ou six de ses meilleures & plus plaisantes nouuelles. Ainsi donc y ayant en ce temps-la plusieurs Cours en Europe, qui auoient des seigneurs nourris de laict François, d'auantage de gens le parloient. Et qui plus est, les façons de faire, mots de guerre & de paix, se prenoient en la Cour de France, (pour lors mirouer des autres) à cause des richesses de nos Roys, qui reluisoient plus que leurs voisins: & lesquels estant les plus puissans, auoyent par consequent d'auantage d'officiers & moyens de despendre: vray leurre (outre la courtoisie dont les François ont tousiours esté loüez) & assez suffisant pour attirer des estrangers. Aussi lisez vous que les peuples d'Asie & d'Afrique, appellent Francs tous Chrestiens d'Occident: encores qu'ils ne soient François, ains Espagnols, Portugais, Italiens: & brief tous Occidentaux qui vót trafiquer en ces païs. La Cour de Rome seruit encores beaucoup à faire cognoistre & apprédre nostre langue. Car les Papes habitans en Auignon, il est croyable que les Cardinaux s'efforçoient parler François, puis qu'ils demeuroient en France. Et les taxes de la Chancellerie Papale, monstrent bien qu'ils viuoient à la Françoise, ayant pris en France ceste façon de compter, ainsi que dit Gomes.

Il y auoit donc plus de gens qui faisoient compte de nostre langue qu'aujourd'huy. Toutesfois i'estime, que si les hommes doctes continuent à escrire leurs conceptions en nostre langue vulgaire, que cela pourra nous rendre l'honneur perdu: l'enrichissant tous les iours, par tant de fidelles translations de Liures Grecs & Latins: mais plus (à mon aduis) par tant de sçauans personnages, qui employent les forces de leur vif esprit, à l'augmentation de la Poësie Françoise. Laquelle ils vont tous les iours esleuant si haut, qu'il y a esperance, puis que ia ils ont passé tous ceux qui depuis le temps d'Auguste, ont escrit en vers (ie n'excepte les Italiens, & encor moins les Espagnols) que nostre langue sera recerchée par les autres natiõs, autát qu'elle fut iamais. Car si les Italiés, Espagnols, Alemans & autres, ont esté contraints forger leurs Romãs & contes fableux, sur les telles quelles inuentions de nos Trouuerres, Chãterres, Conteor, & Iugleor (tát caressez par toutes les cours d'europe, pour leurs chansons de la table rõde, Roland, Renaud de Montauban & autres Pairs & Paladins de frãce) Si Petrarque & ses semblables se sont aidez des plus beaux traits des chansons de Thiebaut Roy de Nauarre, Gaces Brulez, le Chastelain de Coucy, & autres anciens Poëtes François, que feront ceux qui viuent maintenant, quand ils viendront à fueilleter les œuures de tant d'excellents Poëtes,

[1] *De vulgar. eloquent.*
[2] *Il Carbacio.*

Sur la regle De valore benefic.

Poëtes, qui sont venus depuis le regne du Roy François premier de ce nom? Ie croy qu'ils ne se feindront non plus de les piller, & qu'ils auront encores moins de hôte de cueillir les fleurs de si beaux iardins dressez par nos derniers Poëtes, que leurs predecesseurs n'ont faict, d'emporter les espines & ronces des landes & haliers frequentez par nos anciens peres.

CHAP. VI.

Sommaire discours de l'origine de la Poësie, & que c'est que les anciens appelloient Rhythmos, & vers Rhytmiques anciens.

IL est aussi difficile de monstrer l'origine de la poësie, que nommer le premier Poëte. C'est pourquoy me rapportant à ce que ie sçay qu'vn mien amy en a faict, & qu'il entend publier vn de ces iours: ie diray seulement, que la Poësie a esté estimee en Asie, Afrique, & Europe. De sorte qu'elle a esté employee aux principales sciences, voire aux loix diuines, humaines, & autres actes de memoire. Ce que ie croy auoir esté fait, à cause de la mesure: laquelle par son harmonie, aide merueilleusement à la memoire, qu'elle rafraischit par la cadence du vers. Encores voit on vne partie de la Bible, parlant des temps derniers (& toutes-fois escrite auant les plus vieils liures que nous ayons en Latin) mise en vers ou nombres mesurez. Et aucuns des anciens oracles des Dieux Payens, se trouuent rapportez de mesure. Nos vieils Poëtes Gaulois appellez Bards chantoient au son des instruments, les faits des hommes illustres: dont (possible) vient qu'en Bretagne ils nomment Bards, ceux que nous appellons Menestriers. Tacite dit que les Germains allans à la guerre, chantoient les faits des vaillãs hommes mis en vers. Et il peut bien estre que les Grecs ont pris ceste façon (ainsi que plusieurs autres) des peuples d'Asie, ou des Egyptiens: que lon tient pour inuenteurs de toutes les sciences, & autres plaisantes ou profitables inuentions Mathematiques ou Mechaniques. Mais les Grecs ont tellement haussé la Poësie, qu'à bon droit lon peut dire, qu'ils en sont les peres: l'ayans plus que toutes autres nations pratiquee, estendue, & embellie des ornemens qui se pouuoient desirer. A l'imitation desquels, les Romains se sont efforcez de faire valoir leur langue en ceste partie assez heureusement, & pour estre comparez aux maistres qui les auoient enseignez, si la douceur & richesse de la langue Grecque n'eust desbauché plusieurs d'entr'eux (& les Empereurs mesmes) de l'amour de leur langue: se laissans emporter aux delices que les Grecs ingenieux & plus subtils, inuentoient afin de donner plaisir aux Monarques. Lesquels n'ayans plus contre qui esprouuer leurs forces, commencerent à se donner du bon temps, bastir, aymer les statues & peintures: y estans inuitez par le gentil esprit & subtilité des Grecs, vaincus par les armes, & taschans à regaigner le dessus

par les forces de l'esprit. Ayant ceste rigueur de faire parler les subiects de l'Empire Romain, & les estrangers par Truchemans, esté rompuë en faueur de Molon precepteur de Ciceron : qui le premier harangua en Grec au Senat : ouurant le pas à ceux qui maintenant (dit Valere) de leur caquet assourdissent les oreilles de la Court. Tellement qu'à la fin, les Romains se deffians pouuoir atteindre & paruenir à leur degré, voulurent eux-mesmes peu à peu Greciser : ne s'apperceuans que par telle imitation, ils perdoient la naifueté de leur langue : ce qui à mon aduis plus euidemment apparut sous l'Empire d'Adrian, lequel pour faire trop grand cas des façons Grecques, fut par aucuns surnommé le Grec. Depuis Arcade & Theodose leur donnerent plus grande liberté, permettans aux Iuges prononcer leurs sentences tant en Grec que Latin.

Affoiblissemẽt de la poësie Latine.

Or la Poësie ayant eu cours entre ces deux nations, a esté entretenue par les bons esprits, iusques à l'Empire de Theodose le Grand, apres lequel elle commença à decliner, tant à cause des rauages & courses de diuers peuples Barbares, lourds & totalement ignorans, que par le moyen du Christianisme : lequel ne se trouuant compatible auec beaucoup de discours fableux & mystiques, que les Poëtes ont accoustumé semer parmy leurs œuures, ainsi que des fleurs, les Chrestiens plus seueres & deuotieux trouuoient mauuais. Qui fut la cause de les en degouster peu à peu, & s'en seruir aux Hymnes seulement. Voyla pourquoy tant plus nous nous esloignons de Prudence, Poëte Chrestien, ceux qui se sont meslez de la Poësie, sont rudes & mal polis : tesmoin Paulin, Victor, Sidonius, Sedulius, Iuuencus, Arator, Prosper, & apres tous ceux-la Fortunat, qui semble estre le dernier. Car il ne me souuient point, que depuis luy iusques au regne de Charles le Chauue, il se trouue aucun digne du nom de Poëte : ayans ceux qui prenoient plaisir à la versification, employé tout leur esprit à composer des vers de cadence vnisone, vulgairement nommee ryme. De maniere qu'il semble que la figure appellee en Grec, *Omoioteleuton* (c'est à dire, finissant de mesme) quelque-fois plaisante & receuë en prose-oraison, se soit lors affectee & cherchee en toutes sortes de compositions. A tout le moins on peut remarquer, que depuis l'an DC. les vers rymez ont eu plus de vogue : voire se sont tournez en art. L'autheur est iusques icy incertain, comme de presque toutes inuentions : & neantmoins il y en a qui l'attribuent à vn Pape nommé Leon (ie ne sçay si c'est le II. qui tenoit le siege de Rome l'an 684.) lequel on dit auoir reformé le chant & les Hymnes de l'Eglise : tant y a qu'vne sorte de ryme s'appelle Leonine ou Leonime. D'autres veulent que l'Hymne chanté en l'honneur de S. Iean Baptiste, commençant,

Rime Leonine.

Vt queant laxis, resonare fibris,
Mira gestorum, famuli tuorum,
Solue polluti, labij reatum,
Sancte Iohannes.

soit le patron de toutes les autres rymes faictes depuis en langues vulgaires : mais il n'y a pas grande apparence, veu qu'on tient pour certain, que Paul

Diacre l'a fait : & que ledit Hymne n'est pas tout rymé, ains seulement trois ou quatre couplets : & qu'il se trouue beaucoup de vers meslez d'vnisones, euidemment affectez (principalement en Hymnes, & Proses) auparauant le temps de Paul Diacre : qui viuoit sous l'Empereur Charles le Grand : c'est à dire l'an DCCC.

Voila pourquoy ceux qui tirent la ryme de plus loing, disent qu'elle fut en vsage du temps mesme des Romains : & pour confirmer leur opinion alleguent quelques vers d'Ouide, rendans vn son pareil à celuy de nostre ryme. A la verité [1] Aulus Gellius dit apres Varron : *Longior mensura vocis, ῥυθμὸς dicitur : altior μέλος*. Et [2] Quinctilian, *Tum nec citra Musicen Grammatice potest esse perfecta, cùm ei de metris rhythmisque dicendum sit.* Toutesfois ie ne sçay pas comme lon se puisse aider de ces deux passages, pour fonder nostre ryme : veu la difference qu'il y a de nos vers vulgaires rimez, à ceux des anciens Grecs ou Latins, qui ne font point Omioteleutes. Car il est besoin qu'en nos vers rymez, il y ait de la mesure & du son : & aux vers Grecs ou Latins, de la mesure & quantité, sans autre vnison. Toutesfois si Ouide en a vsé, ie croy que c'est par rencontre, plus tost que par loy ou subiection d'aucun genre de vers, ou reigle versificatoire. Aussi ne trouuerez vous point, que les anciens Grammairiens ou Rhetoriciens, ayent parlé de telle sorte de composition : là où au contraire ils condamnent, les trop frequentes cadences omioteleutes. Mais Cassiodore apres vn certain Sacerdos, monstre que cela estoit estimé en son temps, comme figure pratiquee des Orateurs & Poetes, allegant ce vers,

Pernia diuisi patuerunt cardine ponti.

& dit que le Pape Gregoire en a vsé, comme aussi le Prestre Hierosme (ie ne sçay s'il entend celuy que nous appellons saint) lequel appelloit telles figures, *Concinnas Rhetorum declamationes*. Or afin de contenter ceux qui pourroient douter si nostre ryme vient du ῥυθμὸς, dont les anciens Orateurs & Poetes Grecs ou Latins ont vsé : i'ay pensé qu'il ne sera hors de propos d'en parler & faire vn sommaire discours de ce que les anciens autheurs Grecs & Latins en ont dit. Car outre ce que pas vn de nos François n'en a parlé (que i'aye veu) i'espere que par le fil & suite de mes propos, l'origine de nostre Ryme se trouuant, ie seray plus excusé d'auoir pris la matiere dés la source.

Rhythme donc à proprement parler selon les anciens, signifie nombre : & toutes-fois pour ce que le mot de nombre à plusieurs significations, pour oster tout equiuoque il vaut mieux retenir le nom Grec, afin de plus clairement donner à entendre ce que nous voulons dire. Le Rhythme en la Musique a si grande estendue que tout ce qui en icelle appartient à ce que les Grecs ont appellé ἄρσις & θέσις, c'est à dire, eleuation ou abaissement, & saint Augustin a pris pour ce qu'on appelle en Latin *diu & non diu* (c'est à dire espace de temps long ou brief) a esté nommé Rhythme. De sorte que lon peut dire que c'est la porportion qu'il y a entre deux temps de diuerse longueur, quand ils viennent à s'entr'accorder : lequel Rhythme se trouue en dance, Musique de voix, ou de doigts, voire en vers & prose : puis que toutes ces choses se font par mouuements. Et pour ce lon peut dire aussi, qu'il se voit du Rhythme

[1] Liu. 16. ch. 18.
[2] Liu. 1. ch. 4.

Du Rhythme.

aux pieds & mains de ceux qui dansent, quand ils les remuent pesamment ou legerement: lequel s'appellera bon Rhythme, s'ils le font par bonne proportion. Autant en dira lon en Musique des sons, que lon oit gros ou grelles, s'ils se rencontrent en bon ordre. Les Medecins aussi ont usé du mot de Rhythme pour signifier le bon ou mauuais batement du pouls. Toutesfois n'estát à present nostre intention autre, que parler du Rhythme pratiqué en la prononciation, nous lairrons faire ce discours à ceux qui traitteront de la Musique, nous contentans de dire qu'il y a deux choses qui rendent la parole plus aggreable l'vne que l'autre: Asçauoir ce que les anciés ont appellé Rhythme & Harmonie. Pour le regard du premier, ce n'est (comme i'ay dit) autre chose que la difference du temps que nous employons à prononcer vne syllabe, & le temps que nous mettons à dire vne autre. Car cela estant vniuersel en la nature, que tout mouuement se fait auec temps, le son & les paroles estans mouuements, ainsi qu'il appert par leur origine (qui n'est autre chose qu'vn air batant l'artere par laquelle il passe, & qui depuis est moderé par le palais, la langue & les dents) il est necessaire que ce mouuement de paroles se face auec le temps. Ainsi donc le Rhythme n'est autre chose que la difference que nous obseruōs pour le regard du temps, en la prononciation des syllabes. Et par consequence il ne se peut prononcer aucune parole de plusieurs syllabes, qui n'ait du Rhythme: mais la difference est, que la nature nous ayant donné l'oreille pour iuger de ce qui est plaisant aux sens, & de ce qui ne l'est pas, si nous gardons ces differences, de sorte qu'elles soient aggreables aux oreilles (i'entends de plusieurs, & mesmement de ceux qui n'ont le iugement corrompu d'ailleurs) le Rhythme sera loüable: comme au contraire naturellement il les offensera, se trouuant des-agreable & mal plaisant. Or tout ainsi que pour ce regard nous ne considerons autre chose que le temps: aussi en l'harmonie nous prenons garde à la qualité de la voix, la haussant & baissant de certaines façons, ou bien faisans l'vn & l'autre en vne mesme syllabe: comme le voyons auoir esté pratiqué des anciens Grecs. Chose bien difficile, voire presque impossible de iuger en ce temps; par ce qu'il est certain que la grace des langues, qui consiste à bien garder & de bonne façon la proportion des temps, en la meslange du haussement ou abaissement de la voix, ne se peut cognoistre que quand elles sont en leur fleur & perfection. Qui est la cause pour laquelle i'estime que si ces hommes tant honorez par le passé, pour auoir esté excellents en ce poinct: ou bien que si Isocrate mesme (que lon dit auoir esté inuenteur des nombres en l'oraison) ressuscitoient de present, ils n'entendroient non plus vne de leurs oraisons, recitee par le plus sçauant Grecisseur d'entre nous, que nous ferions vn bas Breton: lequel n'estant iamais sorty de son païs, & sçachant seulement lire, voudroit prononcer quelque beau poëme François. Puis donc (dit Aristote) que le temps est le nombre du mouuement: le Rhythme (s'il est la mesme chose que le temps) sera le mouuement du nombre. Et pour ce les oraisons qui en beaucoup de lieux, & principalement aux extremitez des clauses, auront de bonnes proportions de voix, soit en syllabes longues ou briefues, sont à bon droit appellees nombreuses: pourueu

Que c'est que Rhythme.

que les poincts qui la diuisent, se rapportent bien l'vn à l'autre. C'est pourquoy le mesme Aristote au liure de la Rhetorique a dit: Ce qui n'a point de " nombre ou Rhythme, n'est point clos & finy: toutesfois si faut-il que l'Orai- " son aye vne fin; non pas arrestee par vn vers ou Metre (car ce seroit poëme) " mais par vn Rhythme, lequel on ne s'apperçoiue point auoir esté curieuse- " ment cherché, ains rencontré. Ce lieu d'Aristote (quelque debat que cinq " ou six interpretes ayent ensemble) a esté declaré par Ciceron, qui à mon ad- " uis l'a mieux entendu que pas vn: quand il dit en son liure, intitulé l'Orateur: " Tout ce qui chet sous quelque mesure & iugement des oreilles, encores qu'il " soit esloigné du vers (lequel est tenu pour vice en oraison) est appellé nombre: " & en Grec *Rhythmus*. Le mesme est dechifré par [1] Quintilian: les paroles duquel ie ne tourneray, pour ce que i'ay suiuy plustost la substance de ce qu'il a dit, que les propres mots. Toute ordonnance, conionction, & assemblemẽt " de paroles, est composé de mesures ou de nombres (ie veux, dit-il, que les " Rhythmes soient nombres) & de metre: c'est à dire, mesure. Et combien " que l'vn & l'autre soit composé de pieds, il n'y a pas entre eux vne legere dif- " ference. Car les Rhythmes (c'est à dire nombres) sont composez de certain " espace de temps: & les metres d'ordre: qui est la cause pourquoy l'vn semble " estre de quantité, & l'autre de qualité. Le mesme Quinctilian, apres auoir noté les differences d'entre le vers & les Rhythmes, semble conclure: Que les Rhythmes (en son temps) n'auoient point de certain but, ne varieté en leur continuation: mais couroient d'vn mesme fil, sans se haulser plus que du commencement. Auquel propos lon peut approprier ce que i'ay dit cy-dessus de Aulus Gellius: que i'esclairciray par ce que ledit Quinctilian met au mesme chapitre. Qu'au Rhythme lon est assuiecti à l'assiete des pieds, ainsi qu'au metre ou vers: en la composition desquels les pieds sont assis en certains lieux. Aussi sainct [2] Augustin dit: Quant à ce qui n'estoit point moderé par vn certain arrest, ains couroit par pieds raisonnablement ordonnez, il fut nommé Rhythme: que lon ne peut appeller en Latin que nombre. Or puis que naturellement nous sommes enclins à imiter (dit Aristote en sa poëtique) l'harmonie & Rhythme, par lesquels nous imitons, nous estans donnez de nature; ceux qui plus que les autres furent adonnez à imiter par harmonie & Rhythmes, engendrerent & enfanterent la Poësie, d'vn lourd & petit commencement (ainsi qu'il aduiẽt en toutes origines des choses) puis auec le tẽps la rendirent en la perfection, que iadis elle fut: y adioustans diuerses reigles & genres de vers. Les Rhythmes donc estans harmonieux, & plus aisez à trouuer que les Metres (suiects aux pieds, ainsi que i'ay dit) auoient cours entre les simples gens, comme villageois. Et veulent aucuns, que de tels Rhythmes parle Virgile en ses Bucoliques, quand il dit:

> *--numeros memini si verba tenerem.*

& Horace,

> *-- numerisque fertur*
> *Lege solutis.*

De faict sainct [3] Augustin dit, Rhythme, Metre, & Vers different. Rhythme

[1] Liu. 9. ch. 4.

[2] Liu. 2. de ordine.

[3] Liu. 3. 4. & 5. de la Musique.

est nombre : Metre mesure : Rhythme coule par les pieds, tels que vous les aurez premierement choisis : qu'il n'est loisible d'entre-mesler d'autres de contraire son : & pour ce il est bien appellé Rhythme, c'est à dire nombre. Toutes-fois dautant qu'il roule sans mesure, & qu'on n'a point ordonné en quel pied sa fin apparoistra, il n'a deu ester appellé Metre : pour n'auoir aucune mesure en sa continuation. Là où le Metre a l'vn & l'autre : car il est ioint par certains pieds, & finit par certain moyen. A ceste cause il s'appelle non seulement Metre, pour ce qu'il a vne fin remarquable ; mais il est encore Rhythme, à cause de la raisonnable liaison de ses pieds. Et partant tout Metre est Rhythme, & tout Rhythme n'est pas Metre. Il adiouste dauantage : Toute legitime liaison de pieds est nombre : laquelle se trouuant au Metre, il ne peut faillir d'estre nombre, c'est à dire, Rhythme. Mais pour ce que ce n'est pas tout vn de couler auec pieds legitimes, & toutes-fois sans but certain ; & marcher auec des pieds legitimes, & auoir vn arrest certain : il a fallu distinguer & separer ces deux genres par mots diuers, & appeller ce premier Rhythme, par son propre nom : & cest autre non pas tellement Rhythme, qu'il ne fust quât & quant Metre. Encore, Pour ce que des nombres qui sont clos par certain but (c'est à dire Metres) on ne se soucie d'en couper les aucuns sus la moitié, & à d'autres on le fait songneusement : il a fallu aussi marquer telle difference par certaines paroles. Delà viët que l'espece, en laquelle telle diuisiô n'est gardee, se nomme proprement Rhythme-Metre : & l'autre où elle est gardee, s'appelle Vers. Diomede Grammairien dit qu'aucuns reprennent Salluste d'auoir commencé la guerre de Iugurtha par vn Rhythme. Et le mesme sainct Augustin, donne vn tel exemple du Rhythme sans Metre : composé de Pyrrhichies,

Rhythme-Metre.

Ago celeriter agile quod ago tibi quod anima velit.

& dit que le repetant par autant de fois qu'il vous plaira, vous ferez le Rhythme de telle longueur que vous voudrez. Quant au Metre il veut que de ce vers,

Cornua velatarum obuertimus antennarum.

vous en puissiez faire vn, si ostant le *ob* de *obuertimus* (comme l'a escrit Virgile) vous vouliez dire (en mettant le deuant derriere) *Vertimus antennarum, cornua velatarum.* & lors ce sera vn Metre, & non pas vn vers : pour autant que ce qui est composé de deux membres, dont l'vn ne peut entrer en la place de l'autre, est appellé vers par figure contraire : à cause qu'il ne se peut renuerser, sauf ses nombres auec lesquels il a esté premierement composé. Et la difference qu'il y a du Metre au Vers, est que le Metre auant qu'il soit clos, n'a point d'article certain & arresté : là où le vers a certain demy pied ; où il se doit arrester : comme, *Arma virumque cano : Troie qui primus ab oris.* si vous pensiez le tourner, disant, *Troia qui primus ab oris Arma virumque cano*, vous romperiez les pieds, & le vers mesme. Qui est la cause pourquoy les anciens ont nommé l'espece premiere Metre : & ceste cy (qui est de deux membres ioincts par certaine raison & mesure) Vers. Dauantage on ne peut au Metre, vser de silence ou pause moindre que d'vn temps, ne plus de quatre : car c'est la moderee progression requise en ceste espece. Et pour ce quand lon chante, ou prononce ce

Differēce du Metre au vers.

qui a vne certaine fin, & plus d'vn pied: & par naturel mouuement (auant la consideration des nombres) chatouille le sens d'vne certaine equalité, s'appelle Metre.

Or les Rhythmes estans, comme i'ay dit, plus faciles à trouuer par les simples gens, qui ne sçauoient pas les loix que les Grammairiens (qui sont les maistres & iuges des Poetes) ont donnees aux syllabes, pour les rendre longues ou briefues: il est fort croyable qu'au declin de l'Empire (lors que la meslange de tant d'estrangers eut encores plus gasté la prononciation, & accents Romains) que les Rhythmes furent dauantage frequentez. Tellement que Bede, surnommé le Venerable, qui a vescu iusques à l'an DCCXXX. en son liure *de Metrorum generibus*, en fait le penultiesme chapitre de son œuure: comme de composition fort pratiquee de son temps. Il y a (dit il) apparence que les « Rhythmes tiennent du Metre: pour ce que c'est vne harmonieuse composi- « tion de paroles, nō par mesure & certain ordre tel que celuy qui se garde en la « composition des Metres ou vers, ains par nombres de syllabes, selon qu'il « plaist aux oreilles. Et tels sont les Cantiques des Poetes vulgaires. De vray « le Rhythme peut estre faict par soy sans Metre: mais le Metre ne peut estre « sans le Rhythme, ou mesure. Ce que l'on peut dire plus clairement, Me- « tre est vn chant contraint par certaine raison: Rhythme vn chant libre & non « suiect à aucune loy. Vray est que bien souuent vous trouuerez de la raison ou « mesure certaine au Rhythme: non pour ce que le compositeur s'y soit assubie- « cti, mais pour ce que le son (ou ton, selon Victorin) & harmonie l'a paraduenture conduit & mené iusques à ceste raison. Laquelle il est de necessité que « les Poetes vulgaires ou communs suiuent lourdement, & les sçauants sciem- « ment. Comme l'Hymne qui s'ensuit, lequel est tresbien en façon de vers Iambiques. «

Rex æterne domine
Rerum creator omnium,
Qui eras ante secula
Semper cum patre filius.

& autres en assez bon nombre de sainct Ambroise. Encores s'en chante-il en façon de Trochaiques, comme cestuy-cy du iour du iugement composé par alphabet.

Apparebit repentina
Dies magna domini,
Fur obscura velut nocte
Improuisos occupans.

Et voila ce que Bede dit du Rhythme, apres Marius Victorinus plus ancien que luy, & duquel il a tout pris mot à mot, fors les exemples. Mais ne trouuant en ces Hymnes aucune cadence omioteleute, ie pense que le *Rhythmus* des Poetes dont Bede parle, n'estoit qu'vn vers de certaine quantité de syllabes sans loy ne pieds, tels que ces deux couples Latines cy-dessus transcriptes: lequel n'estant en vsage entre les doctes, Terentianus Maurus n'a daigné en faire mention en sa Versificatoire.

CHAP. VII.

Quand la Ryme, telle que nous l'auons, commença : & que les Espagnols & Italiens l'ont prise des François.

QVANT à moy ie n'ose rien conclure, & diray seulement (s'il est ainsi que les Hebrieux ont vsé d'omioteleute, en aucuns liures du vieil testament) que les Chrestiens ont voulu rapporter leur poësie à ceste-la, ou plustost que quelque ignorant prenant plaisir aux cadences vnisones (lesquelles volontiers se rencontrent entre l'adiectif & substantif, tels que *Laxis fibris*, *gestorum tuorum*, *polluti labij*) cuidans faire plus que ceux qui le passoient en belles inuentions, vsa de ces vers finissans de mesme son, pour monstrer quelque chose de nouueau & renforcer dauantage le Rhythme, duquel il retint abusiuement le nom : pour ce que son vers estoit de certain nombre de syllabes, & non mesuré par pieds. Ne s'aduisant que ladite figure *omoioteleuton* represente plus proprement la consonance qu'il cherchoit en son vers rymé. Ce pourroit bien estre aussi inuention des peuples Septentrionnaux (car Saxon Grammairien, & Olaus le Grand, disent qu'on voit en Dannemarx de grandes pierres grauees de vers contenans les Annalles du païs) mais tant y a que depuis leur venue pour destruire l'estat de Rome, le Rhythme & la Ryme ont eu cours, & esté receus tant aux Hymnes d'Eglises, que chansons, & autres compositions amoureuses. Pour ce (ie croy) que la quantité des syllabes estant ignoree, comme science de Grammaire, & à cause de la mauuaise prononciation de tant de Barbares, la consonance leur toucha plus les oreilles. Mais lesdits Saxon & Olaus ne disent si ces vers grauez sont en ryme ; & toutes-fois les autheurs de l'histoire Ecclesiastique composee à Magdebourg (allegans le Chronicon d'Holsace) asseurent que les Germains escriuoient leurs guerres & victoires en Ryme, & que Charles le Grand commanda de son temps d'en faire vn recueil. Et le long discours que i'ay tiré de la translation des Euangiles faite par le Moyne Otfrid, monstre bien que la ryme omoioteleute, estoit ia de son temps en vsage entre les François. Si est-ce que les plus doctes Poëtes en quelque temps qu'ils ayent vescu, ont tousiours fuy la Ryme Latine. Tesmoing Henry sçauant moyne d'Auxerre, qui monstre en la vie de sainct Germain (son Patron) dediee à Charles le Chauue Roy de France, que telle rymerie Latine ne luy plaisoit : comme aussi fit Hildebert de Lauerdin, premierement Euesque du Mans, & puis de Tours, Poëte assez passable. Gauthier qui fit l'œuure intitulé Ligurinus, à la loüange de l'Empereur Frideric : Guillaume le Breton dit Armoricanus, qui fit la Philippide en la loüange de Philippe Auguste Roy de France : Gauthier de Chastillon, natif de l'Isle en Flandres, qui fit l'Alexandride Latine, & du viuant dudit Auguste, ne voulurent vser de ces vers

rymez,

rymez, non plus que deux cens ans apres Petrarque en ceux qu'il fit en langue Latine: & lequel il faut prendre comme le premier qui s'est efforcé de chasser la barbarie meslée parmy le Latin. Monstrant à ceux qui sont venus depuis luy, tels que Philelphe, Mantuan, Pontan, Politian, Sannazar, & autres, d'imiter en la langue Latine, Virgile, Horace, & les bons Poëtes Latins: & en vulgaire ce que luy-mesme auoit faict.

La ryme donc omioteleute & consonante estant venue de quelque part, ou nation que ce soit (car ie veux confesser que iusques icy ie n'ay encores leu qui en est l'Autheur) il est certain qu'elle a eu cours parmy le peuple & les langues vulgaires nées depuis la ruine de l'Empire Romain: à tout le moins du temps de Charles le Grand. Et peut estre que ceux qui lors desiroient se faire cognoistre, prindrent ce chemin nouueau de rymer en toutes choses, & principalement aux proses des Messes: dont possible vient le prouerbe de Rymer en prose, aussi tost que rymer en prose oraison, qui n'est mesurée. Les plus cogneus sont vn Theodolet ou Theodoret, Autheur de l'eclogue commençant,

Æthiopum terras iam feruida torruit æstas,
In cancro solis dum voluitur aureus axis.

auec sa suite, en assez grand nombre. Mais celuy, qui à mon aduis a passé toute borne, est Benard moine de Cluny, Autheur d'vn liure intitulé *De contemptu Mundi*, contenant bien pres de trois mille vers tous dactyliques, & encores rymez au milieu & (comme disoient les anciens) par la lisiere, qui est la fin: lequel il dedia à Pierre esleu Abbé de Cluny, enuiron l'an MCXXV. se perdant en ses outrageuses inuentions, meurdrieres des gentils esprits: au lieu qu'il se deuoit employer à imiter les anciens Grecs, ou Romains. Ces pauures gens ressembloient les secretains qui gardent les reliques des Eglises, & les monstrent aux autres, sans y toucher. Car ayant leurs librairies pleines de bons liures, ils ne les manioyent point: & se deffians de leur pouuoir ressembler suiuoient le peuple, tousiours estimé par les plus sages, mauuais maistre & autheur de chose qui vaille. A la verité nous lisons dans les memoires de Cesar, que les Gaulois vsoient de vers: & Tacitus en dit autant des Germains. Mais ie ne trouue pas qu'ils fussent omioteleutes. Et toutesfois il est bien certain que nos François versifioient, puis qu'Eginard recite que Charles le Grād prenoit plaisir à ouyr chanter les faicts de ses predecesseurs composez en telle façon. Ce qui me feroit volontiers opiniastrer à soustenir qu'ils fussent rymez en consonance, puisque ledit Otfrid escrit en ryme à Louys Roy de Germanie, petit fils dudit Charles: & que le mesme moine translata partie des Euangiles en consonantie & Leonine, ainsi que tesmoignent les vers qui s'ensuiuent, tirez de la preface de son œuure:

Nu vuill ih scriban vnser heil
Euangeliono deil,
So vuir nu hiar bigunnun,
In frankisga zungun.

c'est à dire presque mot pour mot,

Ie veux maintenant escrire nostre salut

Qui consiste en l'Euangile,
Ce que nous auons commencé
En langage François.

Vous voyez que de ces vers de vieil langage François-Germain, mal entendu pour le iourd'huy, sinon par les Frizons, & encores sçauans en leur langue, les deux premiers sont rymez, comme nous faisons par syllabes de mesmes lettres: & les deux autres par consonance. Quand donc Eginard dict que Charles le Grand prenoit plaisir à ouyr reciter les faicts des Roys composez en sa langue, ie croy qu'il entend ceux qui ia estoient mis en ryme. De sorte qu'il peut bien estre que de son temps nostre ryme fut en vsage, mesmes en langues vulgaires, puis qu'elle auoit cours en hymnes & proses Ecclesiastiques Latines. Ie passe bien plus outre, & dy qu'il y a grande apparence, que nos François ont monstré aux autres nations d'Europe l'vsage de la ryme consonante ou omioteleute, ainsi que voudrez. Ce que ie pése prouuer par deux couples tirées d'vn liure escrit à la main, il n'y a guieres moins de cinq cens ans, lequel ledict sieur Pithou m'a presté, contenant la vie de saincte Fides d'Agen.

Les Frãçois ont monstré la ryme aux autres nations.

Canczon audi qes bellantresca
que fo de razon espanesca
non fo de paraulla grezesca
ne de lengua serrazinesca
dolz [1] esuaus es plus que bresca
e plus que nuls piments qom mesca
qui ben la diz a lei francesca
cuig men qe sosgranz pros lencresca
eqe nest segle len paresca:
Tota basconnet aragons
el encontrada dels gascons
saben qual ses aqist canczons
esses ben vera sta razons
eu laudi legir a clerezons
e agramadis a molt bons
si qo no mostral passions
enque om ligestas leiczons
e si vos plaz est nostre sons
aisi conl guidal primers tons
eu la vos cantarei en dons.

[1] Ce mot signifie & suauis.

I'estime que ce langage est vieil Espagnol, pour le moins Cathalan, par le vers *Que fo de razon espanesca*: là où *razon* est pris pour conte & langage, ainsi que declare l'autre vers, *Esses ben vera sta razons*, c'est à dire, Bien est vray ce propos. Aussi Petrarque ne l'entend pas autrement en la chanson commençant, *Vna donna piu bella assai ch'el sole*: où il dict à la fin, *Canzon chi tua ragion chiamasse oscura*, c'est à dire, Chanson qui voudroit dire que ton sens ou langage fust obscur. Et quand l'Autheur de ceste vie de saincte Fides, adiouste, *qui ben la diz a lei francesca*, il entend en ryme. Car à quelle autre chose pourroit-on rapporter

cesteloy Françoise,sinon à l'vsage & façon de composer? Toutesfois,afin de ne laisser rien de ce qui peut seruir à l'esclaircissement de la verité, Ioan de la Enzina, confesse que la ryme est passée d'Italie en Espagne : ce qui les rend plus aisez à conuaincre tous deux, puis que les Italiens sont d'accord la tenir des Prouençaux, ou Siciliens, deux peuples subiects des François. Le premier, depuis la quittance que l'Empereur Iustinian & les Ostrogots en firent aux Rois de France du quartier de Reims & Bourgongne, iusques au temps de Hue Capet: duquel encores les Princes demeurerent alliez par le moyen de Constance fille du Comte d'Arles, femme de Robert fils dudit Capet : & encores par le mariage de Charles Comte d'Aniou, frere de sainct Louys. L'autre conquis à force d'armes par les François-Normands. Que si les Prouençaux veulent dire qu'ils sont autheurs de la ryme, c'est à eux à monstrer vn tesmoignage plus ancien que la translation qu'Otfrid a faicte des Euangiles: ou que leur langue fut en prix du temps de Charles le Grand. Car s'ils cuident s'aider des parolles du serment de Charles le Chauue & ses soldats, cy dessus allegué, comme approchant plus de leur langage que celuy que maintenant nous parlons (i'entends nous qui habitons depuis Lyon en ça) ie leur respons auec Luithprand, que la Gaule Lyonnoise s'appelloit de son temps France-Romaine, & vsoit du langage pareil au serment qui se trouue en Guitard. Autrement Louys Roy de Germanie eust parlé en vain aux soldats de Charles son frere (tous habitans deça Lyon) vn langage qu'ils n'eussent point entendu.

Pour le regard des Siciliens, ie me tiens presque asseuré que Guillaume Ferrabrach (c'est à dire, bras de fer, dont vient Fierabras) frere de Robert Guischard, & autres seigneurs de Calabre & Pouille, enfans de Tancred François-Normand l'ont portée aux pays de leur conqueste, estant vne coustume des gens de deça chanter, auant que combattre, les beaux faicts de leurs ancestres, composez en vers. Ce que les Normands auoient pris des François. Tant y a que Mathieu Paris dit en son histoire, que les soldats de Guillaume le Bastard Duc de Normandie auant que donner la bataille (qui le fit maistre d'Angleterre) chanterent les faits de Roland pour s'encourager à bien faire. Or il est certain que les Normans-François parloient en ce temps-là François-Romain, comme estans de la Gaule Lionnoise ou France-Romaine, puis que l'on trouue les loix que ce Roy Guillaume fit apres la conqueste d'Angleterre, escrites en François. Et ne faut pas penser que les Normands retinssent le langage de Dânemark (duquel on dit qu'ils sont sortis) pource que les premiers pirates qui s'appellerent Normans, ne firent pas tous seuls les rauages de France, dont nos histoires parlent tant, ains auoyent plusieurs François parmy eux, mal-cõtans de nos Rois & gouuerneurs, lors maniãt les affaires du Royaume. Ce qui est aisé à prouuer par vn trait de Glaber Radulphus viuant du temps de Hue Capet, qui dit que Hasting (tant renommé chef des Normands) estoit natif d'vn village pres Troye, que l'on pense estre celuy qui pour le iourd'huy se nomme Trancost: de maniere que lors tous brigands s'appelloyent Normans, comme auiourd'huy Reistres tous pistoliers bien noircis. Ie dis encore dauantage qu'il y a grande apparence que Robert Guischard & ses freres, porterent

la langue Italienne vulgaire en Sicile: estant bien certain que ce pays-là n'a pas tousiours parlé Latin ne Italien: tesmoin Ciceron qui par toutes les oraisons prononcées contre Verrés, appelle ordinairement Grecs les Siciliens. Et les Grammairiens disent que le dialecte des gens de l'Isle, estoit Dorique: voire la Pouille & Calabre s'appelloient la grande Grece, laquelle approchoit si pres de Rome, que Neron alla faire son essay d'histrion à Naples, comme en vne ville Grecque. Ce qui monstre bien que les Romains n'abastardirent tant aisément les prouinces parlans Grec, comme celles qu'ils estimoient Barbares: tāt pource que les arts & principales sciences estoient escrites en ceste langue, que aussi pource que le transport de l'Empire Romain en Constantinople, conserua les Grecs en leurs manieres & façons de viure plus polies que la commune Romaine. Et combien qu'Apulée dise que les Siciliens auoient trois langues, il y a neantmoins grande apparence que l'isle a tousiours vescu à la Grecque, puis que durant le regne des Sarrazins (qui en furent maistres cccxxx. ans auāt la conqueste des Normans) ils auoient encores des Euesques Grecs. Aussi vous lisez que Robert Guischard remit Nicodeme Grec en l'Eueseché de Palerme, quand il eut conquis ceste ville. Mais Roger qui fut le premier Roy de race Normande, ayant (ainsi que dit Falcand) diligemment fait recueillir les bonnes ordonnances & coustumes des autres Royaumes, ensemble bien appointé les plus vaillans hommes qu'il peut trouuer, principalement François (lors estimez sur tous Chrestiens) peupla son Royaume de gens de deça les monts, & d'Italiens. Dont possible est venue la plus forte meslange du langage Sicilien, maintenant plus approchant de l'Italien que du Grec, pour l'obeyssance que les Roys de ceste isle ont portée aux Papes, depuis qu'ils leur permirēt d'estre Roys: & l'alliance qu'ils eurent plustost deça que deuers la Grece, ioint la frequentation ordinaire auec les Italiens. Ie ne veux rien asseurer, mais cecy soit dict afin d'apporter quelque lumiere en vne si grande obscurité, que l'origine de la ryme: pour laquelle esclaircir tant de sçauans hommes d'Italie se sont iusques icy trauaillez.

CHAP. VIII.

Qui furent les Trouuerres, Chanterres, Iugleor & Iongleor: que c'est que Ryme Leonine & consonante.

OR est-il certain que bien tost apres la diuision de ce grād Empire françois en tant de petits Royaumes, Duchez & Comtez, au lieu de Poëtes commencerent à se faire cognoistre les Trouuerres & Chanterres, Conteöurs & Iugleöurs: qui sont Trouueurs, Chantres, Conteurs, Iongleurs ou Iugleurs, c'est à dire, Menestriers chantans auec la viole. Les vns desquels composoient, comme les Trouueurs, ou Conteurs: les autres chantoient les

inuentions d'autruy, comme les Chanterres & Iugleours. Encores peut on dire, que les Trouuerres faisoyent & inuentoyent les rymes, & les Conteor les proses: vous ayant dit cy deuant, qu'il y auoit Roman rymé, & Roman sans ryme. Ces Trouueurs donc & Chantres, ayans affaire l'vn de l'autre s'accompagnoyent volontiers. Et à fin de rendre leurs inuentions & melodies plus plaisantes & agreables, venoyent aux grandes assemblees & festins, donner plaisir aux Princes: ainsi que vous en trouuez exemple dans le Tournoyment d'Antichrist: qui est vn Roman composé au commencement du regne de sainct Louis: qui dit,

Quand les tables ostees furent,
Cil Iugleur in pies [1] *esturent,*
S'ont vielles & harpes prises,
Chansons, sons, lais, vers & reprises,
Et de geste chanté nos ont.
Li escuyer Antechrist font
Le [2] *rebarder par grand deduit.*

1. C'est steterunt.

2 C'est à dire, la reprise, qui vient des Bards, appelez Menestriers en Bretagne.

Ce qu'anciennement ont fait les Poëtes Grecs, chātans les louanges des Dieux & des Rois, comme recite Herodote en la vie d'Homere: les œuures duquel ont esté ainsi chantees par les Cours & maisons des seigneurs piece à piece, qui a esté cause de les faire appeller Rhapsodies. Nos Trouuerres, ainsi que ceux-la, prenans leur subiect sus les faits des vaillans hommes (qu'ils appelloyent Gestes, venant de *gesta* Latin) alloyent, comme i'ay dit, par les Cours resiouir les Princes, meslans quelque fois des Fabliaux: qui estoyent comptes faicts à plaisir, ainsi que des nouuelles: des Soruantois, ou Seruantois aussi: esquels ils reprenoyent les vices, ainsi qu'en des Satyres (combien que Fabri Curé de Merai, dise que les Seruantois sont inuention de Picards, & parlent plus d'amour que d'autre chose) des chansons, lais, virelais, sonnets, ballades, traittans volontiers d'amours, & par fois à l'honneur de Dieu. Remportans de grandes recompenses des seigneurs, qui bien souuent leur donnoyent iusques aux robes qu'ils auoyent vestues: & lesquelles ces Iugleors ne failloyent de porter aux autres Cours, à fin d'inuiter les seigneurs à pareille liberalité. Ce qui a duré si longuement, qu'il me souuient auoir veu Martin Baraton (ia vieil menestrier d'Orleans) lequel aux festes & nopces batoit vn tabourin d'argent, semé de plaques aussi d'argent, grauees des armoiries de ceux à qui il auoit appris à danser. Le fabliau de la Robe vermeille le dit tout ouuertement, quand la femme d'vn VVauasseur le blasme de ce qu'il veut prendre en don vne robe.

Bien doit estre VVavassor [1] *vis,*
Qui vuet deuenir Menestriez,
Miez voudroy que fussiez rez
Sans aigue, la teste & coul,
Que ia ni remansit cheuoil:
S'appartient à ces Iongleours,
Et à ces autres Chanteours,

1 Vil.

Qu'ils ayent de ces Cheualiers
Les robes, car c'est lor mestiers.

Ces Trouuerres & Chanterres estoyent ia en cours du temps de Henri II. Empereur qui mourut l'an M. L V I. Car Vincent en son miroir historial, dit, *Ioculatores è curia sua remouit, & quæ his dari consueuerant, pauperibus erogauit.* Mais leur grand' force (à mon aduis) fut enuiron le voyage de Ierusalem. Ce qui me le fait soupçonuer, est qu'auparant l'an M. X C V I. auquel ledit voyage fut entrepris, presque tous les princes d'Europe estoyent nouueaux venus en leurs seigneuries. Car il n'y auoit guere plus de cent ans, que la famille de Hue Capet tenoit le Roiaume de France: celle de Normandie estoit passee en Angleterre depuis XXX. ans: & l'Empire alloit & venoit de Saxe en Suaue, & autres maisons d'Alemagne. L'Italie estoit sous plusieurs princes assez foibles: & encore plus l'Espagne meslee de Rois Chrestiens & Sarrazins. De maniere qu'il n'y auoit pas grand acquest, ne suiet, pour magnifier ces princes encores petits. Mais les faits heroiques de Guillaume Bastard de Normãdie, & de Robert Guischard: puis des pelerins de Ierusalem conduits par Hugues le grand, Godefroy de Boulongne, & tant d'autres seigneurs & nobles François, firent croire (à tout le moins trouuer vray-semblable) les contes ia faits d'Arthus, Charles le grand, & seigneurs de sa Cour. Ce fut donc lors, à mon aduis, que les Trouuerres & Chanterres eurent plus grand moyen d'en conter. Aussi oyez-vous presque tous les Romans de ce temps-la, parler de Ierusalem, des Soudans d'Acre, de Coigne, Babylone, Damas, & autres totalement incogneus auant ce voyage. Car les Romans qui deuant parloyent des faits de Charles le grand, ne font mention que des Amiraux, ou Rois de Tolede, Sarragoce, Siuille, Conimbre, lors seigneurs d'Espagne. Et par les histoires de Louis le Gros & Louis le ieune son fils, les autheurs principalemẽt les ecclesiastiques, commencent à se plaindre de ces Iongleurs, plus que ceux qui ont escript les vies des autres Rois precedents: soit qu'ils n'eussent pas tant de cours, ou qu'il n'y en eut encores gueres. Il y a grande apparence, que les Trouuerres firent bien leur profit en la Cour dudit Louis le Ieune: lequel fut le premier Roi de sa maison, qui monstra dehors ses richesses allant en Ierusalem. Aussi la France commença de son temps à s'embelir de bastimens plus magnifiques: prendre plaisir aux pierreries, & autres delicatasses goustees en Leuant par luy, ou les seigneurs qui auoyent ia fait ce voyage. De sorte qu'on peut dire qu'il a esté le premier tenant Cour de grand Roi: estant si magnifique que sa femme dedaignant la simplicité de ses predecesseurs, luy fit eleuer vne sepulture d'argent au lieu de pierre. Les victoires & prosperitez de Philippe Auguste son fils, en tirerent semblablement plusieurs en sa Cour, ainsi qu'il se voit par les Romans la plus part composez de son temps, ou de S. Louis son petit fils: cõtinuans quelque temps, iusques à ce que les bons Trouuerres venans à faillir, & les Iongleurs ne sçachans plus que conter de beau, lon se mocqua d'eux, comme ne disans rien qui valut. Et leurs contes estans mesprisez à cause des menteries trop euidentes, & lourdes: quand on vouloit parler de quelque chose folle & vaine, lon disoit, Ce n'est que ionglerie: estant

en fin Iongler, ou Iangler, pris pour bourder & mentir.

De la ryme Leonine.

Ie mettoy fin à ce chapitre quand ie me suis aduisé ne deuoir oublier l'exemple, qui monstre que nostre Ryme a esté nommee Consonante & Leonine ou Leonime. Ie ne sçay si c'est pour ledit Pape Leon duquel i'ay parlé: tant y a que i'ay leu au fabliau intitulé, Des trois dames, les vers qui suiuent:

Ma peine metray & m'entente
Tant com' seray en ma iouente,
A conter vn fabliau par ryme
Sans coulour & sans Leonime:
Mais s'il y a consonantie
Il ne me chault qui mal en die.
Car ne peut pas plaisir a tots
Consonancie sans biaux mots.

Gauthier Arbalestrier de Belle-perche, qui a composé le Roman de Iudas Machabee auant l'an M. CCLXXX. fait aussi mention de ces deux sortes de ryme tout au commencement de son œuure:

Ie ne di pas k'aucun biau dit
Ni mette por faire la ryme
V coesonante V Leonime.

comme aussi vn Simon autheur d'vn Roman d'Alexandre, composé en Poiteuin ou Limosin: commençant,

Chançon voil dir per ryme & per Lëoin.
Del fil Filipe lo Roy de Macedoin.

ausquels exemples on doit remarquer (sçauoir en celuy de Gauthier) que les escriuains s'aidoyent du k, pour c: de l'v, pour ou: & en celuy de Simon que ja ils vsoyent du ç: vous asseurant que les liures où i'ay pris ces exemples sont escrits il n'y a guieres moins de CCC. ans. Ce qui sera dit comme en passant, & pour tousiours aider ceux qui trauaillent à embellir nostre langue Françoise: & conformer l'escriture à la prononciation, ou reformer la poësie Françoise selon l'art pratiqué en la mesure des syllabes & pieds par les Grecs & Romains: comme fait Iean Antoine de Baïf poëte François, tres-sçauant és langues Grecque & Latine. Benard moyne de Cluny, duquel i'ay ci dessus parlé, semble ne distinguer point ceste ryme. Car en l'epistre adressee à son Abbé, & mise tout au commencement dudit liure intitulé *De contemptu Mundi*, parlant de son œuure composé en vers Dactyliques rymez, il dit, *Id enim genus metricum dactylum continuum, exceptis finalibus Trochæo vel Spondæo, tum etiam sonoritatem Leoninicam seruans, ob sui difficultatem iam penè, non dicam penitus, obsoleuit. Denique Hildebertus de Lauerdino, qui ob scientiæ prærogatiuam prius in Episcopum, post in Metropolitanum promotus est: VVichardus Lugdunensis canonicus, versificatores præstantißimi, quod pauca in hoc metrum contulerint, palam est.* Ledit Hildebert en fit la loüange de sainte Marie l'Egyptienne, & VVichard vne satyre d'enuiron trente vers, dont les deux premiers commencent,

Ordo monasticus ecclesiasticus esse solebat,
Pura cibaria dum per agrestia rura colebat.

quant à ceux dudit Benard ils sont tels,

Hora nouißima, tempora peßima sunt, vigilemus:
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.

de sorte qu'à son dire il y a apparẽce que le son (que le fabliau appelé coülour Leonin) soit encor és mots, *nouißima peßima, minaciter arbiter:* & la consonantie en *vigilemus* & *supremus*, qui sont au bout des vers. De fait il se trouuue des couples anciennes basties comme les quatre vers Latins cy dessus transcripts, principalement celle qui suit, prise d'vn Dict, intitulé Pour orgueilleux humilier:

1 Fol.

Certes fox est à demesure
Cors qui n'est que fiens & ordure
Et formez de si vil matiere,
Qui par orgueil se desfigure
Et sait qu'il est en auenture
D'estre demain mis en la biere.

là où les I, II, IIII, & V, vers representent la Leonine de *nouißima peßima*, *minaciter* & *arbiter*: comme, matiere, &, biere, la consonance de *vigilemus* & *supremus*. Gauthier Mapes Anglois a suiui ceste structure en ses rymes Latines,

Tanto viro locuturi
Studeamus esse puri,
Sed & loqui sobriè
Carum care venerari,
Et vt caro simus cari
Careamus carie.

Ceste consonance est declaree par Godefroy de Viterbe en son liure intitulé Pantheon: *Cùm versus sequentes inspexerint, consonantia & delectatione metrorum ad legendum vlterius prouocentur.* Car ayant commencé par quelques vers Leonins tels que ceux cy:

Fecerit archetypum diuina potentia mundum,
Mente sua clausum non rebus adhuc oriundum.

il n'a continué: ains fait vne autre consonance qu'à la fin: comme il appert par ceux cy,

Res faciunt tempus, facit & dimensio rerum,
Aetates anni motus mora meta dierum.

Finalement apres auoir longuement fueilleté des liures, que ie pensoy me deuoir apprendre que c'estoit que ryme Leonine, i'en ay trouué vn petit, intitulé L'art & science de Rhetorique pour faire rymes & balades, imprimé l'an M. CCCCXCIII. qui dit, Ryme Leonisme est quand deux dictions sont semblables & de pareille consonance en syllabes, comme il appert au chapitre de Ialousie (c'est de Iean de Meung)

Preude femmes par saint Denis
Autant est que de Fenis.

de sorte qu'au dire de cest autheur, ryme Leonine est celle que ceux qui depuis sont venus ont appelee Ryme riche. Maistre Pierre Fabry curé de Meray, qui viuoit du temps du Roy Charles VIII. est de ce mesme aduis. Car il dit, Ryme qui se termine à son Leonine est la plus belle des rymes, ainsi que le Lion est le plus noble des bestes. Et doit auoir la derniere syllabe & la penultime depuis

la

la vocale, semblable en ortographie, accentuation & prononciation. Il allegue cest exemple,

Glorieuse vierge & pucelle
Qui es de Dieu mere & ancelle,
Pardonne moy tous mes pechez
Desquels ie suis fort entechez.

Il dit encores que de ceste Leonine sont les anciens Romans, qui mettoient douze & treize syllabes aux vers, & vingt ou trente lignes toutes d'vne lisiere & terminaison: & que ryme croisee est celle qui n'est pas Leonine, mais entremeslee. Par le propos duquel Fabry i'appren que la Leonine estoit ce que nous appellons rime riche, & plate: quand la lisiere (c'est à dire la fin des vers) estoit toute d'vn son & non entremeslee ne croisee d'autre cadence, comme les vers pris des vieils Romans d'Alexandre & Siperis, que i'allegueray au second liure. *Ce liure estans presque acheué d'imprimer, i'ay trouué dans la vie de S. Christine, composee enuiron l'an 1300. les vers qui ensuiuent.*

Seigneurs qui en vos liures par maistrie metez,
Equiuocations & leonimetez,
Se ie tel ne puis faire, ne depristez mon liure.
Car qui à trouuer n'a soultil cuer & deliure,
Et leonimeté veult par tout aconsuiure,
Moult souuent entrelest ce qu'il deuroit ensuiure.

De sorte que Rime leonime est celle qui a dix, vingt, & trente vers d'vne lisiere. Car ceux de ceste vie sont croisez deux contre deux par tout, fors en ces quatre derniers: & neantmoins la lisiere est de rime tresriche. Voyla ce que ie puis dire de la rime quant à present, & iusques à ce que i'en aye plus grande certaineté: laissant à iuger aux lecteurs si l'etimologie de Leonine est bien prouuee ou non. Car n'estant moy mesme raisonnablement satisfait pour ce regard, ie ne conclu rien, & suffit, que suiuant ma deuise, I'AI RECVEILLI CE QVI ESTOIT ESPARS ET DELAISSE: ou si bien caché, qu'il eust esté malaisé de le trouuer sans grand trauail.

FIN DV I. LIVRE.

SECOND LIVRE DU RECVEIL, CONTENANT LES NOMS ET SOMMAIRE DES OEUVRES D'AVCUNS Poëtes & Rymeurs François, viuans auant l'an M. CCC.

DE Mᵉ EVSTACE. I.

COMBIEN qu'il se trouue plusieurs liures faisans mention de Charles le grand, & autres princes de sa Cour, que lon soupçonne auoir precedé cestuy-ci, & les auteurs du Roman d'Alexandre: on ne les peut pas remarquer par leurs noms, ne par le temps de la composition de leurs œuures. C'est pourquoy ie suis contraint de mettre le premier en rang, maistre VVistace ou Huistace: autheur du Roman appellé Brut. Le poeme duquel commence par ces vers:

Qui veut ouir, qui veut sauoir,
De Roy en Roy, & d'hoir en hoirs,
Qui cil furent, & dont vinrent,
Qui Angleterre primes tinrent,
Quiez Roy y a en ordre eu:
Et qui ainçois, & qui puis fu:
Metre Huistace le translata.

Ie ne sçay pas quand ce Mᵉ VVistace mourut, mais à la fin de l'œuure il dit,

Puis que Dieu incarnation
Prist pour nostre redemption
Mille cent cinquante cinq ans
Fit metre VVistace cet Romans.

De sorte qu'on peut s'asseurer par ceste datte, du temps auquel il a vescu.

LAMBERT LI CORS. II.

APRES VVistace lon peut mettre Lambert li Cors (c'est à dire le court) natif de Chasteaudun, prestre, escolier, ou homme de robe longue, qui sçait les lettres: car ainsi faut-il interpreter le nom de clerc qu'il préd. Cestuy-cy translatant les faits d'Alexandre le grand, Roi de Macedoine, donna commencement au Roman d'Alexandre, où lon troune en vn endroit,

La verté de l'histoir si com li Roy la fit,
Vn clers de Chasteaudun Lambert li Cors l'escrit,
Qui de Latin la trest, & en Roman la mit.

ALEXANDRE DE PARIS. III.

AVec lequel s'estant ioint Alexandre de Paris, ils firent ensemblément le commencement du Roman d'Alexandre. Car en vn endroit de l'œuure il est dit,

Alexandre nos dit qui de Bernai fu nez,
Et de Parie refu ses surnoms appelez
Qui cy a les siens vers o [1] les Lambert ietez.

Ce dernier vers me fait dire qu'ils ont esté compagnons, & possible associez en leur Ionglerie. Ces deux poursuiuirent les gestes dudit Roi iusques à sa mort: & leur liure commence,

Qui vers de riche histoir veut sçauoir & oir,
Par prendre bon exemple de proesse acceuillir,
De conoistre raison, d'amer & de haïr,
De ses amis garder & cherement tenir,
Des ennemis greuer qu'on n'en puisse elargir,
De laidures venger & des bons faits merir.
De haster quant [2] leus est & à terme s'offrir,
Oez donc le premier bonnement à loisir,
Ne l'orra guieres hom, qui ne doie plaisir:
Ce est dou milleur Roy qui onq poest morir.
D'Alexandre ie veuil l'histoire refraichir.

I'ay voulu transcrire ces vers du cõmencement de leur œuure, pour monstrer que l'intention des Trouuerres estoit d'animer les seigneurs, & les encourager à la vertu, mais sur tout à la liberalité.

PIERRE DE S. CLOOT. IIII.

LE testament dudit Roy, a esté fait par Pierre de S. Cloot, ainsi que ie deuine par ces vers meslez audit testament,

Pierres de saint Cloot si troune en l'escriture,
Que mauuez est li arbre dont li fruits ne [1] meure.

mais ie ne trouue autre chose de son estre.

IEHAN LI NEVELOIS. V.

QVant au liure de la vengeance dudit Roi, il est bien certain qu'vn Iehan li Neuelois l'a fait: ainsi qu'il appert par ces vers,

Seigneurs or faites pes, vn petit vos taisez,
S'orrez bons vers nouueaux, car li autre sont viez,
Iehans li Neuelois fut moult bien [1] afaitiez

[1] Auec.
[2] Lieu.
[1] Meurit.
[1] Appris.

A son hostel se sied : si fu ioyans & liez,
Vn chanterre li dit d'Alexandre à ses piez.
Et quand il la oi s'en fu [2] grams & iriez,
Du [3] fius qu'ot de Candace en a vers commenciez,
Bien fais & bien rimez, bien dis & bien dictiez.
Encor sera du Conte Henri molt bien loez.

2 marry.
3 Fils.

Ie n'ay pas trouué de quelle qualité & d'où furent ces quatre Trouuerres, sinon que ce dernier vers

Encor sera du Conte Henry moult bien loiez,

me fait deuiner qu'il veut parler de Henry Comte de Champagne surnommé le Large, depuis Roi de Ierusalem. Que si ma coniecture est vraye, Neuelois auroit vescu du temps de Louis le ieune, Roi de France, & auant l'an M. CXCIII: qui fut celuy du couronnement dudit Henry: auquel Neuelois auroit presenté son œuure. Car i'oseroy presque asseurer, qu'il fut subiect de ce Comte: y ayant encores à Troyes, vne honneste famille portant le nom de Neuelet.

Vers Alexandrins.

Le genre des vers de ces autheurs, est de douze & treize sillabes: & lon pense que les autres qui leur resemblent ont pris leur nom, ou pource que les faits du Roi Alexandre furent composez en ces vers, ou pource que Alexandre de Paris a vsé de telle rime. Ie penseroy bien que les plus anciens vers fussent de huit & neuf sillabes comme vous auez veu ceux du liure de la Grace composé en Thiois, & de celuy de Brut. Il est vray qu'vne grande partie des Romans qui parlent de Geste, sont composez en vers de douze & treize sillabes: mais en quelque sorte que ce soit, la gloire, si vous croyez aucuns anciens, en demoure à cest Alexandre de Paris. Vne chose doit estre notee aux œuures de ces bons peres, c'est qu'ils faisoyent la lisiere ou fin de leurs vers toute vne, tant qu'ils pouuoyent fournir de sillabes consonantes: à fin comme ie croy, que celuy qui touchoit la harpe, violon, ou autre instrument, en les chantant ne fust contraint muer trop souuent le ton de sa chanson, estans les vers masculins & feminins meslez ensemble inegalement: ainsi que vous auez veu par le commencement du Roman d'Alexandre cy dessus transcript. A quoy ie pense que Pierre de Ronsard Prince de nostre poësie Françoise, & les autres venus depuis luy, ont eu esgard: faisans suiure aux autres poesmes que les odes, deux vers de rime masculine à deux de rime feminine, & au contraire. Car c'est le vray moyen de faire châter sous vn seul chant, toutes leurs poësies. Chose bien inuentee, & dont les precedents ne s'estoyent aduisez. Geofroy Thory de Bourges s'est abusé, disant en son liure, intitulé Le champ fleuri, que Pierre de saint Cloot, & Iehan le Neuelois, estoient seuls autheurs du Romans d'Alexandre. Iehan le Maire de Belges, parlant au Temple d'Amour de ceste façon de vers : dit, „ Laquelle taille iadis auoit grand bruit „ en France, pource que les prouesses du Roi Alexandre le grand, en sont es„ crites en anciens Romans : dont aucuns modernes ne tiennent compte au„ iourd'huy : toutefois ceux qui mieux sçauent en font grand compte. I'ay remarqué quelques vers de leur façon assez bons, car parlant de gens qui tomboyent d'vne montagne, il dit.

De la coste desrochent, aual vont perillant.

par lequel vers l'on peut, à mon aduis, renouueller deux mots, à sçauoir, desrocher, & periller. Car si nous disons descrocher, pour oster d'vn croc: pourquoi ne dirons nous, desrocher pour tomber & precipiter d'vn roc? Et comme sçauriez vous mieux representer le Latin de *periclitor* & *periclitari*, que par periller, puis que nous disons peril pour *periculum*? Ie n'ay pas deliberé cy apres de faire ainsi de tous les mots, qui se trouueront aux vers que i'allegueray en ce recueil de Poëtes: mais i'ay voulu monstrer par ceux-cy, côme l'on se peut aider d'aucuns, qui vallent bien le renouueler. Ces vers donc qui suiuent, pourront seruir à cest effect: & donner à cognoistre vne partie du stil desdits Autheurs: l'vn desquels parlant d'vn cheualier qui donna vn coup d'espée sur le heaume d'vn autre, dit

Si la feru del branc que sus l'arçon l'adente.

& *De morts & de nauures enionche la campagne.*

& *Ahi Dame fortune tant estes noueliere.*

comment sçauriez-vous mieux representer *nouatrix* Latin. & cestuy-cy,

Du long comme il estoit mesura la campagne.

parlant d'vn porté à terre d'vn coup de lance: ne vaut-il pas bien *Italiam metire iacens*? Il se trouue encores plusieurs autres belles manieres de parler, & des mots, que le studieux de la poesie Françoise pourra imiter, ou refondre ainsi que i'ay dict, se les appropriant comme Virgile ceux d'Ennius, Pacuuius, & autres qu'il n'a desdaigné lire: & ausquels ces vieux Autheurs, dont maintenant i'escri les vers, peuuent estre comparez. Vray est qu'il faut du iugement pour refondre tels mots: car on ne les doit choisir tant vsez, qu'ils soyent inutiles & hors de cognoissance. Pource qu'il y auroit danger qu'vn autre Phauorin ne nous reprochast que nous parlerions comme auec Basine, Clotilde, Fredegonde ou Brunehaut, femmes & meres de nos premiers Roys. Mais aussi, où il se trouueroit qu'ils fussent en vsage en quelque contrée de nostre France, il me semble qu'on peut hardiment les ramener en vsage: encores qu'ils se soyent pour quelque temps esloignez de Paris ou de la Cour. Le Roman du Paon, est vne continuation des faicts d'Alexandre: lequel se trouue en la bibliotheque du Roy, auec plusieurs autres, dont ie n'ay peu nommer les Autheurs, pour ne les auoir entierement leus.

DE GVIOT DE PROVINS, *Autheur d'vn Roman intitulé la Bible Guiot.* VI.

APres ceux-là peut estre comptée la Bible Guiot: pource (comme dit l'Autheur) que son liure contient verité: mais c'est vne bien sanglante satyre, en laquelle il blasme les vices de tous estats, depuis les Princes iusques aux petits. La copie que i'ay, escrite il y a trois cens ans, l'appelle Bible de Guiot de Prouins: & toutesfois par tout le liure il ne se nomme de ce nom. Il commence ainsi son liure,

Dou siecle puant & horrible
[1] Mestuet commencier vne Bible.
Por poindre & por aiguillonner,
Et por grant esemple monstrer
Ce [2] niert pas Bible [3] lozangiere,
Mais fine & [4] voire droicturiere,
Miroirs iert à totes gens.

1 Me cõuient. 2 nõ erit. 3 mocqueuse. 4 vraye.

Il a esté homme de grande experience, & a vescu longuement: car ayant parlé de l'Empereur Frideric, de Louys le Ieune, Roy de France, de Henry & Richard Roys d'Angleterre, du Comte d'Arragon, & Raimond Beranger son frere, d'Amauri Roy de Ierusalem, & autres sans nombre, il dit,

Les Rois & les Empereours,
Et ces dont i'ay oi parler
Ne veuil ie pas tos ci conter:
Mais ces princes ay-ie vëus.

Et puis apres en auoir nommé plus de cent, il dit,

Ie ne vous ai Baron nommé,
Qui ne me ait veu & donné,
Mais se furent li plus eslit,
Porce sont en mon cuer escrit.

Apres auoir bien couru & essayé de plusieurs sortes de religions, il semble qu'il se rendit moine de S. Benoist. Car ayant mesdit des moines, il adiouste,

Sus moy cherra trestous li [5] gas,
Porce que ie port les noirs dras:
Y a plus de douze ans passez
Qu'es noirs dras fui enuelopez.

5 gabs pour moquerie, dont vient gaber.

puis en vn autre lieu, il dit,

Troblee voy-ie bien nostre ordre,
Ia ie cuit ne porront [6] estordre,
Li bon preudhomme, li Abbé,
Dont li lieu furent [7] henoré.

6 destourner. 7 honoré.

s'estant plaint que les anciens Abbez entrans aux charges, espousoient trois pucelles, Charité, Verité, & Droicture. Il semble auoir voulu esprouuer diuersitez d'ordres: car parlant de Citeaux, il dit,

Si ne fui onques de leur ordre,
Mais pource [8] raponnez en fui,
Qu'a Clereuaux quatre mois fui.
Or dit on que mal mi prouuai,
Porce que tant y seiournay.
Si ie eusse esté en la route
Deux mois ou trois, bien sçai sans doute
Que n'en fussent si responnez.

8 moqué tancé.

& apres il dit encores,

Quatre mois fui à Clereuaux.

Ce qui me fait plus dire qu'il fut moine, & encores de Cluny, sont ces vers,

Mais à Cluny com on mengue,
Mestuet seoir à bouche mue.
Trop sont à Cluny voir disant,
De ce qu'ils ont en conuenant,
Totes lor ententes y metent,
Trop bien tienent ce qu'ils prometent,
Leur conuiue eusse plus chier
S'il fussent vn po mensongier.

Il a grandement voyagé par le monde, puis qu'il dit,

Moult reui les Hospitaliers
Outre mer & vaillans & fiers,
Moult les vi en Ierusalem,
Et de grant pris & de grant sen.

Et autre part il monstre qu'il fut en Grece,

Car ie vis en Constantinoble
Qui tant ert belle & riche & noble,
En moins d'an & d'autre & demi
Quatre Empereörs: puis les vi
Dedans le terme tos morir
De vil mort, car [1] g'ez vi meurdrir.

Il est bien certain qu'il a vescu & faict son liure depuis l'an MCLXXXI. puis qu'il dit,

Et de l'Empereor [2] Ferri
Vos puis bien dire que ie vi
Qu'il tint vne Cort à Maience:
I ce vos di-ie sans dotance
Conques sa pareille ne fu.

& laquelle l'Abbé de Vrsperg, dit auoir esté tenue audit an: quand l'Empereur Frideric fit ses deux enfans cheualiers. Mais aussi y a-il grande apparence qu'il l'a cōposé enuiron l'an 1200. I'ay appris de ce Guiot de Prouins, le vray nom François de la pierre d'Aimant, de laquelle vsent les mariniers à la conduite des nauires allans sur mer. Car apres auoir parlé du Pole Arctique qu'il appelle Tramontane, il dict,

Icelle estoile ne se muet,
Vn art font qui mentir ne puet
Par vertu de la [3] Marinette,
Vne pierre laide & [4] noirette
Ou li fer volontiers se ioint.

[1] les.
[2] Frideric.
[3] Al. mariniere.
[4] Al. brunette.

Ce liure seroit trop gros qui voudroit mettre tous les poëmes que i'ay leus: & l'extraict que i'ay fait d'aucuns, seruira pour faire garder les vieils liures, & ne les vendre plus aux relieurs: car il se trouue quelquefois de bonnes pieces parmi tels cahiers moisis. Les vers qui ensuiuent me font croire qu'il vesquit durant la conqueste de Constantinople,

Tous li siecle por quoi ne vet
Sor aux ains que sor les [1] griffons.

[1] Grecs.

BLONDIAVX. VII.

I'Eusse peu mettre Blondiaux auant Guiot de Prouins, n'estoit que ie ne troue point la mort de l'vn & l'autre : mais tous deux ont veu Richard Roy d'Angleterre, lequel mourut l'an 1200. I'ay vne bonne chronique Françoise qui dit, que ledict Roy Richard ayant eu querelle outre mer contre le Duc d'Austriche, n'osant passer par l'Allemagne en estat cogneu, & encores moins par la France, pour la doute qu'il auoit de Philippes Auguste, se deguisa. Mais le Duc qui sçauoit sa venue, le fit arrester & enfermer dans vn chasteau, où il » demeura prisonnier: sans que l'on sceust de long temps où il estoit. Or ce Roy » ayant (ainsi que dit ceste chronique) nourri vn Menestrel appelé Blondel, il » pensa que ne voyant point son seigneur il luy en estoit pis, & en auoit sa vie à » plus grand mesaise. Et si estoit bien nouuelles qu'il estoit party d'outre mer, » mais nus ne sçauoit en quel pays il estoit arriué. Et pource Blondel chercha » maintes contrées, sçauoir s'il en pourroit ouyr nouuelles. Si aduint apres plu» sieurs iours passez, il arriua d'auanture en vne ville assez pres du Chastel où son » maistre le Roy Richard estoit, & demanda à son hoste à qui estoit ce Chastel: & » l'hoste luy dict qu'il estoit au Duc d'Austriche. Puis demanda s'il y auoit nus » prisonniers; car tousiours en enqueroit secrettement où qu'il allast. Et son ho» ste luy dit qu'il y auoit vn prisonnier, mais il ne sçauoit qui il estoit, fors qu'il y » auoit esté bien plus d'vn an. Quand Blondel entendit cecy, il fit tant qu'il s'ac» cointa d'aucuns de ceux du Chastel, comme Menesterels s'accointent legere» ment, mais il ne peut voir le Roi, ne sçauoir si c'estoit il. Si vint vn iour endroit » vne fenestre de la tour où estoit le Roy Richart prisonnier, & commença à » chanter vne chanson en François, que le Roy Richart & Blondel auoient vne » fois faicte ensemble. Quand le Roy Richart entendit la chanson, il cogneut » que c'estoit Blondel: Et quand Blondel ot dicte la moitié de la chanson, le Roy » Richart se prist à dire l'autre moitié, & l'acheua. Et ainsi sceut Blondel que c'e» stoit le Roy son maistre. Si s'en retourna en Angleterre, & aux Barons du pays » conta l'auenture. Voila ce que dit mon liure, lequel ne parle autrement de ce Blondel: mais i'en ay vn autre de chansons, entre lesquelles il s'en trouue vne douzaine sous le nom de Blondiax de Nesle, que ie ne puis asseurer estre cestui cy, familier du Roy d'Angleterre.

Monseignor THIEBAVLT DE MAILLI. VIII.

EN mon volume de la bible Guiot, suiuoit vne satyre intitulee l'Estoire li Romans de monseignor Thiebault de Mailli, commençant,

A ce que voi au siecle ai pensé longuement,
Porce vos vueil retrere le mien entendement,
Si est bien que ie die ce ou ie pens' souuent,

Porce

Pource que ne sçay letres le dire plus briement.

Il semble qu'il l'ait faite par commandement d'vn plus grand seigneur : car il dict,

Mult ai pensé au siecle depuis que iel connui,
Mes Sires me proia quant ie parti de li,
Que telle chose feisse ou pensissions [1] endui.

[1] tous deux.

Le liure a esté fait depuis le voyage de Ierusalem, ainsi qu'il appert par ces vers, & principalement par le mot de Beduin.

Et Turc, & Arabi, Beduin & Persant,

qui estoient incognus à nos François auant tel voyage. Encores y a-il apparence qu'il a vescu depuis l'an MCLXX. pource qu'il dit,

Ains sçai à escient qu'ils auront plus bonté
Que n'en ot sainct Thomas qui fut occis pour [2] dé.

[2] Dieu.

car ie pense qu'il entend parler de Thomas Archeuesque de Cantorbie estimé martyr, & canonizé l'an MCLXXIII. pour la renommée de sa grande saincteté. Il fait aussi mention d'vn Guichars de Biaugous comme d'vn homme de grand sçauoir, retiré du monde, ou Prescheur.

Qui plus sçait & plus croit plus en est [3] paourous,
Moult s'en apperceut bien dans Guichars de Biaugous.

[3] paoureux.

Il faict aussi mention d'autres, que ie nommeray afin de remarquer plus certainement le temps qu'il a vescu, s'il se trouue puis apres liure ou tiltre faisant mention de quelcun d'eux : ne le pouuant dire au vray pour le present.

Ce que ie vous vueil dire & ce qu'auez oi
Sachiez que ce n'est pas d'Auchier & de Landri,
Ains vos vueil [4] amentoiure de Simon de Crespi
Qui le Comte Raoul son pere defoui
Et trouua en sa bouche vn [5] froit plus que demi
Qui li mengoit la langue dont iura & menti.
Li Cuens vit la merueille, moult en fu esbai,
Es-ce donc mes peres qui tant chastiaux [6] broi,
I'a n'auoit-il en France nuz prince si hardi
Qui osast vers li fere ne guerre ne estri
Quant qu'il auoit au siecle laissa & enhai,
Bien le lessa veoir que sa terre en guerpi.
Dedans vne forest en essil s'en foui,
La deuint Charbonniers, itel ordre choisi.

[4] ramenteuoir.

[5] On appelle vn serpent le plus venimeux que nous ayons par deça vn ofnez.

[6] brusla.

Ce Simon de Crespi fut fils bastard, ainsi que l'on dict de Raoul Comte de Vermandois, fils de Hugues le Grand, frere de Philippes premier Roy de France: lequel Simon de Crespi viuoit l'an MCXXX. Ie ne sçay qui est ce Girars de Monteigni. Il en nomme encore d'autres,

La mort [7] aconsieut tous les vieux & les puisnez,
Les riches & les pauures n'en iert nus deportez
Dans Renaut de Pompone qui mout fut [8] alozez
Par le coup d'vn garçon fut son pere aterrez.

[7] atteint

[8] loué.

Moult est fox qui ci fet trop de ses volentez, &c.
Mes Milon de Leigni qui meint povure mercie,
Quel mont oit si preudhom tant ert grand [1] manandie
Que en moult peu de tems ne l'oit toute guerpie.

[1] richesse.

Par son œuure il aduertit chacun de bien faire, s'abstenir de pecher, craindre la mort, & n'esperer auoir support des choses que plus nous auons aimées en ce monde. I'ay remarqué deux assez bonnes sentences de luy.

Por néant a l'auoir cil qui ne vole despendre. &
Malement faict la fleche qui au dresier la brise.

encores taxe-il grauement les Aduocats & la Iustice.

Pledeor [2] loëis entendez entendez,
Grans dolors vos viene pres mes pou vos en gardez,
Auez-vous mes que vendre quant [3] vo sen vous vendez.

[2] à loage
[3] vostre sens & sçauoir.

& autre part il dit aux Roys, Ducs & Comtes,

Pouures n'a mes nul droit ce seuent li plusor,
Cil qui plus donne a cort si a meillor valor,
Et qui miex sçait trahir on le tient à meillor.

De RAOVL DE HOVDANC ou HOVDON. IX.

IL est bien certain que Raoul de Houdanc & Christien de Troyes sont morts auant l'an MCCXXVII. par ce qu'à l'aissé d'eux Huon de Meri au tournoiment d'Antechrist: & lequel nommément dit que Raoul auoit composé le Romans des aesles,

Car Raoul son escu descrit
El Romans des aesles comment
Le pourtrait, &c.
Dessus auoit vn Colombeaux
Qui de cortoisie ot deux esles,
Ou ot autant [4] panes & elles,
Com' Raoul de Houdanc raconte
Qui des deux elles fait vn conte.

[4] plumes

Mais ie ne vey iamais ce Romans, ains seulement vn fabliau, qui est vn conte faict à plaisir, comme vne nouuelle meslée de fables, où volontiers à la fin il y a quelque interpretation morale. Ce fabliau de Raoul est intitulé La voye ou le songe d'Enfer, qui est en somme le chemin que tiennent ceux qui cherchent la cour du seigneur d'Enfer. Les deux derniers vers le nomment

Raoul de Houdan sans mensonge,
Qui cest fabel fist de son songe. Il dit aussi,
Plesant chemin & bonne voie
Treuuent cil qui enfer vont querre.

Il nomme aucuns tauerniers de Paris,

Gautier Mouans ne doute rien,
Iehans Bossus li artisien,

Hemars Guiars li fardeliers,
Qui maint [1] *Bricons ont deploiez, &c.*

qu'il fait tous amis de Hasard: comme aussi Michel des Treilles & Girars de Trois. Il remarque vne coustume lors pratiquée, comme ie croy, en Bretagne,

Mes tot ainsi com se ie fusse
A Guimelant & à Huitier
Mestut escremir & luitier.

I'ay leu de luy vn Roman intitulé Meraugis de Potlesguez, en vers de huit syllabes assez coulans: à la fin duquel il dit,

Cis conte faut, si s'en deliure
Raoul de Houdanc, qui cet liure
Commença de ceste matire.
Se nus i troue plus que dire
Qu'il n'i a dit, si die auant,
Que Raoul s'en taira atant.

Et voila tout ce que i'ay leu de luy. Certainement il auoit d'assez bonnes inuentions.

[1] coquins malautruz.

De CHRISTIEN DE TROYES. X.

QVant à Christien de Troyes, le mesme Huon de Meri le louë grandement, disant,

Car tel matiere ai pourpensee,
Qu'onques mes not en sa pensee
Ne Sarrasins ne Chrestiens,
Parce que mort est Christiens
De Troye qui tant ot de pris.

& à la fin,

I [2] *m'ait diex Huon de Meri,*
Qui a grand peine a fait cel liure,
Qu'il ne sot pas prendre a deliure
Li bel François a son talent,
Que cil qui trouuerent auant
Ont recœuilli toute l'eslite:
Porc' est ceste œuure meins eslite,
Et fu plus for a acheuer:
Mout mis grant peine a [3] *eschiuer*
Les dis Raoul & Christians;
Qu'onque bouche de Christians,
Ne dit si bien comme il disoient.

[2] me aide

[3] fuyr, & l'Italien schifare, dont vient esquif.

Il y a deux ans qu'allant en vne Imprimerie, ie trouuay que les Imprimeurs se seruoient à remplir leur timpan d'vne fueille de parchemin bien escrite: où ayant leu quelques vers assez bons, ie demanday le reste: & lors on me monstra enuiron huit fueilles de parchemin, toutes de diuers cahiers, mais de pareille ryme & suiect: qui me faisoit croire que c'estoit d'vn mesme liure. Le pre-

mier monstroit euidemment l'autheur, & pource que ie crain que le reste soit perdu, ie mettray icy tout ce que ie copiay lors, & qui me sembla bon. Le Romans du Graal commence ainsi,

1 cueille.

Qui petit seme petit [1] cuelt,
Et qui auques recœuillir velt
En tel leu sa semence espande
Que fruit a cent doubles luy rende:
Car en terre qui rien ne [2] valt.
Buene semence seche & [3] falt.
Christians seme & fet semence
D'vn Romans que il encommence,
Et si le seme en si buen leu
Qu'il ne puet estre sans grant preu.
Qu'il le fet por le plus preudhomme
Qui soit en l'Empire de Romme,
C'est li quens Phelipe de Flandres.

2 vault.
3 fault.

Ce Philippes fut nommé Philippes d'Alsatie, & tenoit le Côté, l'an MCLXVIII. mourut l'an MCXCI. Il appert que ledict Christien a nommé vn de ses œuures, le Romans du Graal, puis qu'il dit,

Christians qui entent & paine
A rimoyer le meillor conte,
Par le commandement le Comte,
Qu'il soit contez en cort royal.
Ce est li contes del Graal,
Dont li quens li bailla le liure.

Ce qui monstre que partie des Romans ont esté en prose premier qu'en ryme: mais ie croy bien que ceux que nous auons auiourd'huy imprimez, tels que Lancelot du Lac, Tristan, & autres, sont refondus sur les vieilles proses & rymes, & puis refraichis de langage. Il continua le Romans de la Table ronde: & Huon de Meri a bonne raison de le nommer le premier de ceux de son temps: car en ce peu que i'ay veu de ses œuures, il y a d'assez bons traits, que ie mettrai afin qu'il prenne enuie à ceux qui en ont des liures entiers, de les garder, & ne les vendre pour les perdre: ainsi qu'ont esté ceux dont i'ay retiré ces pieces. En fin i'ay trouué que la pluspart des fueilles dont i'ay parlé, estoient d'vn Roman portant le nom du Cheualier au Lion: auquel i'ay trouué tous ces beaux traits, comme ceste description de Printemps:

Ce fu el tems qu'arbres flourissent,
Foeulles boscages peruerdissent.

Comment voudriez vous dire en deux mots *folia silaestria*, que par ces deux, Foeulles boscages? car on disoit Bos pour bois, dont vient Bocheron. Au cahier de la table ronde, & parmi d'autres fueillets, il fait vne assez bonne description de l'ouye:

Puis que vos plait or m'escoutez,
Cuer & oreilles me prestez:

Car parolle ouie est perdue.
S'elle n'est de cuer entendue.
Qu'as oreilles vient la parolle
Ainsi com li vens qui vole,
Mes ni areste ne demore
Ains s'en part en molt petit d'ore,
Se li cuers n'est si eueillez
Qu'al prendre soit apareillez,
Et qu'il la puisse en son venir
Prendre & enclorre & retenir.
Les oreilles sont voie & [1] dois
Par ou vient iusqu'au cuer la voix:
Et li cuers prent dedans le ventre
La voix qui par l'oreille y entre:
Et qui or me voudra entendre
Cuer & oreilles me doit tendre.

[1] Conduit.

Quant au vers qui dit, Les oreilles sont voye & dois: ce mot Dois signifie conduit ou canal, tesmoing vn vers de la premiere chanson de Monseigneur Gaces Brulez,

Au renouueau de la doucour d'esté,
Que reclaircit li dois en la fontaine.

Et encores en Normandie on appelle douit vn canal. Il descrit vne deconfiture de gens, ainsi qu'il ensuit,

Et cil qui chassent les destranchent,
Et lors cheuaux lor eboëllent,
Les vifz desor les morts roëllent,
Qui s'entrafollent & occident,
Laidement s'entrecontralient.

I'y ay trouué de bons prouerbes & sentences, comme,

Car ce seroit trop vilain ieux,
De vn dommage fere deux. &c,
Qu'a venimeux & a felon
Ne doit on faire se mal non. &c,
Car tiex a pauure cuer & lache,
Quant voit vn preudhom qui entache
Desor soi tote vne besongne,
Que maintenant honte & vergongne
Li cort sus & si iette fors,
Le pauure cuer qu'il a el cors:
Et si li donne plainement
Cuer de preudhomme & hardement.

Au Roman du Cheualier au Lyon qui est de luy mesme:

Li autre parloyent d'Amors,
Des angoisses & des Dolors,

Et des grans buens que ont souuent,
Les desciple de son conuent,
Qui lors estoit riches & buens,
Mes or y a petit des [1] suens,
Car bien pres lont tretuit laissié,
Sen est Amor molt abessié:
Car cil qui soloient amer,
Se faisoient cortois clamer,
Et prou & large & honnorables,
Or est amors torné en fables,
Porce que cil qui rien n'en sentent
Dient qu'il aiment, & si mantent:
Et cil fable & mensonge en font,
Qui sen vantent & rien n'i ont.
Mais por parler de celz qui furent,
Laissons celz qui en vie durent,
Qu'encor vaut mielz, se m'est vis,
Vn cortois morts qu'vn vilain vis.

Il me semble que ces quatre vers derniers sont de bonne inuention, & qu'il fault ainsi les interpreter, Qu'vn hôme iadis courtois, encores qu'il soit mort est ramentu en la bouche de ceux qui l'ont connu, & peut seruir d'exemple aux autres; là où le Vilain ne vault ne mort ne vif. Encores,

Il ni a cortoisie ne sen
En plait doiseuse maintenir,
Tosiours doit li fumier puir,
Et tahons poindre & [2] maloz bruire,
Enuious enuier & nuire.

Geoffroy Thori de Bourges au liure sus allegué, dit auoir veu les œuures de ces deux bons peres en la possession de frere René Massé, Religieux de Vandosme: & que ce Christien a composé vn liure intitulé le Cheualier à l'espee, & vn autre nommé Perceual dedié à Philippes Comte de Flandres, qui est celuy du quel i'ay parlé cy dessus. Ce qui suit est du Roman du Cheualier au Lyon,

Car molt est fox qui se demore
De son prou frere vne sole hore.

& d'vne Dame qui se faisoit prier d'espouser vn qu'elle aimoit.

Et les prieres riens ni grieuent,
Ains li esmoeuent & soslieuent
Le cuer a fere son talent.
Li cheuaux qui pas ne valent,
S'efforce quant lon l'esperonne, &c.

Ce peu que i'en ay veu, me fait iuger qu'il y auoit beaucoup de belles & gentilles inuentions, & que Huon de Meri a bonne cause de le louer.

[1] siens.

[2] On appelle ainsi à Troye vne espece de freslons.

DE GODEFROIS DE LEIGNI. XI.

GOdefrois de Leigni vesquit du temps de Christien de Troies, vn Romans duquel parlant de Lancelot, intitulé La charette, ce de Leigni acheua : par le congé dudit Christien, ainsi qu'il est clair par ces vers mis à la fin du liure.

Godefrois de Leigni li clers,
A parfinee la charrette :
Mes nus hom blasme ne li mete,
Se sor Chrestien a duré,
Car il la fet por le bon gré
Chrestien qui le commença,
Et tant a fer de la en ça
Ou Lancelot fu enmurez,
Tant com li conte est durez.

Il y a de fort belles inuentions en ce liure, telles que celle-cy

Et Lancelot iusqu'a lentree
Des iex & du cuer la conuoie:
Mes ax iex fu corte la ioie,
Que trop estoit la chambre pres.
Li oil fussent entré apres
Mont volentiers se il peust estre.
Li Cuers qui est sires & mestre
De greignor pooir assez
Est ouec lui outre passez,
Et li oil sont remez dehors
Plains de larmes ouec le cors.

Il introduit le mesme Lancelot, se reprenant qu'il s'estoit voulu faire mourir, pour euiter la peine du mal qu'il enduroit pour sa Dame.

Miex voil viure & sofrir les [1] colx
Que morir por auoir repos. & encores,
Ge ne scai li quiex plus me het,
Ou la vie qui me desirre,
Ou la mort qui me veut occirre:
Einsi l'vns & l'autre m'occit. & encores,
Bien est voir que moult se foloie,
Qui de fame garder se peine,
Son trauail i pert & sa peine.
Qu'ains la pert cil qui la garde,
Que cil qui ne s'en donne garde. & encores,
Quen qu'on dit a fol petit vault
Que il ne fait que se debatre,
Qui de fol veut folie abatre

[1] coups.

Et le bien qu'en enseigne [a] acueure
Ne vaut rien qu'il nel met en œuure
Ains est tost alé & perdu.

[a] C'est cuiuers & traistre.

Le liure est assez plaisant, car le principal est fait par Christien, qui à la verité fut plein de belles inuentions.

DE HEBERS. XII.

HEbers qui prend tiltre de clers, est autheur du Romans des sept sages, ou de Dolopatos: lequel il dit auoir translaté du Latin fait par vn moine de l'Abbaie de Haute-selue, nommé dam Iehans, ainsi qu'il dit au commencement.

Li bon moine de bonne vie
De Haute-selue l'Abbeie
A l'estoire renouuelee,
Par bel latin la ordenee
Hebers la vieut en Romans traire,
Et del Romans vn liure faire
El nom & en la reuerence
Del Roi fil Phelipe de France
Loeis qu'en doit tant loer. &c.

Ce Loeis Roi fil Phelipe, me semble estre Louis pere de saint Louis, lequel du viuant de son pere fut couronné Roi d'Angleterre: ou bien Louis Hutin, Roi de Nauarre, par sa mere. Car ie ne cognoi autre que ces deux qui ayent porté tiltre de Roi viuans leurs peres. Et ne fault raporter cela à Louis le Gros (lequel à la verité fut couronné du viuant de Philipe premier) car il me semble que le langage de ce Roman n'est si ancien. Il est tout plein de contes moraux & plaisans, de prouerbes François & belles sentences. Ce prouerbe est de luy,

On sert le chien por le seignor,
Et por l'amor le cheualier,
Baise la Dame l'Escuier.

Ceste sentence m'a semblé belle entre autres,

Riens tant ne greue menteor,
A larron ne à robeor
N'a mauuez hom quiex qui soit,
Com' veritez quand l'apperçoit:
Et veritez est la maçue
Qui tot le mont occit & tue.

La deuxieme nouuelle de la III. iournee du Decameron de Bocace peut estre prise de cest autheur. Car il raconte d'vn qui coucha auec la fille d'vn Roi, laquelle l'ayant marqué au front, il en alla faire autant à tous les Cheualiers dormans en ce Palais. La IIII. nouuelle de la septiesme iournee est de cest autheur, pour le regard de la pierre iettee dedans le puis. La VII. de la VIII. iournee peut aussi estre prise de luy mesme, pour le regard de la vengeance du Sienois, qui accoustra

accoustra la femme de son compagnon sus sa teste. Il enuoye son liure à l'Euesque de Meaux, qu'il ne nomme:

Hebers define ici son liure,
A l'Euesque de Meaux le liure,
Qui diex doint henor en sa vie.

Il semble que la vie de Iosaphas (qui est vne instruction pour les Rois) soit de la mesme veine. Duquel aussi Bocace peut auoir pris ce qu'il dit de ce ieune garçon, qui n'ayant iamais veu des femmes, en demanda vne à son pere, comme la plus belle chose qu'il eust iamais veue. Tout le subiect du liure Italien, intitulé Erastus, est pris de ce Dolopathos, qui eut les mesmes aduentures que ledit Erastus Italien.

DE HVON DE MERI, *autheur du Romans d'Antechrist.* XIII.

IL est bien certain que Huon de Meri est autheur du Roman d'Antechrist, parce que luy mesme dit,

I m'aint diex Huon de Meri,
Qui a grand peine a fet ce liure.

mais ie n'ay rien trouué de sa naissance & qualité. Il declare au commencement de son œuure, en quel temps il l'a composé, puis qu'il dit,

Il auint apres celle emprise,
Que li François orent emprise,
Contre le Conte de Champaigne:
Que li Rois [1] Leis en Bretaigne
Mena son ost sans point d'aloine,
Que mors ert li quens de Boloine
Dont li François orent fet chief,
Qui remes sont à grant mechief;
Li membres foibles & mal [2] bailli.
Quant li chief au membre failli.
Els s'en traïrent tretuit arriers,
Fors Malclerc qui tant estoit fiers,
Qu'a merci ne deigna venir,
Bien cuida Bretaigne tenir
Contre le Roy par son desroi
Com cil qui auoit cuer de Roi,
Et qui estoit plein iusqu'au iour
De hardement & de valour:
De cortoisie & de largesse,
Lors ne me pot tenir paresse,
D'aller en l'ost du Roy de France,
Tant fis en cel ost demorance,
Que de Bretaine fu partis

[1] Ce fut S. Louys.

[2] gouuernez.

Li Rois de France & fu bastie
Li accords de la grand discorde
Que cil Roy si comme l'en recorde,
Auoit au Conte de Bretaigne.

Par ces vers que i'ay voulu mettre au lōg, pource qu'ils seruent à l'histoire du temps, il appert que Huon viuoit au commencement du regne du Roy saint Louis, à sçauoir l'an M. CCXXVIII. auquel finit ceste guerre de Bretaigne. Il semble qu'il ait esté religieux de S. Germain des prez pres de Paris, car il dit,

Religion proi quel mi meine,
Qui m'a la mené par la main,
Iusqu'à l'Eglise saint Germain
Des prez lez les murs de Paris.

Ie n'ay pas remarqué de grans traits de poësie en tout son œuure: que lon peut mettre entre les satyriques, puis que c'est vn combat des vertus contre les vices, & qu'il reprend beaucoup de diuerses qualitez de gens. Il semble qu'il a pris son suiect sus ce que Raoul & Christien auoyent commencé: principalement sus le fabliau du chemin d'Enfer: car il dit,

I [1] m'ait diex Huon de Meri
Qui a grant peine a fait ce liure,
Il n'ausa pas prendre à deliure,
Li bel François à son talent.
Car cil qui trouuerent auant,
Prindrent auant tout a l'eslite,
Pource est ceste œuure meins eslite.
Et fu plus [2] fort a acheuer,
Moult mis grand peine a eschiuer
Les dis Raoul & Christian
Onque bouche de Christian
Ne dit si bien comme ils disoyent,
Mes quant qu'ils dirent preneient
Libel François trestot à plain,
Si com il leur venoit à main,
Si qu'apres eux n'ont rien guerpi.
Se i'ay trouué aucun espi
Apres la main as [3] mestiniers
Ie l'ay glané molt volontiers.

1 Ainsi m'aide Dieu.
2 Al. grief.
3 Al. Hastiers & menestriers.

Quant à ce qu'il dit, Et fu plus fort à acheuer: il se peut entendre qu'il ne poursuiuit pas l'œuure commencé par lesdit Raoul & Christian: mais qu'il auoit eu grand' peine ne voulant repeter ce qu'ils auoyent ia dit. A la fin il nomme son liure,

Par son droit nom a peau cet liure
Qui tresbien s'accorde à l'escrit
Le tournoiement d'Antechrist.

Il appelle en vn endroit les espees acerines, qui est vne epithete assez bon.

As grans espees acerines
Fierent com feuures sus enclume.

DE HVON DE VILLENEVVE. XIIII.

IE croy que les Romans de Regnaut de Montauban, Doon de Nantueil, Garnier de Nantueil, & Aie d'Auignon, Guiot de Nantueil, & Garnier son fils sont tous d'vn mesme poëte. Premierement parce que c'est vne suite de conte, & que ie les ay veus cousus l'vn apres l'autre. Car il faut confesser que le liure ne vint iamais entier en mes mains: & encores le fueillet des commencemens de chacun liure (pour ce que les lettres estoyent dorees & enluminees) auoyent esté deschirez. Toutesfois en l'vn qui estoit demi rompu, ie trouuay le nom du Trouuerre,

Seignor soiez en pes tuit a . . . . .
Que la vertus del ciel soit en vos demoree,
Gardez qu'il n'i ait noise ne tabor ne criee:
Il est ensinc coustume en la vostre contree,
Quant vns Chanterrres vient entre gent henoree
Et il a endroit soi sa vielle atrempee
Ia tant n'aura mantel ne cotte desramee
Que sa premiere [1] *laisse ne soit bien escoutee,*
Puis font chanter auant se de riens lor agree,
Ou tost sans vilenie puet recoillir [2] *s'estree.*
Ie vos en dirai d'vne qui molt est henoree,
El Royaume de France n'a nulle si loee,
Huon de ville noeue l'a molt estroit gardee,
N'en vol prendre cheual ne la mule [3] *afeltree,*
Peliçon vair ne gris, mantel, chape foree,
Ne de buens [4] *paresis vne grant* [5] *henepee,*
Or en ait il mausgrez qu'ele li est emblee,
Vne molt riche piece vos en ai aportee.

1 Traicte, couple ou entree.
2 C'est ada.
3 Enharnachee.
4 C'est deniers Parisis.
5 Poignee.

I'ay voulu mettre ces vers, & pour monstrer l'entree de ces Chanterres auant que faire leurs recits, & aussi les recompenses qu'ils tiroyent des seigneurs, en cheuaux, habits, & deniers. Le 13. vers me fait soupçonner qu'vn Chanterre desroba ce Romans à Huon de Ville-neuue, qui en estoit le Trouuerre, & inuenteur. Il s'y troue d'assez bonnes sentences & descriptions: & entre autres celles ci,

Qui vne fois a bien n'a mie tousiours mal. &c,
La chose qu'on ne puet amender ne drecier
Nus preudhom ne la doit eleuer n'esaucier. &c,
Force n'est mie drois pieça l'ai oi dire. &c,
Que au besoing peut on son ami esprouuer. &c,
Tosiors attent li fox que la tempeste dure. &c,
Que ia nul [1] *auers hom ne puet en pris monter.* &c,

1 auaricieux.

Hé France (ce dit-il) sor totes la meillor,
Eins ne fustes encore vn iour sans trahitor.

par tout il donne à la France l'epithete de douce France.

Du Romans de Doon.

De morts & de naurez & ionchier & couurir. &,

Tosiors l'ai oi dire souuent est reprouué
Cil venge mal son dueil qui parmi la doblé. &,
Aincois en i morront dix mille ferarmé. &,
Nul cheuaux ne hennit ne nul mul ne [a] recaigne. &,
Ainsi com a celee s'abaisse li Faucon,
Quand la faim le iustise en la froide saison,
Brochent François ensemble contre val le sablon. &,
De sang & de ceruel la place colorir. &,
En el fons de la sale les vn marbrin piller.

[a] C'est le son que fait l'asne.

& par tout Peliçon hermin, lance fresnine, cendal pourprin, & autres mots de telle façon, dont lon peut vser encores auiourd'huy, I'aubis oublié ce vers,

Iustice & seigneurie fait mainte chose faire.

tant y a que lon peut s'en aider.

Du Romans d'Aie d'Auignon, & Garnier.

Ie ne sçay si Aufanions l'a faict, tant y a que ie trouue ces vers,

Aufanions lor chante d'vne cheualerie
Comme d'Otrante prist Flandrine s'amie.

possible que c'estoit le Iongleur du liure. Cecy est dudit Romans.

Que tost mesaduient l'hom quant il moins s'en prent garde, &,
Trestot l'a pourfendu desci qu'a la [1] coree
Li cors s'est estendus, l'ame s'en est volee,
Et li cheuaux s'en fuit la regne abandonnee. &,
Quant Sanses ce regarde vit cheoir Beranger,
Les esperons a or tornez deuers le ciel,
Et l'hiaume d'Arabe en el sablon fichier
La selle trestourner & fuir le destrier. &,
De auoir a mestier le preudhom ou qui soit, &,
La ioie de cel siecle n'est pas tosiors durant,
Or & argent & pailles sachiez tot est noyant. &,
Ce fu apres la pasque que ver vet à declin,
Que florissent cil pré & cil gaut sont foilli,
Que chantent cil oisel haut & cler & seri,
Lors change folle dame l'amor de son mari. &,
Que parole d'enfans ne doit on metre en pris. &
Plus que Faucon ne vol quant a faim de mangier,
Point li Dus le cheual des esperons dormier. &,

[1] au cueur

Rois qui fet trahison ne doit estre esgardé,
Ne tenir le Royaume ne couronne porter.

Le mot de pailles signifie vn riche drap de soye. Et en Italie *Correre il paglio* est courre pour gaigner des pieces de drap d'or, de veloux, soye, ou escarlate, que les seigneurs & republiques donnent à certains iours de l'année pour resiouir le peuple à voir courir les cheuaux de barbarie. Quant au mot Gaut, il signifie bois, tesmoins ces vers du Romans de Regnaut de Montauban,

Eins charpentier en bos ne fot si charpenter,
Ne mena telle noise en parfont Gaut ramé.

& Goi en Breton signifie bois: Esperons d'ormier signifie de fer doré. Encores à Paris l'on appelle sellier l'ormier celuy qui peut faire des selles garnies de boucles & ferrures necessaires. Et l'ormerie en ce mestier, s'appelle toute ferrure qui appartient au harnois d'vn cheual, hors le mors.

Du Romans de Guiot de Nantueil.

Deables soit auoir al malfez le comment
Que tant fort le conuoitent li petit & li grant,
Encore en trahira li pere son enfant. &
Li vespres est venus, li ior s'est abessiez. &
Li ior vet a declin, li vespres est venus. &
Vne pierre reonde ha a ses piez trouuee,
Par deuise d'vn pré fu illec apportee,
Il fu fors & membrus si la amont leuee.[1] &
Autresi com oiseil s'enfuit deuant faucon,
[2] *Guenchissent entor lui les parens Ganelon.*

& parlant d'vn assaut,

Quant[3] *Challe ot veu ses gens qui el fossé gisoient*
Sanglans mors & naurez, &c. &
A bons espiez tranchans ont la presse rompue,
La peussiez voir vn estour commencier
Tant fort escu trouer, tant lance brisier,
L'vn mort par dessus l'autre chëoir & trebuchier
De sang & de ceruel va la terre couurant. &
Le iour s'est[4] *esbaudis, belle est la matinee,*
Li Solaux est leuez qui abat la rousee,
Li oisel chantent cler en la selue ramee. &
A l'abessier des lances ils les ont bien receus,
Ils lor mettent el cors & les fers & les fus. &
Tu fais ainsi com cil qui debat le buisson,
Puis vient[5] *l'Ostoir apres qui mange l'oisillon.* &
Sor la lance fresnine le Lion atacher. &
Ce fu el mois de Mai que le temps[6] *s'aloigna.*

Quant au mot de Malfez, c'est à dire diable, & esprit infernal, tesmoing Villon.

1 Virg. liu. 12. Limes agro, &c.
2 Se destournës, de gaucher.
3 Pour Charles.
4 Rendu beau.
5 l'austour.
6 s'allongea.

1 c'est Papes.

Car où sont li saints [1] Apostelles,
D'aubes vestus, d'amits coëfez,
Qui ne sont ceints fors que d'estoles,
Dont par le col prend li maufez.

c'est à dire mal faits. Aussi les peintres font les diables horribles & contrefaits, comme s'ils auoient perdu ceste beauté qui fit monter Luciabel en si grand orgueil. Ces quatre Romans ont esté composez depuis le commencement du regne de Philippes Auguste. Car en celuy de Regnaut de Montauban, il nomme les Comtes de Rames, Galerans de Saiete, Geofrois de Nazaret, tous Barons d'outre mer: qui furent en pris enuiron l'an MCC. & du temps que Saladin prist Ierusalem.

Par celuy de Doon de Nantueil il dit,

Par la foy que ie doy la couronne & li clou
Que dans Challe li [2] chaux aporta à Charrou.

2 c'est chauue.

Cela mesme se trouue autre part, & que ce Roy fut fondateur de ladite Abbaye. Mais nous tenons à Paris que ce fut sainct Louys qui acheta la couronne d'espines: de sorte qu'on peut deuiner, que ce Romans precede le temps dudit Roy sainct Louys.

Du Romans de Siperis de Vineaux.

Encores que ie ne sçache point le nom de l'Autheur de ce Romans, pource que ie ne le vey iamais entier: Ie puis dire qu'il est composé depuis la closture du bois de Vincennes: que nous trouuons auoir esté ceint de murailles par le commandement du Roy Philippes Auguste, enuiron l'an MCC. Les bons traits qui se trouuent dedans me l'ont fait icy mettre: & craignant aussi que ce que i'en ay veu il y a plus de XX. ans soit perdu: car le liure n'estoit pas mien. Il dit donc,

On a bien maintefois par amors engendré
Enfans qui depuis ont grant honor conquesté,
Tel cuide bien auoir de sa chair engendré
Des enfans en sa femme qui ne luy sont vn dé,
Pis vaut peché couuert ce disent li letré,
Que ce que chacun sçait qu'on n'a mie celé.
Et cil est bien bastardz qui n'a cuer ne pensé,
Fors de mauuaistié fere laidure & fauceté. &
Car tielz est bien armez qui po de pouuoir a,
Et tielz est mal vestus qui au corps bon cuer a.
Le cuer n'est mie es armes, mais est ou Dieu mis la. &
Mauuais puet bien regner en mauuaistié faisant,
Mais à la fin on voit on le voit apparent,
De tel fin tel loyer Dieu le va commendant. &
On porte plus d'honor à vn Baron meublé,
Qu'on ne fait à preudhom viuant en paureté. &

Ce qui doit auenir on ne puet nullement
Destourner qu'il n'auienne ce dit-on bien souuent. &
Car entre faire & dire, & vouloir & pensee,
Y a grand difference c'est chose bien prouuee. &
Souuent fait on grant ioye encontre son tourment. &
Plus n'a vaillant li hom' au monde entierement,
Que bonne renommee de tous communement. &
Car plus pert-on d'amis moins a douter fet on. &
Car Dieu & leur bon droit & bonne volonté,
Laboure en bon ouurage sans penser fauceté,
Et il t'aidera bien se tu l'as appellé. &
Hardement ne vient mie de noble [1] garnement,
Ains vient de gentil cuer ou proesse se prend.

[1] noble equipage

Ie deuine que l'Autheur fut Picard, parce qu'il prend son principal suiect d'vn seigneur de Boulenois, & aussi que ce vers luy est eschapé.

Dont sonnerent le cloque qui bondi hautement.

Toutefois ie n'ose rien asseurer, car ainsi que i'ay dit, ie ne vey iamais que deux copies de ce liure, encores rompuës au commencement, au milieu, & à la fin.

De THIEBAVLT, *Roy de Nauarre.* XV.

ENtre plusieurs liures excellents en toutes langues, dont la librairie de messire Henry de Mesmes, Cheualier, seigneur de Roissy, Conseiller d'estat, est aussi bien garnie que pas vne qui se puisse trouuer: Il y en a vn de vieilles chansons, le plus entier & curieusement recueilli d'entre celles des meilleurs maistres, que i'aye veu pour ce regard. Car il nomme 64. Autheurs de chansons tous loüables, & lesquels ie veux icy mettre selon l'ordre du liure. D'autant que ie ne puis asseurer en quel temps plusieurs d'eux ont vescu: & qu'il y a apparence que celuy qui a faict ce recueil, les a mis selon l'aage qu'ils ont flori: pource qu'il escrit deuant, aussi tost les Chansons d'vn Menestrel, que d'vn Duc, Comte, ou Cheualier. Le commencement du liure est perdu: mais la premiere chanson est cottée à la marge, Roy de Nauarre: que l'on tient pour certain auoir esté Thiebault VII. Comte de Champagne, & Roy de Nauarre I. du nom. Ce Prince estant Comte de Champagne lors que sainct Louys vint à la couronne (c'est à dire l'an MCCXXVI) fit alliance auec les Barons François, contre Blanche de Castille mere du Roy: que lesdits seigneurs pretendoient auoir entrepris la Regence du Royaume & gouuernement de son fils (aagé seulement de XI. à XII. ans) sous ombre d'vn testament du feu Roy son mary: par lequel elle disoit ceste Regence luy auoir esté laissee. Le principal autheur de la ligue, estoit Philippe Comte de Boulongne oncle du Roy: & les plus puissans, ce Thiebault Comte de Champagne, & Pierre surnommé Maucler, Comte de Bretagne. Mais Blanche qui estoit belle, ieune, & encore Espagnole, sceut si bien mener Thiebault, qu'il abandonna les autres Barons: & qui plus est descouurit l'entreprise faicte pour prendre le Roy, reuenant d'Orleans à Paris.

Or les amours du Comte de Châpagne desplaisans depuis à aucuns seigneurs: il aduint (ainsi que dit vne bône chronique que i'ay escrite à la main) que Thiebault vn iour entrant en la salle où estoit la Royne Blanche, Robert Comte d'Artois, frere du Roy, luy fit ietter au visage vn fromage mol, dont le Champenois eut honte: & prist de là occasion de se retirer de la Cour, afin d'euiter plus grand scandale. Toutesfois la grand chronique de France dit que le Comte ayant derechef pris les armes contre le Roy, & sçachant le grand appareil qu'on faisoit pour luy courre sus, il enuoya des plus sages hommes de son conseil requerir paix: laquelle luy fut accordee. Mais d'autant que le Roy auoit faict grande despense, il fut côtraint quitter Montereau fault-Yonne, & Bray sur Seine, auec leurs dependances. A celle besongne estoit (ce sont les mots de
» la grand chronique) la Royne Blanche, laquelle dit au Comte, qu'il ne deuoit
» prendre les armes contre le Roy son fils: & se deuoit souuenir qu'il l'estoit allé
» secourir iusques en sa terre, quand les Barons le vindrent guerroyer. Le Comte
» regarda la Royne qui tant estoit belle & sage : de sorte que tout esbahy de sa
» grande beauté, il luy respondit: Par ma foy, Madame, mon cœur, mon corps, &
» toute ma terre est à vostre commandement, ne n'est riens qui vous peust plaire
» que ne fisse volontiers: iamais si Dieu plaist, contre vous ne les vostres ie n'irai.
» D'illec se parti tout pensif, & luy venoit souuent en remembrance le doux re-
» gard de la Roine, & sa belle contenance. Lors si entroit en son cœur la douceur
» amoureuse: mais quand il luy souuenoit qu'elle estoit si haute Dame & de si
» bonne renommée, & de sa bonne vie & nette, qu'il n'en pourroit ia iouyr, si
» muoit sa douce pensee amoureuse en grande tristesse. Et pource que profon-
» des pensees engendrent melancolies, il luy fut dit d'aucuns sages hômes, qu'il
» s'estudiast en beaux sons, & doux chants d'instruments: & si fit-il. Car il fit les
» plus belles chansons, & les plus delitables & melodieuses, qui onques fussent
» oyes en chansons ne en instruments, & les fit escrire en sa salle à Prouins, & en
» celle de Troyes. Et sont appellées les chansons au Roy de Nauarre. Voila le tesmoignage que portent de ses amours & estude poëtique, les grandes chroniques de France. Quant au Royaume de Nauarre il escheut audict Thiebault l'an MCCXXXV. par la mort de Sance V. Roy de Nauarre son oncle, frere de Blanche sa mere. Plusieurs des chansons de ce Roy, se trouuent auiourd'huy notées à vne voix. Et s'en voit encores quelque reste peint au chasteau de Prouins, à l'endroit de la prison. La premiere de celles du liure du seigneur de Roissi commence,

Quand fine amour me prie que ie chant,
Chanter mestuet, &c.

laquelle ne doit estre la premiere en nombre, pource que le liure n'est entier: & toutesfois il y en a iusques à dix, toutes portans à costé le nom de Roy de Nauarre. Les Italiens ont iadis estimé ces chansons, & d'autres François de ce temps-là, si bonnes, qu'ils en ont pris des exemples, ainsi que monstre Dante. Lequel en son liure *de Vulgari eloquentia*, allegue ce Roy comme vn excellent maistre en poësie: aucuns traits duquel i'ay voulu icy representer. Il demande (puis que tout son mal vient d'aimer) qu'amours face tant enuers sa Dame, par

priere

priere & par commandement, qu'il soit aimé d'elle. Car si bien aimer y sert, il aura ioye de son gent corps.

En la II. qui est belle, il se plaint par le troisiesme couplet de l'inconstance de sa dame, disant,

Ie sçay de voir que ma dame aime cent,
Et plus assez, c'est pour moy empirier.

Ce dernier couplet est assez bon,

Ie ne dy pas que nus aim' follement:
(Que li plus fox en fet miex a prisier)
Mes grant ëur y a mestier souuent,
Plus que net sens, ne raison ne plaidier.
De bien amer ne puet nus enseignier,
Fors que li cuers qui done le talent.
Qui bien ame de fin cuer loyaument,
Cil en sçait plus & moins s'en peut aidier.

En la III. il dit que si l'on meurt de ioye, il voudroit bien mourir entre les bras de sa dame. Mais s'il mouroit pour l'amour d'elle, ce seroit bien raison qu'elle en eut le cœur dolent. Toutesfois pource qu'il craint de la courroucer, il ne voudroit estre en Paradis s'elle n'y estoit. Aussi n'a-elle occasion de dire qu'il l'a vueille tromper, car il l'aime de tout son cœur.

En la IIII. il dit qu'il l'aime & la hait: car

Moult me sceut bien esprendre & alumer,
En biau parler & acointement rire.
Nus ne l'orroit si doucement parler,
Qui ne cuidast de s'amour estre Sire.
Par dieu amours ce vous ose bien dire,
On vous doit bien seruir & honorer,
Mais on se peut bien d'vn pou trop fier.

Et en la V. il dit encores,

Kar nulle rien ne fait tant cuer felon,
Com' grant pooir qui en veult mal vser.
Que tant de gens li vont tuit enuiron,
Ie sçay de voir que c'est pour moy greuer.
Adez dient dame on vous veut guiller:
Mais ils mentent li traïtor felon.
La faucement n'amera nus preudhom.
Car qui plus a, doit miex amours garder.

& encores, *K'assez y a d'autres que ie ne sui,*
Qui la prient de fin cuer baudement.
[1] Ebaudisse fait gaigner souuent.

[1] Hardiesse.

mais il ne s'en peut aider, quand il est deuant elle. L'esperance luy sert de refuge, comme à l'oiselet qui va ferir en la glus,

Quand il ne sçait trouuer autre garent.

La VI. est tresbelle, pleine de similitudes & translations. Aussi est-ce celle que

Dante allegué comme pour exemple, ainsi que i'ay dit cy dessus. Elle commence,

De bonne amour vient [1] seance & beauté.

[1] science & bonté.

La VII. declare euidemment le nom de l'Autheur, disant,

Nus ne doit amours trahir
Fors que garçon & ribault.
Ce ce n'est pour son plaisir,
Ie ne voy ne bas ne hault.
Ains veuil qu'el' me [2] truit bault,
Sans guiller & sans faillir.
Et si ie pui consuiuir
Le Cerf qui si sait fuir,
Nus n'est ioyans come Thiebault.

[2] trouue gay & ioyeux.

En la VIII. il se plaint d'estre mis en nonchaloir: & qu'en dormant il tient s'amie: & en veillant il la perd. Mieux vousist en dormant la tenir toute sa vie.

Pource bien le deut [3] bestourner amours cel deuant derriere: &c.
Li dormirs fut en oubly,
Et g'eusse en veillant ly:
Lors seroit la ioye entiere.

[3] mal tourner.

En la IX. il dit. Bonne aduenture auienne a fol espoir,

Qui les amans fet viure & resiouir:
Desesperance fet languir & douloir,
Et mes fox cuer pense a dez a guerir.
S'il fut sages, il me fesist mourir.
Porce fet bon de la folie auoir.
Qu'en trop grant sens peut il bien mescheoir.

A la fin de la X. il prend congé d'Amour, puis qu'il plaist à sa Dame le luy donner: disant,

Amour le veut & ma dame m'en prie,
Que ie m'en part: & ie moult l'en merci,
Quand par le gré ma dame m'en chasti.
Meilleur raison n'y voy à ma partie.

I'ay esté vn peu long à l'extrait de cet Autheur, afin de monstrer d'auantage de ses traits.

De Monseigneur GACES BRVLEZ. XVI.

MOnseigneur Gaces Brulez fut vn Cheualier fort aimé de Thiebault Roy de Nauarre, qui (ainsi que disent nos grandes chroniques) le prist pour compagnon, afin de l'aider en ses chansons & complaintes amoureuses: à cause qu'il estoit tresbon Poëte, comme il mõstre par XLIX. chansons, que i'ay veuës de luy: dont la premiere commence,

Au renouuiau de la douçour d'Esté.

par laquelle il prie sa dame qu'elle luy face la semaine vn doux semblant. Car

Il en attendra plus volontiers les biens d'amours, malgré les mesdisans, qui luy nuisent. Par la II. il dit: que cil qui le veut chastier d'aimer,

Onc n'ama en sa vie.
Si faict trop nice folie,
Qui s'entremet du mestier
Dont il ne se sait aidier.

Quand il dict,

He Blanche clere & vermeille,
Por vos sont mi grief soupir.

Ie pense que ceste chanson est faite pour Thiebault Roy de Nauarre, amoureux de la Royne Blanche, ainsi que i'ay dict. En la III. il se plaint,

Madame s'il ne vous fut griez,
Feißiez moy autel semblant,
Comme vos fere mi soliez.

La V. est excellente, & dict,

D'amors me plain & dis pourquoy.
Car ceux qui la trahissent voy
Souuent à leur ioye venir.
Et gi fail par ma bone foy:
Qu'amors por esaucier sa loy,
Veut ses ennemis retenir.
De sens li vient si com ie croy,
Q'as siens ne puet elle faillir.

En la VIII. il est plus ioyeux, & se contente d'amour: disant,

I'ay oublié poine & trauaux,
S'ay de fine ioye chanté.
Desor ne suy-ie mes de [1] caux,
Ki par noyant ayent amé.

[1] ceux.

En la XXIIII. il se plainct que s'amie est trop commune, & dict,

Si diex plut que ie feusse
De ma dame le plus haus:
Certes bon gré l'en seusse,
Mes trop parest communaux.
Moult ia de caux,
Qui deslient aulmoniere:
S'en font l'or auaux,
Et g'en sui bouté arriere.

La XLIIII. est escrite par dialogue, & addressée à Gui de Ponciaux: elle est bonne comme aussi tout. Car à la verité Gaces Brulez fut bon poëte. Et est recogneu par messire Ganthier d'Argies, grand maistre en Amours.

Le Chastelain de Coucy. XVII.

APres les chansons de Monseigneur Gaces Brulez, suiuoyent les Chansons du Chastellain de Coucy, duquel vne bonne

„ chronique que i'ay, porte ce tesmoignage. Ou temps que le Roy Philippes re-
„ gnoit, & le Roy Richart d'Angleterre viuoit, il y auoit en Vermandois vn au-
„ tre moult gentil, gaillard, & preux Cheualier en armes, qui s'appelloit Re-
„ gnault de Couci, & estoit Chastelain de Couci. Ce Cheualier fut moult amou-
„ reux d'vne Dame du pays, qui estoit femme du seigneur de Faiel. Moult
„ orent de poine & trauail pour leurs amours, ce Chastelain de Couci, & la Da-
„ me de Faiel: si comme l'histoire le raconte qui parle de leur vie: dont il y a
„ Romans propre. Or aduint que quand les voyages d'outre mer se firent, dont
„ il est parlé cy dessus, que les Roys de France & d'Angleterre y furent, ce Cha-
„ stelain de Couci y fut, pource qu'il exercitoit volontiers les armes. La Da-
„ me de Faiel quand elle sceut qu'il s'en deuoit aller, fist vn laqs de soye moult
„ bel & bien faict, & y auoit de ses cheueux ouurez parmi la soye: dont l'œuure
„ sembloit moult belle & riche, dont il lioit vn bourrelet moult riche par des-
„ sus son heaume: & auoit longs pendans par derriere, à gros boutons de perles.
„ Le Chastelain alla outre mer, à grand regret de laisser sa Dame par deça. Quand
„ il fut outre mer il fit moult de cheualeries: car il estoit vaillant Cheualier, &
„ auoit grand ioye qu'on rapportast par deça nouuelles de ses faits, à fin que sa
„ Dame y prist plaisir. Si aduint qu'à vn siege, que les Chrestiens tenoient de-
„ uant Sarrazins oultre mer, ce Chastelain fut feru d'vn quarel au costé bien
„ auant: duquel coup il luy conuint mourir. Si auoit à sa mort moult grand re-
„ gret à sa Dame: & pource appella vn sien Escuyer, & luy dict, Ie te prie que
„ quand ie seray mort, que tu prennes mon cœur, & le mete en telle maniere que
„ tu le puisse porter en France à madame de Faiel, & l'enueloppe de ces longes
„ icy: & luy bailla le las que la Dame auoit faict de ses cheueux, & vn petit escri-
„ niet où il auoit plusieurs anelez & diamans, que la Dame luy auoit donnez:
„ qu'il portoit tousiours auant luy, pour l'amour & souuenance d'elle. Quand le
„ Cheualier fut mort, ainsi le fit l'Escuyer: & prist l'escriniet, & luy ouurit le
„ corps, & prist le cœur, & sala & confit bien en bonnes espices, & mit en l'es-
„ criniet auec le las de ses cheueux, & plusieurs anelez & diamans que la Dame
„ luy auoit donnez, & auecques vne lettre moult piteuse, que le Chastelain auoit
„ escrite à sa mort, & signee de sa main. Quand l'Escuyer fut retourné en Fran-
„ ce, il vint vers le lieu où la Dame demeuroit: & se bouta en vn bois pres de ce
„ lieu: & luy mesaduint tellement, qu'il fut veu du seigneur de Faiel, qui
„ bien le cogneut. Si vint le seigneur de Faiel à tout deux ses priuez en ce
„ bois, & trouua cest Escuyer: auquel il voult courir sus en despit de son mai-
„ stre, qu'il hayoit plus que nul homme du monde. L'Escuyer luy cria mer-
„ cy: & le Cheualier luy dict, Ou ie te occiray, ou tu me diras où est le Chaste-
„ lain. L'Escuyer luy dict, qu'il estoit trespassé: & pource qu'il ne l'en vouloit
„ croire, & auoit cest Escuyer paour de mourir, il luy monstra l'escriniet pour
„ l'en faire certain. Le seigneur de Faiel prist l'escriniet & donna congé à l'Es-
„ cuyer. Ce seigneur vint à son queux, & luy dict qu'il mit ce cœur en si bon-
„ ne maniere, & l'appareillasse en telle confiture, qu'on en peut bien manger. Le
„ queux le fit: & fit d'autre viande toute pareille, & mit en bonne char-
„ pente en vn plat: & en fut la Dame seruie au disner: & le seigneur mangeoit

d'vne autre viande qui luy ressembloit : & ainsi mangea la dame le cœur du Chastelain son ami. Quand elle ot mangié, le seigneur luy demanda, Dame auez vous mangé bonne viande? & elle luy respondit, qu'elle l'auoit mangee bonne: il luy dit, Pour cela vous l'ay-ie fait appareiller, car c'est vne viande que vous auez moult aimee. La dame qui iamais ne pensast que ce fut, n'en dit plus rien. Et le seigneur luy dit de rechef: Sçauez que vous auez mangé? & elle respōdit, que non: & il luy dit adonc, Or sachiez que vous auez mangé le cœur du Chastelain de Coucy. Quant elle ot ce, si fut en grand pensee pour la souuenance qu'elle eut de son ami: mais encores ne peut elle croire ceste chose, iusques à ce que le seigneur lui bailla l'escriniet, & les lettres. Et quand elle vit les choses qui estoyent dedans l'escrain, elle les cogneut: si commença lire les lettres, quand elle congneut son signe manuel & les enseignes. A donc commença fort à changer, & auoir couleur: & puis commença forment à penser. Quand elle ot pensé, elle dit à son seigneur : Il est vray que ceste viande ay-ie moult aimee : & croy qu'il soit mort, dont est domage comme du plus loyal Cheualier du monde. Vous m'auez fait manger son cœur, & est la derniere viande que ie mangeray onques : ne onques ie ne mangé point de si noble, ne de si gentil. Si n'est pas raison que apres si gentil viande, ie en doye mettre autre dessus: & vous iure par ma foy que iamais ie n'en mangeray d'autre apres ceste-cy. La dame leua du disner, & s'en alla en sa chambre, faisant moult grand douleur: & plus auoit de douleur qu'elle n'en monstroit la chere. Et en celle douleur, a grands regrets & complaintes de la mort de son ami, fina sa vie & mourut. De ceste chose fut le seigneur de Faiel courroucé, mais il n'y peut mettre remede, ne homme ne femme du monde. Cette chose fut sceuë par tout le païs, & en ot grant guerre le seigneur de Faiel, aux amis de sa femme: tant qu'il conuint que la chose fut rapaisee du Roi & des Barons du païs. Ainsi finerent les amours du Chastelain de Couci, & de la dame de Faiel. I'eusse peu mettre la mesme histoire, en autre langage : mais i'ay pensé que pour plus grande authorité, il failloit seullement copier ce que i'auois trouué de ces amours estranges & merueilleuses. Iehan de Nostredame qui a escrit des poëtes Prouençaux, fait ce mesme conte de Tricline Carbonnelle, femme de Raimond de Silhans seigneur de Roussillon, amie de Guillem de Cabestan poëte Prouençal. Et Bocace en dit presque autant, de la femme du Comte de Roussillon, en la IX. nouuelle de la IIII. iournee de son liure appelé Decameron. Toutesfois ie vous puis asseurer, que ceste histoire est dans vne bonne chronique qui m'appartient, escrite auant CC. ans. Tant y a que les amours du Chastelain de Couci, sont remarquees anciennement, pour grandes & penibles: ainsi que dit l'autheur incertain d'vne chanson commençant,

Le Chastellain de Couci ama tant
Qu'ains por amer nus riens or dolor [1] graindre,
Porce ferai ma complainte en son chant.

[1] Degrā dior.

& Eustaces li Peintres, se plaignant à sa dame, dit que Tristan, le Chastelain, & Blondiaux, n'aimerent onques de telle maniere. De sorte que par ces tesmoignages, on peut estimer ma Chronique veritable en cest endroit. Maistre

François de l'Alouete qui a bien curieusement escrit l'histoire des seigneurs de Couci, ne fait en son liure des nobles, aucune mention de ce Regnaut, de ses amours, ne de l'estude poëtic d'aucun seigneur de Couci: Et dit seulement que Raoul I. du nom, seigneur de Couci, mourut bien âgé outre mer: ayant esté tué à la prise d'Ascalon, l'an M.CXCI. Et son corps apporté pour enterrer en l'abbaie de Foisni. Que Enguerran fils de ce Raoul mourut l'an M.CCXL. en la cité de Sur, âgé de LXX. ans: & ayant demouré dix en Surie, son fils fit apporter son corps en France enterrer en l'Abbaie de Long-pont. Que Raoul II. accompagna outre mer saint Louis, & fut tué à la Massourre, auec Robert Comte d'Artois, frere dudit Roy, l'an M.CCXLIX. Et son corps à la poursuite d'Enguerran son frere & heritier, apporté enterrer en l'Abbaie de saint Martin de Laon. I'ay autrefois estimé que cestui-cy fut l'autheur des chansons, que i'ay veues escrites auec celles du Roy de Nauarre, apres celles de Gaces Bruslez, comme ayant vescu en mesme temps. Mais ma Cronique semble monstrer que ce Regnaut dont elle parle, fut Raoul I. seigneur de Couci: le sang duquel eschauffé d'amour, ne le garda d'auoir en sa vieillesse les passions d'vn ieune homme. La I. de ses chansons commençant,

Ahi amours com dure de partie.

descouure son voyage: disant,

Se mes corps va seruir nostre seigneur,
Mes cuers [1] remaint du tout en sa baillie.
Por li m'en vois soupirant en Surie.

[1] remanet.

La IIII. couple de la I. chanson, monstre qu'il a vescu depuis la prise de Guy Roy de Ierusalem, & de la croix: c'est à dire, depuis l'an M.CLXXXVII. car il dit parlant de Iesus Christ, Quant il fu mors en la croix que Turc ont. C'est chose notable que les Sarrazins fussent ia communément pris pour Turcs, contre ce que plusieurs ont opinion: disans, que le nom des Turcs commença quant & la seigneurie des Othomans. Ce qui est faux: car plus de CCC. ans deuant, les Turcs estoyent en pris.

Par la II. chanson, le Chastelain se plaint qu'il n'oze declarer son amour, à cause de la gent mauparliere:

Mais bonne dame doit sauoir
Connoissance & merci auoir.

Par la III. il la souhaitte auoir nue entre ses bras, auant qu'aller outre mer. Par la IIII. il dit,

Cet don n'est pas courtois, qu'on trop delaie:
Si s'en esmaie & plaint cil qui attend.
Vn petit bien vault miex si diex me voie,
Qu'a vn ami len fait courtoisement:
Que cent greigneur qu'on fait [1] ennuiaument.
Car qui le sien donne [2] recroiaument,
Son gré en pert & si couste [3] ensement,
Comme fet cel qui bonnement employe.

[1] Ennuyensement.
[2] par force & regret.
[3] ensemblement.

Il y apparence que sa dame ne luy fut tousiours cruelle: car il dit en la XV. chanson.

Par dieu amours grief m'est à consiurier
Le grant soulas & la grant compaignie,
Et le deduit que me souloit monstrer
Celle qui a miert & mà dame & m'amie.

a mihi erat.

De BLONDIAVX DE NESLE. XVIII.

Blondiaux de Nesle fut excellent Poëte, comme nous trouuons par vne douzaine de chansons qui se voyent de luy, pleines de beaux traits, tels que ceux-cy, pris de la III. chanson,

Se loyautez valoit mielx que trahir,
Et amors veult les bons à droit partir:
Oncor pourroy-ie à grant ioye venir.
Mais pitiez est en li si endormie,
Qu'el ne me veult occire ne guarir.

Il confesse en la VI. *I'aim par coustume & par vs,*
La ou nus ne peut ateindre.

Mais la VIII. monstre qu'en fin il obtint l'amour de sa dame: puis qu'il dit,

Car la belle que long temps ay aimee,
Qui de s'amour me souloit deffier,
Nouuellement s'est à moy accordee.

Il se nôme Blondiaux en la IX. châson: & ce couplet de la X, me semble gaillard.

Se sauoyent mon tourment
Et auques mon afaire:
Cil qui demand' comment
Ie puis tant chansons fere:
Ils diroyent voyrement
Que nus a chanter n'entent
Qui mielx s'en deüst retraire
Mes pour ce chant seulement,
Que i'en muir plus doucement.

Les amours de Blondiaux sont (comme i'ay dit) remarquees pour bien grandes, par Eustace li peintres. Lequel (ie croy) entend parler de cestuy-cy, plus tost que du Menestrel, qui descouurit la prison où estoit detenu Richard Roy d'Angleterre: dont i'ay parlé cy deuant.

PERRIN D'ANGECORT. XIX.

Perrin d'Angecort semble par sa premiere chanson, dire que s'amie fut de Paris: où il seiournoit pour l'amour d'elle, ainsi que monstre sa 4. Il faisoit des chansons pour autruy. car en la 6. il introduit vne dame, qui dit ne se vouloir marier, ains aimer toute sa vie. Les XI. & XXVII. addressees au Comte d'Anjou, decouurent le temps qu'il a vescu. Car ie tiens pour certain, que ce fut Charles frere de S. Louis, depuis Roy de Naples. Par la XV. il prie vn Philippe demourant à Paris, & l'adiure,

s'onques ama loyaument,
Pour Dieu qu'il n'en recroye mie:
Mes tousiours aim que que l'en die,
Car amors fait valoir la gent.

La XVII. est addressee à vn Mignot. La X. monstre qu'il n'estoit guieres loyal à famie: & se fourroit où il pouuoit. C'est pourquoy ie ne puis croire ce qu'il dit en la XXII.

Souffrir loial penitence
Me semble plus bon,
Qu'auoir par decenance
Ne par trahison,
Amie : fauce [1] druerie
Sans sauor, ont li tricheor,
Qu'il conquiere par plaidier.
Tel ioir ne m'a mestier,
Du pourchaßier, n'ai ia pouuoir.
I'aim mieux languir que fauce ioye auoir.

[1] amitié.

La IIII. le nomme par son nom: & par la XXII. il semble que son habitation fut en Prouence: possible comme seruiteur dudit Comte d'Anjou, qui en espousa l'heritiere. Toutefois ce mot d'Angecort, me fait soupçonner qu'il fut Champenois: pource que le dialecte de ce païs, est de dire cort pour court. Angecort pour Angecourt.

De meßire THIERRY *de Soissons.* XX.

Messire Thierri de Soissons, me semble estre celuy qui accompaigna S. Louis au voyage d'outre mer: & duquel parle le seigneur de Ionuille en son histoire. S'il est ainsi, ce fut vn tresnoble seigneur de la maison de Soissons. La II. chanson addressee au Comte d'Anjou (que ie tiens estre ledit Charles) monstre en quel temps il a vescu & de son voyage en Surie: quand il dit,

Bien m'a amours esprouué en Surie,
Et en Egypte où ie fuy mené pris:
Qu'adez y fui en poor de ma vie,
Et chacun ior cuidai bien estre occis.
N'onques pource mon cuer ne fu partis,
Ne [1] deseurez de ma douce ennemie,
Ne en France por ma grant maladie,
Quant ie cuidai de ma goute morir:
Ne se pouuoit mon cuer de li partir.

[1] Du mot Seurer pour separer.

En la IIII. il dit,

Ha tant m'est doux li vieillers,
Quant recort sa douce chiere:
Qu'alors puis de deux echequiers
Doubler les poincts tous entiers,
De fine beauté pleniere.

Par la V. il semble que sa dame mourut auant qu'il en eut ioye: car il dit,

Quant de celle me fet mort desseurer,
Por qui ie fay chanson en remembrance:
Que por li veil chant & ioye finer.

La IX. parle encore d'autres voyages.

Si i'ai esté long tems en Romenie,
Et outre mer fait mon pelerinage.

elle est tresbonne chanson : & fut addressee au Roy de Nauarre, Sire de

Vertu: que ie pense estre Thiebault, duquel nous auons parlé.

De Monseigneur THIEBAVLT DE BLAZON. XXI.

MOnseigneur Thiebault de Blason, a fait cinq chansons, dont la premiere est belle.

De Meßire GAVTHIER D'ARGIES. XXII.

MEssire Gauthier d'Argies, ou de Dargies, fait mention de Gaces (ie croy Brulez) comme d'vn grand maistre en amours. Car en la VI. de ses chansons il dit,

Mes meßire Gace aprent:
Qui s'umilie franchement
Plus s'essauce & [1] monteplie.

Il se trouue VIII. chansons de sa façon: il fut ami d'vn maistre Richard (ie croy de Semili ou Fourniual) auquel il adresse vne chanson, commençant,

Ami Richard ie eusse bien mestier
Que mi mechef d'amour fussent celé.

Par laquelle il demande ce qu'il doit faire, quand sa dame luy a donné congé à iamais, pour en choisir vn pire. La VIII. chanson du ieu parti (qui est de maistre Richard) dit de ce Gauthier,

A vous meßire Gauthier
De Dargies, conseil quier,
Qui plus auez esprouué
D'amour, qu'hom qui ait esté.

Il y a apparence qu'il a vescu du temps de S. Louis.

[1] multiplie.

DE IEHAN MONIOT D'ARRAS. XXIII.

MOniot d'Arras semble par sa III. chanson declarer que son nom de baptesme, fut Iehan. En la IIII. il dit que nul n'a paix & soulas sans bonne amour: & pource il prie Dieu qu'il le soit tousiours. Ce neantmoins il aime tant l'honneur, qu'il n'oze aller voir s'amie, par crainte de ialousie: qui ne bouge de la maison à la garder.

La VI. me semble bonne, & est telle.

Amors n'est pas que qu'on die
Sages ne bien euros
Cuer qui ne se rent à vos,
Il li conuient sa folie,
Sa [1] guille & sa vilennie,
Ses medis & ses maux tos
Guerpir, puis que sans [2] boisdie
Se met en vostre baillie.
Sages, cortois, larges, pros.
Deuient par vostre maistrie.

[1] tromperie.
[2] moquerie & raillerie.

Amors qui vostre sens [3] guie,
Doit estre simples & [4] dols,
A tous com fins amoros,
Qui mielx vault plus s'humilie.
As bons porte compagnie:
Bien se part des envios.
Por vne dont a envie,
Monstre à tos sa compaignie.
De biau servir est ialos,
Por avoir tos en [5] aie.

Qui aime sans tricherie
Ne pense n'a trois n'a [6] dos.
D'vne seule est desiroz,
Cil que loyax amors lie
Ne voudroit d'autre avoir mie
Ses vouloir tot à estros.
Car nus solas n'a sa vie
Guer d'ami s'il n'a amie.
Celui tient à savoros,
Qu'il conquiert par druerie.

Cil qui a guiller s'avoie,
S'en vait autres acointant.
A chacune fait semblant
Que per li morir se doie.
Et s'aucune li otroie
S'amour, lors li quiert itant,
Qu'elle li doint l'autre ioye.
Li n'en chaut s'elle folloie:
Fors que son bon li [1] creant,
S'elle s'amour mal emploie.

A dame [2] lo qu'elle ne croie
Ceux, qui trop se vont hastant
D'avoir, ce qu'en atendant
Conquier cil qui de cuer proie.
Et li desirier monteploie
Bonne amour & fet plus grant.
Mes faux drus quant on li [3] noie
Son vouloir, tantost s'effroie
Et vet autres acointant,
A qui faucement [4] dognoie.

3 guide.
4 doux.
5 aide.
6 deux.
1 Promette & iure.
2 loue.
3 nie.
4 s'esbat

GVILLEBERT DE BERNEVILLE. XXIIII.

GVillebert de Berneuille monstre par sa II. chanson, que sa dame demouroit à Courtrai. Car par l'enuoy il dit,

Chanson va t'en à Courtrai droitement:
Car la dois tu premierement aller.
Ma dame di, de par son chanteor
Se il li plaist, que te face chanter.
Quant t'aura oye:
Va sans arrester,
Erar saluer,
Qui Valeri crie. *c'est à dire seigneur de Valeri.*

Par la v. il se plaint qu'il est hors d'amours, pour auoir esté loyal: & que

Nus ne se puet auencer
En amors, fors par mentir.
Et quiex s'en fait aidier,
Plustost en a son plaisir.

Que sa dame luy octroya s'amour, mais puis l'en gaba: & que Dieu luy en face la vengence. La III. est faite pour vne dame, qui dit qu'elle aimera en despit des mesdisans. Il se trouue de luy vne chanson de Ieu parti, addressee à la dame de Gosnai.

Dame de Gosnai gardez,
Que soyez bien conseillie.
A Robert bosquet parlez,
Tant qu'il soit de vostre aie.
[1] Ie vous part Seigneur arez:
Sa vo vouloir le prenez,
C'iert sans le gré vos amis:
Ensi est le ieu partis.
Ou vous l'aurez par l'or gré,
Maugré vostre volonté.

[1] *Ie vous fay ce parti.*

l'enuoy est à Hue d'Arras. Il vesquit enuiron l'an M.CCLX: & fut aimé de Henry Duc de Braban: pere de la II. femme de Philippe III. Roy de France. Lequel Henry, adresse audit Gillebert, vne chanson commençant: Beau Gillebert. La VII. monstre qu'il fut marié: mais que cela ne le garda d'aimer la belle Bietrix. Et la derniere couple de ceste chanson, fait mention du Comte d'Anjou susdit. La VIII. chanson est excellente: comme aussi tout ce qu'il a fait. La X. est addressee à vn Monseigneur Eustace: en laquelle il crie merci, de ce qu'il auoit dit,

Qu'amour n'auoit valour ne seigneurie.

le dernier couplet de l'onziéme chanson est beau,

Chanson tu t'en iras la,
Où i'ay tout mon cuer donné.
La dame du mont t'aura,
Qui plus am' en verité
Foy & loyauté
Et qui plus en a.
En sa merci m'a
Amours la iugié:
Et l'ay otrié,
Quan que li plaira.
Mais qu'il n'i ait ia
Parlé de congié.

Ceste Bietrix estoit d'Audenarde, ainsi que monstre la XIII. chanson.

Maistre RICHART DE SEMILLI. XXV.

MAistre Richard de Semilli, prie sa dame qu'elle luy soit courtoise, & se souuienne que s'elle vit quelque temps vieillesse l'accueillera: & lors elle se plaindra n'auoir point aimé. Par la IIII. il la remercie de ce qu'elle daigna vn soir parler à luy, la priant l'excuser s'il se retira bien tost: pensant que le demourer plus longuement, ne luy fut agreable. Si deux ou trois de ses chansons racontent histoire, il prenoit pasture où il en pouuoit trouuer. Le recueil des ieux partis luy donne la IX. chanson, par la VIII. couple de laquelle il dit qu'il ne fit onc chanson qu'en general.

Mi chant s'en vont le grant chemin plenier,
Et mon cuer tourn'à vn estroit sentier.
Ainsi doit on les guestes deuoyer.

En vn autre dudit Ieu parti: il demande à messire Gauthier d'Argies, comme il se doit gouuerner en amours, pour y auoir du bien.

Le VIDAME DE CHARTRES. XXVI.

IE ne sçay pas le nom de ce seigneur, ne s'il estoit du nom de Vendosme. Ie n'ay veu de luy que IIII. chansons: dont les deux premieres couples de la II. sont transcrittes au Romans de Guillaume de Dole comme bonnes.

Quand li dous temps & sa sesons s'asseure
Que biaux estez se raferme & esclaire,
Que tout riens a sa douce nature,
Vient & retrait se trop n'est de male aire. &c.

mais le dernier couplet de sa III. merite bien d'estre recité.

Douce dolor est la [1] moie.
Car tant en ai le mal chier,
Que tout le mont n'en prendroie
S'el me conuenoit changier.
Diex qu'ay dit: Ie ne porroie,
Ne ia volenté n'en quier.
Et ne pour quant toute voie,
Me fet penser & veiller.
Mais ie ne me puis esloigner,
De li se morir deuoie.

[1] miene.

ROBERT DE BLOIS. XXVII.

ROBERT de Blois dit en sa II. chanson, que par trop celer son courage, il ne peut à ioye monter. Et neantmoins il tient que c'est outrage de trop gehir (c'est à dire descouurir & confesser, mot qui vient de gehenne) son penser. Aussi ne peut on estimer sage homme, qui trop sçait celer. Mais celuy-là fait

bien son affaire, qui se couure sagement. Il fut de Blois, ainsi qu'on peut veoir par sa premiere chanson: & ie n'en trouue que quatre.

RAOVL DE FERRIERES. XXVIII.

RAoul de Ferrieres dit qu'il n'ose descouurir son amour, craignant s'il prie sa dame, qu'il aye pis. La II. monstre qu'vne nouuelle amour auoit chassee la premiere, disant,

Ses doux regars me [1] pramet garison:
Mais ie sui en doutance
Se mon pensé luy oseroy gehir.
Assez aim miex esprouuer que faillir.

Il se trouue de luy IIII. chansons, qui monstrent qu'il fut bon maistre.

[1] promet

ROBERT DE REIMS. XXIX.

RObert de Reims fut bon Poëte: en sa III. il fait des antitheses d'amour: disant:

Qui bien veut amour descrire:
Amours est & male & bonne.
Le plus [2] mesurable enyure,
Et le plus sage [3] embriconne.
Les emprisonnez deliure,
Les deliurez emprisonne.
Chacun fet mourir & viure,
Et à chacun toult & done.
E fole & sage est amors.
Vit & mort, ioye & dolors.
Amours est large & auere,
S'est qui le voir en retraie.
Amours est douce & amere
A celi qui bien l'essaye.
Amours est marastre & mere:
Primes bat & puis rapaie.
Et cil qui plus le compere,
C'est cil qui meins s'en esmaye.
Amours va par auenture:
Chacun y pert & gaagne.
Par outrage & par mesure,
[4] Sane chacun & [5] mehagne.
Eürs & mesaduenture,
Sont tosiors en sa compaigne.
Pour c'est raisons & droiture,
Que chacuns s'en lot & plaigne.

[2] attrepé

[3] deçoit, rẽd malotru, vient de Bricon.

[4] guerit.

[5] rend stropiat.

Souuent rit & souuent pleure,
Qui bien aime en son courage.
Bien & mal li queurent seure,
Son preu quiert & son damage.
Et se li biens li demeure,
De tant a il aduantaige:
Que li biens d'vne seule heure,
Les maux d'vn an [1] assoage.

[1] soulage

La Chieure dit sans faintise,
D'amors est la deffinaille,
De ce que il en deuise,
Qu'ensi le treuue on sans faille.
Car cil qui amours [2] iustise.
Et qui pour li se trauaille:
Ne porroit en nulle guise,
Le grain coeuillir sans la paille.

[2] commande.

IEHAN MONIOT de Paris. XXX.

IEhan Moniot (ie croi que c'est à dire, petit moine) fut de Paris: par sa VI. chãson il instruit les amoureux. Il eut l'esprit gentil & inuentif. La VIII. monstre qu'il se nommoit Iehan (car le liure ne l'appelle que Moniot de Paris) & qu'il changeoit souuent ses amours: ou faisoit des chansons pour autruy. Il dit par la seconde qu'elle est faicte en vadurie. Ie croy pource que le refrain dit, Vadu vadu vadu va: belle ie vous aime pieça. Il en a fait IX. assez bonnes. Il se trouue vn petit ouurage sous le nom de Moniot, intitulé Le ditelet de fortune, assez bien fait, & commençant,

Seignor or escoutez li grant & li menor,
Et li ioene & li vieil.

mais ie ne sçai si c'est Moniot d'Arras, car à la fin disant,

Or veut ci Moniot son ditelet finer.

il laisse incertain lequel c'est des deux.

ODE DE LA COVRROIERIE. XXXI.

ODe de la Courroierie faisoit assez bien: il addresse vne de ses chansons au Marinier d'amours: qui peut bien estre Hue le Maronniers: dont ie parleray tantost. Il se trouue V. chansons de cestuy Ode.

IEHAN ERARS. XXXII.

IEhan Erars en prenoit où il pouuoit; & ses amours quoy qu'il die, ne furent fermes: ou il faisoit des chansons pour autruy.

De RAOVL DE BIAVVAIS. XXXIII.

RAoul de Biauuais fut assez bon poete: il dit que,

Remembrance de bonne amour,

Et li doux temps [1] *Avrilleux,*
M'ont ieté de la grant doulour,
Là où m'ont mis les enuieux.
S'en chanteray par douçour,
Car il m'est de mes maux mieux.

1 d'Avril ou semblable à Avril.

GAVLTHIER D'ESPINOIS. XXXIIII.

GAulthier d'Espinois addresse le dernier couplet de sa I. chanson, au seigneur de Bar. Il est hault: & la II. est pleine de belles comparaisons.

Tout autresi comme l'aimant deçoit
L'aguillette, par force de vertu:
A ma dame tot le mont retenu,
Qui sa biauté connoist & apperçoit.

& encores. *Si com li arbre qui encontre le froit,*
Se tient de fueille & de la flor tout nu,
Ai-ie mon sens oublié & perdu,
Vers ma dame quant plus mestier m'auroit.

La V. chanson est tresbelle, & poëtique. Il dit en la II. couple.

Si com' Equo qui sert de recorder,
Se qu'autre dit: & par sa sorcuidance
Ne la deigna Narcissus regarder:
*Ains secha toute * de ardeure,*
Fors de la voix qui encores li dure.
Aussi perdrai tout fors merci crier,
Et secherai de dueil & de pesance, &c.

En la IIII. il vse encores de ceste comparaison.

Mais l'amour qui Narcissus fit mirer,
Quant pour Echo en voult prendre veniance:
Sensi por moy le fesist a amer,
Tel qui de li n'eut cure.
Mis auroit à sa droiture,
Le grant orgueil qui la fet releuer:
Si en vendroit plustost à repentance.

IAQVES D'ESPINOIS. XXXV.

IE ne sçay si Iaques d'Espinois fut frere ou cousin de Gauthier: & ie ne troue qu'vne chanson de cestui-cy: laquelle monstre qu'il fut assez bon inuenteur. Il dit qu'il vit en espoir: & luy est auis qui à droit veut iuger que nul ne doit d'amour se departir, pource qu'en peu d'heure il rend tel loyer qu'on ne le peut deseruir.

De messire IAQVES DE CHISON. XXXVI.

MEssire Iacques de Chison fut excellent Poete: comme monstrent ses chansons: & entre autres la III. où il dit que celuy qui vit de mercy sans

don, ne peut croire qu'il luy vienne d'amours sinon douleur: mais l'attente du guerdon le maistrise: dit,

L'en deuroit amours nommer,
Pensee de cuer ioli.
En li n'a riens fors penser,
Adez attendre merci.
Et qui pourroit esprouuer
Les biens qui viennent de li:
Vers li ne se peut tencer,
Tant l'a doucement saisi:
Qu'il li conuient endurer,
Au [1] main & à la vespree,
Ioie de dueil destrempee:
C'est li doux aux fins ami.

[1] matin.

De GAVLTIER DE SOIGNIES, ou DE SAGVIES. XXXVII.

Gaultier de Soignies, se plaint qu'il demoure en vn païs malgré lui: & qu'il n'aura ioye en son cœur, s'en France ne luy est donnée. Autre part il se plaint que sa dame fait courtoise chere à tous, fors qu'à luy: mais rien ne changera sa nature: car s'elle est toute telle que monstre sa contenance, ia longuement ne luy sera si dure. I'ay leu au Romans de la Roze de Guillaume de Dole, ces vers,

Des bons vers Gauthier de Saguies
Resonint I. bon bachelier,
Si les commença à chanter, &c.
Trop vilainement foloie,
Qui ce qu'il aime ne crient,
Et qui d'amors se cointoie,
Sachez qu'il aime nient.
Amors doit estre si coie,
Là où ele va & vient,
Que nus n'en ait duel ne ioie,
Ce cil non qui la maintient.

Ces couples tirées d'vne chanson commençant, Lors que florit la bruiere, &c. ne se trouuent parmi les chansons de Gaultier de Soignies escrites au liure du sieur de Roissi, de sorte qu'il peut estre que Gaultier de Saguies, nommé au Romans de Guillaume de Dole, fut vn autre.

SIMONS D'ANTHIE. XXXVIII.

Simons d'Anthie ou Antie, est assez passable. Il a faict deux chansons, & fut amy de Gilles le Viniers, ainsi que monstre le Ieu parti,

Maistre

Maistre RICHART DE FOVRNIVAL. XXXIX.

MAistre Richart de Fourniual ou Forniuaux, fut Chancelier d'Amiens: & a composé plusieurs liures en prose, le premier que i'ay veu, est intitulé Li comment ou commandemens d'amours. Dans lequel il a mis vne assez bonne chanson. Le II. se nomme puissance d'amour. Le III. Bestiaire d'amours. En tous lesquels il traite d'amour, par raisons & demonstration naturelle: & exéples pris des bestes. En ses chansons, il introduit vne vieille Dame, qui se vante que le Barrois a ploré pour elle. Que ie pense estre le Barrois des Barres, vaillant & tresbeau Cheualier, fort estimé du tẽps de Philippe Auguste. Ce Fourniual fut homme de sçauoir.

VIELLARS DE CORBIE. XL.

VIellars de Corbie se plainct d'auoir baisé sa Dame contre le gré d'elle.

OVDART DE LACENIE. XLI.

OVdart de Lacenie fut bon poëte. Il dit qu'il aimeroit mieux auoir l'amour de sa dame qu'estre Roy de Paradis.

BAVDE DE LA CARRIERE. XLII.

BAude de la Carriere, a fait vn beau dialogue, de l'amant, de ses yeux, & son cœur. Il conclud parlant aux yeux, *Mau message a en vous trouué,*

Li cuers qui la vous ennoya:
Dont il a tel dolor eü.

THRESORIER DE L'ISLE. XLIII.

LE Threforiet de l'Isle n'est autrement nommé. Il dit que promettre sans donner, est pis que mort à fins amans.

GILLES DE VIEZ-MAISONS. XLIIII.

GIlles de Viez-maisons dit,
Ie ne voy point comment on puet [1] baer,
Ne atendre a plus hault [2] musardie,
Que de querir le bien là où n'est mie:
Bien ne amour ne pourroit on trouuer,
Là où seul point y eut de villonnie:
Vilonnie ne puet amours amer.

1 Les Italiens disent Badare. 2 faineãtise.

NNNNNNN

en la II. qui est tresbien faite & tresbelle, il dict que c'est mauuais signe qu'en chantant il se desconforte. Aussi n'est digne aucun de chanter, s'il ne chante par plaisir: mais à la fin il dit de luy,

Quand plus ie me reconforte,
De la doulour que ie porte:
Fas tout ainsi que li Cignes,
Qui chante deuant sa mort.

aussi que ceux qui viuent d'amours, chantent ioyeusement, mais luy qui n'en vit pas, chantera tout autrement. Puis il adiouste,

On dit qu'amours ont doux nom,
Mais plus est amers que suie.
Qu'en amer, n'a s'amer non.

BRVNIAVX DE TOVRS. XLV.

BRuniaux de Tours fut bon Poëte, il dit que ses soupirs lui apportent nuict & iour salut & amitié.

D'vn biau desir qui vient de ma folour.

COLIN MVSET. XLVI.

COlin Muset fut vn iouëur de violle, qui alloit par les cours des Princes, ainsi que declare sa I. chanson. Par la II. il donne à cognoistre que sa vielle n'estoit pas pareille à celle dont iouënt communément les aueugles du iourd'huy: car il dit,

I'alay a li el praelet:
O tot la vielle & l'archet.
Si li ai chanté le muset.

La figure d'vn Iougleor tenant ceste forme de vielle ou violle se voit en bosse au costé dextre du portail de l'Eglise S. Iulian des Menestriers, assis à Paris, en la rue S. Martin, representant vn instrument communément appellé Rebec.

IAQVES DE HEDINC. XLVII.

IAques de Hedinc dit qu'il ne fault pas s'entremettre d'aimer femme, qui n'a de l'argent: & qui toute iour ne demoure pres d'elle: car elle est variable. La II. chanson est bonne.

Le Duc de Braban. XLVIII.

LE Duc de Braban, duquel entend parler celuy qui a ramassé les chansons, doit (à mon aduis) estre Henry maistre d'Adenez Menestrel, nommé cy apres. Ce Duc aima la poësie, & fut pere de Marie Royne de France II. femme de Philippe fils de sainct Louys. Sa I. chanson est vn dialogue addressé à Guille-

be roi qui est celuy de Berneuille) qu'il interroge, s'il doit quiter l'amour d'vne qui l'a laissé: l'autre monstre qu'il n'estoit pas fort loyal en amours: & en prenoit où il pouuoit. Le Roy Adenez dict, que Henry Duc de Braban son maistre auant mourir commanda ouurir sa chambre à tous eux qui le voudroient venir voir, pauures, & riches. Ayant fait mettre grande quantité d'or & d'argent pres de soy, ie croy pour donner: Il mourut enuiron l'an 1260.

COLARS LI BOVTEILLERS. XLIX.

COlars li Bouteillers (ie ne sçay si c'est pour ce qu'il fut de la maison de Bouteiller, tres-noble & ancienne en France) addresse sa chanson à Philipot Verdiere, qu'il prie de la chanter: protestant iamais n'en faire, si elle n'est bien receuë de sa dame, qu'il a seruie loyaument. De cestui-çy faict mention la VI. chanson, du recueil des ieux partis: & l'addresse à maistre Guillaume le Viniers. Auquel il demande, s'il estoit fins amis d'vne dame iolie, & elle sans tricherie l'aimast, que personne ne le sceut: lequel doit plus douter, ou luy de la prier d'amours, ou elle de luy octroyer.

IEHAN LORGVENEVR. L.

IEhan Lorgueneur (ie croy l'organiste) dit qu'vn doux regard tous maux cure, se fins cuers li veut aider.

Meßire GILLES LE VINIERS. LI.

MEssire Gilles le Viniers dict à sa dame qu'allant en Surie, & luy laissant son cœur, il ne pense pas y faire grand chose: mais s'elle luy vouloit dôner le sien, il feroit de belles cheualeries. Au ieu parti il demâde à Simon d'Antie, lequel vaut mieux que vieil homme aye ieune amie, ou vieille amie soit à vn iouencel.

Meßire PIERRE DE CREON. LII.

MEssire Pierre de Creon (ie croy de Craon) dict qu'il aime par heritage, & que les siens ont tousiours loyaument aimé. Ceste maison de Creon ou Craon, a depuis esté fort estimée, pour les grands biens qu'ont tenu les chefs d'icelle: & pour leur vaillance.

Le Chanoine de sainct Quentin. LIII.

LE chanoine de S. Quentin n'est autrement nommé: sa chanson est belle, & dit qu'amour le fait endurer.

Seul pour itant qu'elle se puit vanter,
Qu'aucuns amans soit mors en son seruise.

Mes ce n'est pas loyautez ne franchise,
De son seriant qui loyal la greuer:
S'amours vousist ouurer selon droiture.

mais amour n'a cure de garder loyauté: au contraire,

Qui plus vous sert, plus est en auenture
De guerre don enuers vous recouurer.
Mes ie aim' miex en loiaument ouurer,
Perte & ennuy que gaain en faintise,
Oncor soit or ma ioye arriere mise,
Vaincre porrai par loiaument aimer.

BAVDOVIN DES AVTIEX. LIIII.

BAudouin des Autiex ou Autels, prie sa dame qu'elle ne preste l'oreille à mesdisans & traistres en amours.

CHARDON. LV.

CHardon dit qu'allant à la guerre pour seruir nostre Seigneur, il laisse son cœur à sa dame: la priant ne le vouloir oublier.

SAVVAGE D'ARRAS. LVI.

SAuuage d'Arras, dit que les oiseaux ont repos en hyuer sans châter & crier: mais quant à luy il ne cesse d'auoir dueil.

Meßire ROBERT DE MARBEROLES. LVII.

MEssire Robert de Marberolles, dit qu'il chante par vsage & pour soi-mesme resiouïr, puis qu'on l'a trópé. Aussi toutes femmes ioüent à bourser. &,

Morte est amors, mors sont cil qui aimoient,
Li faux amans l'ont fait du tout faillir,
Par leur barat, & par leur tricherie:
Par leur faux plaindre & par leur faux soupir.

ceste chanson est tresbelle.

PHILIPPES PA. LVIII.

PHilippes Pá se tenoit fort content d'amour, car luy & sa dame disent fi aux lozangiers: & pou prisent lor dangiers.

Meßire HVGVES DE BRESI, OV BERSI. LIX.

MEssire Hugues de Bresi ou Bersi fut tresbon poëte, ainsi que deux chansons le tesmoignent. Il dict que quand il sera mort, sa Dame con-

noistra quelle perte elle aura faite : & combien qu'il n'accomplit iamais son vouloir d'elle, il est deliberé mourir sous l'escu, plustost que se confesser vaincur: encores qu'elle luy aye deux ou trois fois menti, & qu'il se doute qu'elle aye autre ami, si a-til tant chassé qu'il deut bien acheuer. Toutefois sa destinee est qu'il n'aura iamais bien d'aimer, puis qu'il ne peut plus voir sa dame, ne trouuer occasion d'aller en son païs. Encores fera-til vne chanson perdue, puis qu'a perdre sont tournez tous ses chants. Mais possible que celle-cy aura telle vertu, qu'elle luy fera droiture des autres. Maistre Estienne Pasquier eloquent aduocat en la Cour de Parlement, m'a presté vn liure qui apres ces deux vers de la Bible Guiot,

Lors veil que il tiene sa voie,
Si loing que iamais ne le voie.

en adiouste bien VI. ou VII. cens, tous Satyriques : dont les premiers commencent:

Moult ai allé, moult ai venu:
Moult m'a ma volenté batu.

& puis à la fin il dit,

Cil qui plus voit plus doit sçauoir.
Hugues de Bersi qui tant a,
Cherchié le monde ça & la,
Qu'il a veu qu'il ne vaut rien:
Presche ores de faire bien.
Et si sai bien que li plusour,
Tendront mes sermons à folour:
Que ils ont veu que ie amoie,
Plus que nus biaux solas & ioie.

qui pourroit bien estre le mesme Hugues de Berssi, que les escriuains ont changé en Bersi, ou Bresil, cõme dit vn liure qui est en la bibliotheque du Roi. Lequel aussi appelle ledit opuscule, commençant, Moult ai allé moult ai venu. &c. La bible du seigneur de Berzé Chastelain. Il semble que ce de Bersi apres auoir longuement demené l'amour, se soit rendu moine, ou pour le moins retiré des ioyeuses compaignies.

ROGERS DE CAMBRAI. LX.

ROgers de Cambrai, dit qu'il faisoit sonner bien souuent sa vielle pour s'amie, qu'il aimoit coraument : c'est à dire cordiallement.

IEHAN DE MAISONS. LXI.

IEhan de Maisons, prie sa dame ne croire vn, en qui iadis il s'est fié comme son bien veuillant: & lequel il prouueroit traistre s'il le vouloit attendre en champ.

QVENS DE BRETAIGNE. LXII.

IE ne fay doute que ce Quens de Bretaigne, ne soit Pierre surnommé Mauclerc. Il demande à Benard de la Ferté, lequel vault mieux de proesse, ou de largesse. Benard respond, que proesse sans largesse, est foible. Et pource que le Comte de Bretaigne n'en est d'accord, ils s'en raportent au Comte d'Anjou,

Qu'en tous biens a mis son pensé.

lequel ie ne fai doute estre Charles frere de saint Louis. De ce Comte de Bretaigne fait mention le ieu parti, en la VII. chanson: & le fait parler auec Gaces Brulez: lui demandant si ayant loyaument aimé vne dame, & il s'apperçoiue qu'elle vueille le trahir: s'il doit attendre, ou la guerpir.

ROBERT DV CASTEL. LXIII.

ROBERT du Castel, dit que ceux la mentent qui disent qu'amours leur fait mort receuoir.

Car bonne amour est perdurable vie.
N'est pas amant qui trop quiert à s'amie:
Ne tous ses bons veult à li acheuer.

à la fin il dit,

Car i'aim miex par souffrance,
Et par son gré auoir mon desirier:
Qu'estre à mon bel o li par souhaidier.

Ces deux chansons sont cottees en marge, Coronee. Ie croy pour auoir auec icelles gaigné quelque prix: estant iugees bonnes, comme à la verité elles sont. Il dit encores, que nul ne doit auoir honneur, s'il n'a mis sa puissance en bonne amour honorer. Car les maux d'amour, sont legers. Que si son chant luy peut plaire: il sera tout gueri de ses maux. Le recueil des ieux partis, monstre par la IV. chanson, que Robert du Castel fut marié: & a vescu du temps de Bretel, duquel nous parlerons tantost, c'est à dire, enuiron l'an 1260.

LAMBERT FERRIS. LXIIII.

LAMBERT Ferris dit, que tant qu'il aura dedans le corps la vie, il aimera sans boisdie. De luy parle le recueil des ieux partis: & le fait interroger par Iean Bretel ou Bretiaux. Et semble par la XLV. chanson dudit recueil, qu'il eut amie à Abeuille. Luy mesme a fait aussi des ieux partis: car il demande à Bretel: lequel vault mieux estre loyaument escondnit, qu'estre tenu en faulse pitié. Plus si l'amant se mariant à s'amie, perd l'enuie qu'il souloit auoir de chanter. Demande encores à maistre Iehan de Marli: de deux amans l'vn est ialoux, & l'autre non: lequel ayme le plus coraument. Il a vescu enuiron ledit an 1260.

IEHAN LI CVNELIERS. LXV.

IEhan li Cuneliers, dit qu'amours luy a emblé son cœur, pour le mettre en la puissance de sa dame. Et puis qu'il est en son dangier, il ne l'en doit la tirer Car esperance luy dit, qu'encor aura recouurier à la ioye. De cestui-cy fait encores mention le ieu parti en la XIIII. chanson; & le fait ami de Iehan Bretel, de sorte qu'on le peut mettre de son temps.

EVSTACE LI PEINTRES. LXVI.

EVstace li Peintres, fut tresbon poëte. Dit que ceux qui chantent de flor & de verdure, sont amoureux ainsi que d'auenture, quant ils veulent ils ont allegement. Mais quant à luy, il trouue sa dame tant dure que c'est merueille comme son cœur l'endure. Que les Ours & Lions se gardent quelquefois de mal faire: & sa dame tous les iours fait son pouuoir de le greuer. Onques Tristan, li Chastelains (ie croy qu'il entend celuy de Couci) ne Blondiax n'aimerent de telle façon. La II. chanson est belle, & toutes aussi: mais ce trait de la V. me semble digne d'estre renouuellé.

Dame où tous biens crest & naist & esclaire:
A qui biauté nulle autre ne se prend.
Dont sans mentir ne pourroit on retraire;
Fors grant valeur & bon enseignement:
Qu'il n'y fault rien, fors merci seulement.
Bien sont vos fais à vos doux ris contraire:
Cuer sans merci, & semblant debonnaire:
He diex pourquoy ensemble les consent.

MAHIEVX DE GANT. LXVII.

MAhieux de Gant a fait ses chansons en dialogue: & par la II. il demande, si l'on peut changer s'amie pour vne plus belle.

Messire ROBERT DE MAVVOISINS. LXVIII.

MEssire Robert de Mauuoisins, dit à sa dame, que si aucun pour bien aimer a de ses amours alleiance: qu'elle se deuroit souuenir de luy.

THOMAS ERARS. LXIX.

THomas Erars, dit auoir entendu que vrai amant sont sauuez s'ils meurent en desirant: la premiere de ses chansons est cottee en marge, coronee.

CAR AVSAVX D'ARRAS. LXX.

CAr Ausaux d'Arras, dit que si bien sa poine est perdue, que s'amour n'en est decrue.

AVBINS DE SEZANE. LXXI.

AVbins de Sezane parle comme vn fol desesperé, disant,

A tous sains le di,
Se ie pers m'amie,
Qu'en Dieu ne me fi:
Ne sien ne sui mie,
Ainsi ie l'affi.

IEHAN FRVMIAVX *de l'Isle*. LXXII.

IEhan Frumiaux, fut de l'Isle (ie croy en Flandres) dit que sa dame le perdant seroit desheritee d'vn serf: & pource seroit moins redoutee. Sa chanson est cottee en marge, coronee.

Messire GVILLAVME VIAVX. LXXIII.

MEssire Guillaume Viaux, dit qu'il a aimé tout son viuant. Qu'à sa dame rien ne plaist de ce qu'il dit: & toutesfois il aime mieux la seruir & mourir en aimant, que de toutes autres iouïr.

CAR AVSAVX. LXXIIII.

CAr Ausaux, ie ne sçay si c'est celuy d'Arras, nomme sa dame Bone: & se plaint qu'il est ami sans amie, toutefois il se fie en Amours.

THOMAS ERIERS. LXXV.

THomas Eriers se plaint, que li felon l'ont fait mesler (c'est à dire tancer ou debatre) auec sa dame.

Le QVENS *d'Anjou*. LXXVI.

IE ne fai doute que ce Quens d'Anjou, ne soit Charles frere du Roy sainct Louis, depuis Roy de Sicile: Prince gaillard en sa ieunesse, & volontaire, ainsi qu'on peut voir en l'histoire du Seigneur de Ionuille. Ce Cõte d'Anjou, dit combien qu'il n'eut iamais pensee de seruir autre que sa dame, elle l'a mis en nonchaloir: encores qu'il ne l'aye pas deserui. Si attendra-il son vouloir comme loyal amy.

ROGERIN

ROGERIN D'ANDELI. LXXVII.

ROgerin d'Andeli dit qu'il ne cessera de chanter, encores qu'il se deuille d'Amours : & soit taillé de mourir en ses tourments, se merci ne vainc sa dame. Il se plaint de ses yeux qui l'ont trahi.

Le QVENS DE LA MARCHE. LXXVIII.

IE n'ose asseurer le nom de ce Comte de la Marche, mais il est aisé à iuger, qu'il a vescu du temps des dessusdits. Il dit que la premiere fois qu'il vit sa dame il oublia de la saluer. Et ne fut merueille s'il se trouua lors esbahi. Car il ne se se conseilla pas à son cœur, qu'elle auoit ia pris: & onques puis ne le recouura. Il nomme s'amie Biaux doux Rubi. Car tout ainsi (dit il) que c'est la meilleure pierre precieuse : aussi est elle le mirouer des autres dames. Il se plaint que les mesdisants l'ont esloigné de s'amie. Que Lancelot n'aima tant sa Geneure. Qu'il est comme le vaisseau cinglant en mer ne sachant où arriuer. Et combien qu'il n'aye iamais maudit amours, il n'aura ia fiance en sa dame qui l'a trahi. Que son mal luy double, pource qu'il luy conuient aller en estrange contree. En la x. il dit que sa dame passe toutes autres, comme vn beau bouton de roses espanouies. Il l'appelle encores Biaux doux Rubi. Sa derniere chanson est belle. Le liure du seigneur de Roissi, ne nomme plus aucun apres les chansons de ce Comte : encores qu'il y en ait plus de deux cens autres : sinon qu'au 177. fueillet il fait mention d'vn Ioliuet de Paris, Qui d'amors a grant renom. Ie pouuois extraire d'auantage de belles manieres de parler, tant de ceux qui sont nommez, que des autres sans nom: mais tout ainsi que ie me suis lassé de lire, aussi croy-ie bien, lecteur, que tu ne le seras pas moins.

Monseigneur RENAVLT DE SABVEIL. LXXIX.

MOnseigneur Renault de Sabueil est fort estimé par l'autheur du Romans Guillaume de Dole, qui parle de luy ainsi:

Des bons vers celui de Sabueil
Monseignor Renault luy souuient.

Il se troune de lui vne chanson, commençant,

Ia de chanter en ma vie
Ne quier mes auoir courage.
Ains voil miex qu'amors m'occie,
Por fere son grant domage.
Car iamais si finement
N'ert aimee ne seruie:
Por c'en chasti tote gent,
Quel ma mort & li traie.
Las i'ai dit par ma folie,

Ce sçai de voir grant outrage:
Mes à mon cuer prist enuie
D'estre legier & volage.
Ha dame si m'en repent,
Mes cil à tart merci crie,
Qui atent tant qu'on le pent:
Por c'ai la mort deseruie.

Guiot en sa bible, nomme Robert de Sabueil entre les Princes & seigneurs ses bien-faiteurs,

Qui refu Robers de Sabueil.

DOETE DE TROIES. LXXX.

Doete de Troies chantereſſe & Trouuetre, ainſi que ie croy, eſt fort eſtimee par ledit autheur: qui la nomme entre les Meneſtrels qui ſe trouuerent à la court que l'Empereur Conrad tint à Maience comme il feint: il dit d'elle,

Li Menestrel de meinte terre
Qui ere venus por aquerre,
De Troie la belle Doete
I chantoit cette chansonete.
Quand reuient la seson
Que l'herbe reuerdoie.

IONGLET. LXXXI.

Ionglet fut vn meneſtrier bien appris, fort renommé & eſtimé par le meſme autheur, comme principal en ce meſtier pres ledit Empereur Conrad,

Vn sien vielor qu'il a,
Qu'on apelle acort Ionglet,
Fit apeler par vn varlet.
Il ert sage & grant apris,
Et s'auoit oi & apris
Mainte chanson & maint biau conte.

Il ſe trouue vn fabliau de la moquerie que luy fit vne eſpouſee: au mari de laquelle (qui eſtoit vn riche villageois, ſi niais que ce Ionglet ne luy auoit iamais ſceu oſter ſon ramage) il auoit perſuadé que pour ſe tenir plus honneſtement, il ne deuoit le iour de ſes nopces deſcharger ſon ventre. De maniere que le pauure ſot endurant vne extreme douleur de tranchees, pour auoir trop mangé de poires crues, ne peut la premiere nuict accoler ſa femme. Iuſques à ce qu'elle aduertie du fait l'eut preſſé de ſe leuer: luy perſuadant aller perfumer Ionglet couché en vne chambre voiſine. Ce qu'il fit, enduiſant les chauſſes, pourpoint, & eſtuy du meneſtrel, qui n'eut occaſion de ſ'en moquer.

HVES DE BRAIE-SELVE. LXXXII.

HVes de Braie-ſelue pres Oignon, fut vn Meneſtrel fort eſtimé par le meſme auteur du Romans de Guillaume de Dole qui dit de luy.

De Braie-ſelue vers Oignon
I vint Hues à cele cort.
L'empereres le tint molt cort,
Que li apreiſt vne dance,
Que firent pucelles de France,
A l'ormel deuant Tremilli:
Ou len a meint bon plet baſti.
C'eſt vers de belle Marguerite,
Qui ſi bel ſe paie & aquite
De la chanſonnete nouuelle,
Celle d'Oiſſeri,
Ne met en oubly
Que n'aille au [1] tembel,
Tant a bien en li,
Que moult embeli
Le gieu ſouz l'ormel.

[1] C'eſt vne maniere de Tournoy

Ces plaids & gieux ou ieux ſouz l'ormel, eſtoyent vne aſſemblee de dames & gentilshommes, où ſe tenoit comme vn parlement de courtoiſie & gentilleſſe pour y vuider pluſieurs differens. Il y en auoit d'autres en autres prouinces, ſelon qu'il ſe trouuoit des ſeigneurs & dames de gentil eſprit. Le meſme autheur nomme vn Cupelin Meneſtrel.

RVTEBEVF. LXXXIII.

RVtebeuf fut vn Meneſtrel, duquel on trouue pluſieurs fabliaux (c'eſt à dire, contes de plaiſir & nouuelles) mis en ryme: & encores des plaintes de la terre ſainte, adreſſees au Roy S. Louis, le Comte de Poitiers & la nobleſſe de France: pour ſecourir meſſire Geoffroy de Sargines vaillant Cheualier, qui la defendoit à ſon pouuoir. La plainte d'Anceau de l'Iſle eſt auſſi dudit Rutebeuf, de laquelle ce couplet me ſemble bon:

Touſiours deut vn preudhome viure:
Se mort eût ſans ne ſauoir.
S'il fut mors, il deût reuiure:
I ce doit bien chacun ſauoir.
Mes mors eſt plus fiere que [1] Huiure
Et ſi plaine de mon ſauoir,
Que des bons le ſiege deliure,
Et au mauuais laiſt vie auoir.

[1] Guiuara, en Italie eſt vn ſerpent, tel que celuy d'vn quartier des armes de Milan

Il a fait en vers la vie de S. Eliſabet de Turinge, qu'il preſenta à Iſabel Roine de

Nauarre. Il semble qu'il a aussi faict le dit des ordres de Paris : auquel parlant ainsi des aueugles que nous appellons Quinze vingts, il me fait soupçonner que ceux que S. Louis premierement y amassa, ne furent Cheualiers, comme l'on pense: ains quelques pauures gens. Car cestuy-cy les fait mendians, disant d'eux:

Li Roix a mis en vn repaire,
Mes ie ne sai pas porquoy faire,
Trois cens aueugles tote à rote.
Parmi Paris en va trois paire,
Tote iorne finent de braire,
As trois cens qui ne voyent gote.
Li vns sache, li autre bote,
Se se donnent mainte secosse,
Qu'il n'i a nul qui lor eclaire:
Si feux y prent, ce n'est pas dote,
L'ordre sera bruslee tote,
S'aura li Roix plus à refere.

Par le mesme opuscule il mõstre que ceux du val des escoliers souloyent mendier : & que les Guillemains (ce sont les Blancmanteaux) furent premierement reclus. C'est luy (à mon aduis) qui a fait le fabliau du Clerc : lequel ne pouuant persuader à vne dame, qui n'estoit des plus sages, qu'elle ne pourroit voller sans ailes & plumes: la baisant pour luy faire le bec, & maniãt nue pour faire sortir les plumes, luy attacha si auant sa queuë qu'elle germá (disoit la dame) dedans son ventre, l'empeschant tellement de voler, qu'à peine pouuoit elle voir ses pieds, tant le ventre luy estoit creu. Ie ne fai doute, que ce fabel n'ait donné occasion à Bocace de faire la x. nouuelle de la IX. Iournee de son Decameron. Il en a fait encores vne autre de la femme d'vn escuyer : laquelle ayant donné assignation à son Curé, de l'aller trouuer en vn petit bois voisin : son mary estant venu contre son esperance, elle l'enuoya coucher de bonne heure, disant vouloir veiller tard, pour acheuer sa toile. Puis le sentant endormi, elle vint trouuer son Curé, auec lequel demourant trop longuement, & le mary ne la sentant point couchee pres de soy, demanda où elle estoit. La chambriere luy dit, qu'elle veilloit chez sa voisine. Le mary courroucé se leue, & la vient chercher chez ses voisines: mais oyant dire qu'elle n'y auoit point esté: il s'en retourne tout furieux. La dame qui l'auoit senty passer le long du bois, & la menacer auec le Prestre, s'en retourna en sa maison. La où estant accueillie d'iniures par son mary, qui l'appelloit putain, & qu'elle venoit d'auec le Curé: elle ne luy respondit mot. Ce qu'ayant mis le mary en plus grand colere, comme si en se taisant elle confessast ce qu'il disoit, voulant luy couper les cheueux, elle luy dit : Qu'estant grosse on l'auoit conseillee d'aller sur la mi-nuict faire trois tours à l'entour du Monstier, en disant trois patenostres: puis sans mot dire faire auec le talon vne fosse, laquelle se trouuant ouuerte au bout de trois iours, ce seroit vn fils : & s'elle estoit close, vne fille: eschappãt par ce moyen la colere de son mary. Rutebeuf

se plaignoit fort en equiuoques. Et pource au dit d'Hypocrisie, il veut que son nom vienne de Rude & de Bœuf. Il fut marié par deux fois: & combien qu'il eust peu de biens, il prist (dit-il) femme qui n'estoit ne gēte ne belle. Aussi Dieu l'auoit fait compagnon de Iob, luy ayant osté tout à coup ce qu'il auoit, auec l'œil dextre dont il voyoit le mieux. Il addresse sa complaincte au Comte de Poictiers & de Thoulouze (ce fut Alphons frere de sainct Louys) qui luy donnoit volontiers. Rutebeuf a vescu longuement: & le plus soubs le regne de S. Louys. Toutesfois par vn de ses œuures il semble qu'il soit venu iusques à l'an 1310.

MARIE DE FRANCE. LXXXIIII.

MArie de France ne porte ce surnom pource qu'elle fust du sang des Rois: mais pource qu'elle estoit natifue de France: car elle dit,

Au finement de cet escrit,
Me nommerai par remembrance,
Marie ai nom, si sui de France.

Elle a mis en vers François les fables d'Esope moralisees, qu'elle dit auoir translatées d'Anglois en François.

Pour l'amour au Conte Guilleaume,
Le plus vaillant de ce Roiaume.

IEHAN DV PIN. LXXXV.

IEhan du Pin, ou Pain, fut moine de Vaucelles, & a fait vn opuscule, intitulé l'Euangile des femmes, assez bien fait & plaisant, composé en ryme Alexandrine qui commence,

L'Euangile des femmes vous veuil ci retorder.

à la fin il dit,

Ces vers Iehans du Pain vn moine de Vaucelles,
A fet moult soutilment, &c.

COVRTE BARBE. LXXXVI.

COurte Barbe fut vn Menestrel, qui a faict le fabliau des trois aueugles de Compiegne, assez plaisant. Trois aueugles (dit-il) sortans de Compiegne, rencontrent vn escolier de nature gaye: lequel voulant tirer du passetemps d'eux, quand ils luy demanderent l'aumosne, leur dit: Tenez, ie vous donne ce Besant (c'estoit enuirō vne piece d'or valāt vn angelot) chacun des aueugles pēsant qu'il l'eut donné à son compagnō, l'en remercierent grādement. Et ayans cheminé quelque peu d'espace, le plus ancien d'eux commence à dire aux autres: que passé long temps ils n'auoient faict bonne chere, & falloit retourner à Compiegne se resiouïr: à quoy les autres s'accorderent. Estans donc arriuez en la ville, & oyans crier, Ceans a de bon vin: ils prient l'hoste de les loger en

vne bonne salle peinte, les bien traicter, & n'auoir esgard à leur estat: car ils le contenteroient bien. Le Clerc qui auoit mis pied à terre, depuis ce don imaginaire, & les suiuoit pour entendre leurs propos : vint semblablement loger en la mesme hostellerie, où les aueugles se firent bien traicter de chair, de poisson, & toutes sortes de vins : puis apres auoir bien beu ils s'en allerent coucher, dormans si haute matinée, que l'hoste les vint esueiller, & demander leurs escots. Les aueugles respondirent que c'estoit raison, qu'ils auoient vn besant sus lequel il se payast. Ca donc (dict l'hoste) & vn des aueugles parlant à son compagnon, Robert baillez-le luy, car ce fut à vous qui alliez le premier qu'on le donna. Par Dieu vous auez menti, dit Robert, mais ce fut vous qui veniez le dernier. Cestui-cy iurant que non, Tu l'as donc, disent les deux au troisiesme: Non ay, respondoit-il, mais vous. Cependant l'hoste courroucé pensant qu'ils se mocquassent de luy, commençoit à frapper dessus les aueugles, quand le Clerc qui auoit tout ouy, dict à l'hoste, qu'il ne se faschast, ains mit l'escot des aueugles sus le sien, car il payeroit tout, dont l'hoste le remercia: & loüant sa liberalité laissa sortir les aueugles. Le Clerc vestu, & oyant sonner la Messe, demanda à l'hoste s'il vouloit pas prendre son Curé pour pleige des xv. sols, que luy & les aueugles deuoient pour leurs escots: lequel respondit, que non seulement pour cela, mais qu'il luy presteroit iusques à trente liures. Faictes donc (dict le Clerc) que ie sois quitte quand on m'amenera mon pallefroy, & l'hoste dict qu'aussi feroit-il. Cependant le Clerc commande à son valet tirer son cheual de l'estable, & le luy amener. Ce faict il s'achemine vers l'Eglise: là où estant venu, il prend son hoste par le doigt, & le mene vers l'autel: où trouuant le Prestre vestu de son aube, & prest de dire la Messe, il tire de sa bourse douze deniers, & luy dit bas, que l'homme qu'il tenoit estoit frenetique, mais pour le present il se portoit assez bié de sa personne: qu'il lui pleust toutefois apres la Messe, dire sus sa teste vne Euangile. Le Prestre se tournant deuers l'hoste, luy dict, Mon ami, ie le feray apres la Messe. Le clerc ainsi quitté, sort de l'Eglise, prend congé de son hoste, & monte à cheual. Or pource qu'il estoit Dimanche, l'hoste retourne pour ouïr Messe, laquelle acheuée il s'approche de l'Autel: & le Curé ayant encores l'estole au col, luy fait signe qu'il s'approche & s'agenoüille : mais l'hoste qui n'estoit en deuotiõ, luy dit, qu'il ne venoit pour cela, ains pour receuoir quinze sols qu'il luy auoit promis au nom du Clerc. L'hoste ne voulant s'agenoüiller, & au contraire se courrouçant: le Curé appelle ceux qui estoient demourez, & les prie de tenir cest homme, qui n'estoit pas bien sage: mais l'hoste monté de plus en plus en colere, & fasché outre mesure, commence à blasphemer. Ce qui fut cause que le Curé parlant plus haut, assembla des gens, criant qu'il estoit fol: de maniere qu'il fut lié, & l'Euangile dite sus sa teste. L'oraison acheuée, quand il demanda ses xv. sols, il est renuoyé comme insensé, & encores mocqué de ceux à qui il conta son affaire. Les deux vers derniers declarent l'Autheur.

Cortebarbe dit ci endroit,
Qu'on fait à tort maint homme honte.

Le CLERC DE VAVDOY. LXXXVII.

LE Clerc de Vaudoy fut assez bon Trouuerre: il a faict les fabliaux, intitulez, Niserole, qui commence,

Seignor i'ay follement mes deniers despendus:

Corbeigni, & Trambloy, que ie n'ay veus: ensemble celuy des Droits qu'il fit aagé de quarante à cinquante ans. C'est vne satyre contre les Iacobins & Cordeliers. Il fit encores vn fabliau du dieu d'Amours, d'Esté, & de May: dont ie n'ay veu que les xx. premiers vers.

IEHAN LE GALOIS. LXXXVIII.

IEhan le Galois fut natif d'Aubepierre, & a fait le fabliau de la Bourse pleine de sens, qui est moral.

Vn riche marchant de Desise nommé Renier, marié à vne honneste Dame, qu'il caressoit assez, aymoit toutesfois vne putain. Ceste femme s'apperceuant qu'il portoit hors la maison ce qui luy appartenoit, & neantmoins le cognoissant pour homme assez grossier, vn iour qu'il deliberoit aller à la foyre de Troyes (lors fort estimée) le pria luy apporter vne bourse de la valeur d'vn denier, pleine de sens: ce qu'il meit en son memoire. Apres allant visiter Mabille sa garce, elle luy demanda vne robe. Le temps de la foyre approchant, Renier partit de sa maison: & venu à Troyes feit tres-grand profit de sa marchandise, laquelle il remploya en autres especes. Puis se souuenant de sa garce, il luy va achepter vne belle robe: & encores ne voulant oublier sa femme, il s'enquist où l'on vendoit des bourses pleines de sens. Celuy auquel il s'addressa, qui n'estoit pas plus habile homme que luy, le renuoya à vn Sauoyart espicier, ou vendeur de drogues: & cestui-ci non plus sage que l'autre, l'addressa à vn vieil homme Espagnol: lequel sceut si bien interroger Renier, qu'il luy confessa estre marié à vne honneste dame, qui l'auoit prié luy apporter ceste bourse, & sa putain vne robe. L'Espagnol lui remonstra la faute qu'il commettoit de paillarder, ayant espousé vne si sage femme: toutesfois s'il se vouloit asseurer de l'amitié de l'vne & de l'autre, ensemble cognoistre celle qui lui portoit plus vraye affection, qu'il deuançast ses chariots d'vn iour ou deux: & se vestant de meschans habillemens, fist courir le bruict qu'il auoit tout perdu. Apres cela qu'il vint voir sa garce, puis sa femme: & selon la reception qu'elles lui feroient, il iugeast de leur amitié. Le sage aduertissement de l'Espagnol, ayant ouuert à Renier les yeux de son entendement, il commande à ses gens arriuer à Dezise, à certain iour qu'il leur dict, & non plus tost. Cependant il les deuance: & auant qu'entrer en la ville, ayant osté ses vestements accoustumez, comme s'il fust eschappé des brigands, il vient qu'il estoit la nuict, heurter en la maison de Mabille, laquelle lui ouurit l'huis: mais le voyant en si pauure estat, luy demanda qui il estoit. Renier respondit qu'il auoit tout perdu, & se venoit cacher, ne voulant que ses creanciers le

trouuassent: car il n'auoit moyen de leur satisfaire, pource qu'il deuoit beaucoup plus qu'il n'auoit vaillant. La garce luy dict, qu'il allast donc autre part: & nonobstant que Renier luy ramenteust les biens que iadis il luy auoit faits, sus l'heure mesme elle le chassa hors de sa maison. De là il vient à la sienne, qu'il estoit nuict toute noire: & huchant sa femme, elle qui entendit sa voix descendit incontinent, & luy vint ouurir la porte. Renier entré & ioyeusement receu, ne fut pas si tost monté en sa chambre, que sa femme luy demanda la cause pourquoy il estoit en si pauure estat: à quoy il respondit en peu de mots, M'amie i'ay tout perdu ma marchandise, & qui pis est ie doy beaucoup plus qu'il ne me reste de vaillant, se monstrant fort courroucé. La dame luy dict qu'il ne se faschast, qu'elle auoit encores bien vaillant dix mille liures de son patrimoine, lequel elle luy abandonnoit pour payer ses debtes. Cependant qu'il despoüillast ceste meschante robe, qu'il en prist vne meilleure, & fist bonne chere. Puis l'ayant faict manger, ils s'en vont coucher. Le lendemain la nouuelle de la perte de Renier fut sceuë par toute la ville dés le poinct du iour: car la garce l'auoit publiée. De sorte que sa maison se veit incontinent pleine de ses creanciers ou cautions: ausquels Renier faisant bien du piteux, remonstre comme il auoit tout perdu: les priant auoir patience aussi bien que luy, ce qui en estonna plusieurs: mais sur ce poinct voicy arriuer son varlet, auec son pallefroy, estant suiuy des chariots qui portoient sa marchandise. Lors ayant conté en presence de la compagnie, l'occasion de sa feinte perte: sa femme luy dict, qu'il luy auoit apporté la bourse qu'elle demandoit: & Renier asseuré de sa fidelité, par la preuue qu'il en auoit trouuée, luy donna la robe promise à la garce: ayant par la sagesse d'autruy appris à cognoistre la difference d'vne vraye & feinte amitié.

Sire IEHAN CHAPELAIN. LXXXIX.

SIre Iehan Chapelain a faict vn fabliau du Secretain de Cluny, fort plaisant & bien meslé d'aduentures: lequel commence,

Vsages est en Normandie,
Que qui herbergiez est, qu'il die
Fable ou chanson die à l'hoste.
Ceste coustume pas n'en oste,
Sire Iehan li Chapelain
Vourra conter du Soucretain.

Et le reste en ryme que i'ay mis en prose le plus pres du sens de l'Autheur, retenant beaucoup de ses propres mots pour d'auantage descouurir le temps.

Iadis il y eut à Cluny vne bien sage & belle dame mariée à vn bourgeois de la ville, nommé Hue. Laquelle ayant coustume d'ouyr tous les iours le seruice que les moines y souloient faire en belles ceremonies: il aduint que celuy qui auoit charge de l'Eglise, qu'on appelle Secretain, en deuint si fort amoureux, que la voyant vn matin pres vn pilier, il s'enhardist de l'approcher, & prenant sa main luy dire: Madame Dieu vous gard: & me doint vostre amour. Il y a ia long temps que ie vous aime: voire dés que i'estoy petit clergeon, & que vous demouriez

demouriez chez vostre pere. Ce mal qui me tenoit comme enfant, ne m'a laissé à ceste heure que ie suis homme, pour le vous monstrer plus certainement. Ie vous prie donc m'octroyer vostre amour : vous aduisant que i'ay le maniment du thresor de ceans, lequel est tout à vostre commandement pour vous faire riche, & si iolie de robes & ioyaux, qu'il n'y a femme à Cluni, qui le soit d'aduantage. La dame nouuelle mariée, & qui ne l'auoit pas agreable, luy respondit : Sire Secretain, vous vous trauaillez pour neant : iamais ie ne feroy ceste faute à mon mary. Et si vous en mettez d'auantage en peine, i'en aduertiray vostre Abbé. Le moine tout confus, ne luy sceut dire autre chose, sinon, madame à ce que ie voy, il me conuient mourir par vostre rigueur. Là dessus il s'en va bien marry, sans plus luy en faire instance. Vn assez long temps apres, ce Hue ayant par son mauuais gouuernement vendu vigne, terres, & meubles, deuint si pauure qu'il fut contraint dire à sa femme l'extreme necessité en laquelle ils estoient : & luy remonstrer qu'ils ne pouuoient demourer au pays, n'ayant plus que la maison où ils habitoient : & laquelle encores ils ne pouuoient vendre, ne sçachant lieu auquel ils peussent mieux celer leur pauureté. Mais sa femme plus asseurée, le reconfortant luy respondit, qu'elle auoit des parens en France, deuers lesquels ils pourroient se retirer : toutesfois afin que pas vn des voisins ne s'apperceust de leur partement, quand ils orroient sonner Matines il falloit aller en l'Eglise prier Dieu les vouloir conduire. Le Dimanche venu, ils se leuent de bonne heure, & oyans Matines sonner, ils s'acheminent à l'Eglise : là où comme l'vn serré contre vn pilier, & l'autre en quelque coing, estoient fort tristes, & ententifs à leurs prieres : d'auanture le Secretain pour le deuoir de son estat, allant par l'Eglise vne bougie au poing, trouuant s'amie à vne heure non accoustumée, l'occasion propre de parler à elle ayant soudain esueillé son amour, seulement endormi, il s'approcha & luy dit, Mal de hait aye celuy qui ne se soucie de vostre ennuy, & Dieu vous enuoye ioye : laquelle aussi vous pourriez auoir si vouliez croire mon conseil, ayant moyen de vous faire la plus heureuse de la ville. La dame luy respondit, Sire ie m'esmerueille de vos propos : il y a dix ans passez que me requistes d'amour, & oncques puis ne m'en parlastes, que la premiere année que ie fu mariée. Il est vray, ce dict le moine : mais encores si me vouliez octroyer vostre amour, & seulement vn baiser pour le present, ie vous donneroy cent sols que i'ay sur moy : & auant qu'il soit midi, plus or & argent que n'a pas vn homme de ceste ville. Il sembla à la dame que sa necessité l'admonnestoit de ne laisser passer l'occasion qui se presentoit. De sorte, que pressée d'auantage du Secretain, elle le pria luy donner temps d'y penser : promettant se trouuer à l'heure de prime au lieu mesme, pour aduiser à leur affaire. Lors le Secretain tirant de sa bourse cent sols, les luy donna en la baisant : & la dame leuée de sa place, vint trouuer Hue : auquel monstrant l'argent, elle luy raconte la priere du moine, & comme il la deuoit venir trouuer chargé d'or & d'argent : que s'il auoit le courage si bon, de luy garder son honneur, & retenir ce qu'il apporteroit, elle continueroit l'assignation. Hue prenant conseil sur le champ, dit qu'il estoit contant, & l'asseura que le moine ne sortiroit de ses

mains quitte. Là dessus ils s'en vont ioyeux en leur maison, attendre l'heure de prime: laquelle sonnée, Hue donne congé à sa femme d'aller à l'Eglise arrester le iour. Le Secretain qui estoit au chœur, la voyant venir courut au deuant luy dire, qu'elle estoit femme de promesse. A quoy elle respondit, que de sa part il se tint prest pour la nuict du Mardy prochain, que Hue seroit allé à la foire; & ne faillist d'apporter ce qu'il auoit promis. Dame (dit-il) par celle Messe que i'ay chantée, vous l'aurez & plus. Le marché conclu, ils se departirent d'ensemble: & la dame vint aduertir Hue de leur conclusion. Lequel dés le Lundy faisant semblant d'aller à vn lointain marché, retourne secrettement se cacher en vne chambre de sa maison. D'autre costé le Secretain qui ne craignoit ne Dieu ne les hommes, va au thresor, où il prend les calices d'or & d'argent, qu'il met en vn sac, lequel ne luy semblant pas assez plein, il rompt encores vn Crucifix, emplissant le sac iusques au goulet. Puis la nuict venue, il sort tout ioyeux par vne poterne, & s'en vint à la maison de s'amie heurter à l'huis de derriere, où elle l'attendoit. Il n'eut pas si tost frapé que la porte estant ouuerte, il se fourre dedans, & iettant le sac à ses pieds il monstre à sa dame la richesse qui estoit dedans. Mais comme il eut aussi mis les bras à son col pour la baiser, Hue qui n'estoit pas loing de là, luy descharge sur les oreilles vn coup de masse, assené si dextrement & en tel endroit, qu'il cheut mort sans crier. Ce faict, il dict à sa femme toute esperdue, M'amie il ne reste plus que nous desfaire de ce diable: mais elle tremblant luy commença à dire, Helas que ferons-nous, quand au lieu de nous mettre hors de pauureté, vous nous auez conduicts à la mort! car ie sçay bien que gens viendront incontinent nous prendre pour nous mener en prison. Taisez-vous (dict Hue) laissez-moy faire, serrez seulement cest argent, & puis vous allez coucher. Lors Hue qui estoit grand & fort, charge le moine sur son col: & sçachant le chemin qu'il estoit venu, porta son corps sus vn anneau des latrines communes de l'Abbaye, où il l'assit, luy mettant en la main vn torchon tel qu'il faut en ce lieu. Puis retourne en sa maison dire à sa femme, comme il s'estoit depesché du moine. Cependant le temps de sonner Matines approchant, le compagnon du Secretain s'esueille, & luy semblant que l'heure se passoit, appelle le Secretain: lequel ne trouuant point en son lict, tout courroucé il s'en va aux latrines: là où voyant le corps du Secretain, & pensant qu'il fust endormy, il luy dict: Dam Secretain, vous beuuez tant tous les soirs, qu'il ne vous souuient de ceux qui attendent apres vous. Et pource qu'il ne luy respondoit, il le tira par le chapperon si rudement, qu'il le fit cheoir la face contre terre. Mais voyant qu'il ne remuoit point, & craignant l'auoir tué, il commença soy plaindre de sa male aduenture. En fin reprenant ses esprits, & se souuenant des amours du deffunct, il charge le corps à son col, & sortant par la poterne, il le vint appuyer contre l'huys de derriere de la maison de Hue: disant que facilement on croiroit qu'il l'eust tué par ialousie. Quelque peu apres, la femme de Hue pressee de décharger son ventre, & voulant sortir dehors, comme elle eut ouuert l'huys, le corps du Secretain luy chet sur le front & l'abbat contre terre. Dequoy toute estonnée, elle s'escrie: Helas, Hue, le Secretain est retourné! les

deux marcs d'or que nous auons serrez, pour le mettre en ce poinct, n'empescheront que demain ne soyons ou pendus, ou bruslez! Taisez-vous, faict Hue (qui s'estoit incontinent ietté hors du lict) que les voisins ne vous entendent: c'est la raison que ie porte le mal, puis que ie l'ay faict, & telle que ie l'ay brassee, ie la boiue. Puis s'estant vestu, il dit à sa femme, Fermez vostre porte, & vous allez coucher. Lors il recharge le corps du moine sur son col, & s'en va le long de la rue: par laquelle il n'eut pas longuement cheminé, qu'il entendit du bruit de gens, dont il eut si grande crainte (considerant le danger auquel il estoit, qui l'eust trouué auec ce corps mort) que rencontrant vne ruelle assez profonde, il s'escarte dedans, tout tremblant de frayeur. Cependant des larrons qui auoient desrobé chez vn boulanger nommé Thomas, deux fleches de lard (lors appellez bacons, dont vient le mot de Baconer pour saller) passans le long du lieu où il s'estoit caché, il ouyt que l'vn dit: Ie ne suis pas d'aduis que nous portions chez le tauernier nostre prise, iusques à ce que nous oyons son cry (car en ce temps les tauerniers faisoient crier deuant leurs huys, Cy a bon vin, de tel & tel lieu) mais nous le cacherons dans ce fumier auec le sac: l'autre trouuant son aduis bon, ils couurent les bacons de fiens, puis s'en vont le chemin de la tauerne. Hue qui auoit tout entendu, les sentant esloignez, pensa que Dieu luy eust enuoyé vne bonne occasion de se deliurer de son moine. Parquoy tout ioyeux, il vient au fumier découurir le sac, duquel tirant le lard, il y fourre son moine dedans: accoustrant le fumier comme il l'auoit trouué. Ce faict, il s'achemine vers sa maison: où d'ennuy & de craincte, sa femme ne s'estoit peu tenir. Laquelle voyant Hue reuenir chargé, disoit en soy-mesme: Helas nous sommes morts, ie croy que cest homme est enragé de rapporter ce moine: mon Dieu que ferons-nous! Quand voicy Hue, qui en riant luy dict, M'amie nostre bien va en croissant, i'ay changé le moine à tant de lard, que nous ne le sçaurions manger d'icy à la sainct Denis: serrons-le, & puis allons dormir. L'angoisse de la dame changee en ioye soudaine, ils s'en retournent en leur lict plus contens que deuant. Durant cela les larrons venus à la tauerne, s'estans fait tirer à boire dirent à l'hoste, que s'il vouloit achepter du lard, il pourroit assez gaigner auec eux. Le tauernier respõd qu'il n'auoit pas accoustumé d'acheter chat en poche: qu'ils l'allassent querre, & puis ils asseureroient leur marché. Les larrons dirent que c'estoit raison: & retournans au fumier, ils prennent le sac & l'emportent à la tauerne. Mais comme ils l'eussent deslié, l'hoste n'eut pas si tost apperceu la teste du moine, qu'il le cogneut: & criant apres eux, qu'ils l'auoient tué, & falloit aller querir ses parens: ils le prient se taire, disans qu'ils sçauoient bien où ils l'auoiẽt pris, & ne falloit que le reporter au lieu mesme, sans en faire plus grãd bruit. Allez, dit l'hoste, à tous les diables, auec vostre moine. Ainsi donc les larrons bien estonnez, reprénent leur sac se plaignans de leur fortune: & disans l'vn à l'autre, Compagnõ te sembloit-il aduis que ce fust lard ou moine que nous prismes? Par Dieu il n'y a homme qui voyant la gresse, n'eust iugé que ce fust vn pourceau. Comment donc s'est-il changé? En disant cela, & s'esmerueillans d'vne si estrãge mutation ils arriuẽt chez le boulanger: là où remontans au pignon, par lequel ils estoiẽt

entrez, ils rependent le moine au lieu du lard. D'autre-part, Thomas approchant le iour appelle Robin son garçon, & crie qu'il se leue pour porter son bled au moulin: luy reprochant que c'estoit grand honte de dormir si tard. Robin esueillé en sursaut, dict qu'il n'ira ia dehors, qu'il n'aye à desieuner. Pren (dict la femme du boulanger) du pain plus que tu n'as encores faict. Par Dieu (dit-il) ie n'iray ia, si ie n'ay vne charbonnée du pourceau. Et comment en prendras-tu à cest' heure? respond la femme: ie t'en donnerois volontiers, si on la pouuoit leuer sans gaster & empirer la vente. Laissez-moy faire (dit Robin) i'en prendray si bien qu'il ne perra que couteau y aye touché. La Dame voyant qu'il ne se pouuoit appaiser, luy donne congé de prendre ce qu'il voudra: & Robin va querir vne eschelle, qu'il appuye contre le sac: puis montant amont auec son couteau au poing, en voulant prendre de l'autre main le sac mal accroché, Robin, le sac & l'eschelle tomberent tous ensemble, auec si grãd bruit que le boulanger & sa femme pensans qu'il se fust blessé, crierent, Robin qu'est-ce la? t'es-tu faict mal? Non maistre, respondit-il: car ie suis tombé sur le lard: malencontre ait celuy qui l'attacha. Cependant la boulangere ayant allumé de la chandelle, & son mary estant aussi leué, voyent la teste du moine passant hors le sac: pour autant que la corde qui le tenoit lié, s'estoit rompue en tombant. Dequoy tous estonnez, & la femme pleurant de crainte: Thomas plus asseuré, dict qu'il falloit trouuer moyen de l'oster de là: & commande à Robin aller querir son poulain farouche. Auquel ayant mis le frein & vne selle sur le dos, il lie le moine dessus si bien qu'il ne pouuoit cheoir. Puis lui ayant aussi attaché vne lance soubs l'aisselle, & mis des esperons aux talons, il conduit le poulain en la rue. Lequel se sentant piquer aux flancs, prend le galop: & trouuant la grand' porte de l'Abbaye ouuerte, se ietta dedans. D'aduanture il y auoit quelques moines en la court: lesquels voyans ce cheual chargé du corps du Secretain, equipé comme le boulanger auoit voulu, pensans que ce fust quelque malin esprit qui le tint, s'enfuirent fermans leurs portes en grãd haste. Et le poulain courant tousiours, vint rompre contre vn mur la lance attachée soubs l'aisselle du moine. Or l'Abbé desirant faire vn puits au milieu de la court, auoit faict foüiller vn trou si profond, que desesperant d'y trouuer de l'eau, il estoit resolu de faire cesser l'ouurage: duquel le poulain en gambadant approcha si pres, que la terre luy faillant soubs les pieds, il tresbucha dedans auec sa charge, en la presence d'aucuns moines. Lesquels en grande ioye, firent sonner les cloches, pour remercier Dieu de ce qu'il les auoit deliurez de l'ennemy. Et commanderent par le bourg que chacun vint aider à remplir le trou du puits: oublians la perte de leur frere & de leurs biens, pour la grande frayeur qu'ils auoient euë, pensans que ce fust l'ame du Secretain.

RENAVLT D'AVDON. XC.

Renault d'Audon a faict vne Satyre contre tous estats.

GVIART. XCI.

GViart a faict vn art d'amours, auquel il instruit vn homme comme il se doit porter pour paruenir à ses atteintes, & puis s'en desfaire. Entre autres choses il a pris ces deux vers d'Ouide *de Remedio Amoris*,

Au matin va la voir ains qu'elle soit leuee,
Ne que de son fardet soit oingte ne fardee.

Car ce n'est pas d'auiourd'huy qu'elles s'en aident en France.

GARIN. XCII.

GArin a faict vn fabliau, intitulé le Cheualier qui faisoit parler les deuans & derrieres des femmes. Il dit,

Fabliaux sont or moult en corse:
Maint deniers en ont en borse,
Cil qui les content & les portent.
Car grant confortement enportent,
As [1] enuoisiez & as oiseux:
Quant il n'i a gens trop noiseux.
[2] Neis à ceux qui sont plains d'ire,
Quant ils oient bons fabliaux lire,
Si lor fait moult grand alleiance,
Et oublier deuil & pesence,
Et mauuaistié & pensement
Ce dit Garin qui pas ne ment.

[1] gaillards.
[2] ne encore.

C'est vn conte de lourde mensonge, & dont ie fay mention seulement pour monstrer à quoy de ce temps-la on prenoit plaisir, & quelles inuentions estoyent estimees, & plus agreables.

ROIX DE CAMBRAY. XCIII.

ROix de Cambray, ie pense que ce nom monstre qu'il fut vn Roy d'armes, ou Herault. Il a fait vne satyre contre les ordres Monastiques, commençant.

Se li Roix de Cambray veist
Le siegle si bon comme il fist.

Il á fait aussi vn opuscule intitulé A. B. C. par tiltre, commençant

Ie vous dy bien en parchemin. & à la fin.
Cil qui a nom Roix de Cambray
De tel sens & de si verai
Com il puet en son cuer trouuer,
I voult son engin esprouuer.

GIRARDINS D'AMIENS. XCIIII.

GIrardins d'Amiens a fait vn Romans, intitulé Meliadius, qu'il ryma au recit d'vne grand' dame: laquelle luy donna le subiect. Il dit de soy,

Girardins d'Amiens qui plus n'a
Oi de cet conte retraire,
N'i voët pas mensonges atraire,
Ne chose dont il fu repris.
Ainsi com a le conte apris,
La rymé au mieux qu'il sauoit.

HVES PIANCELLES. XCV.

HVes Piancelles a fait le fabel de sire Hains & dame Auieuse sa femme: qui se combatirent à qui porteroit les braies. Mais la dame fut contrainte les quicter, non par faulte de courage, ains pource qu'au combat en reculant elle tomba dans vn tonneau à gueule bee, la teste la premiere, ayant les iambes en hault: de sorte qu'elle ne se peut releuer. Estant par ceste infortune contrainte de se rendre & confesser vaincue. L'autheur dit de soy,

Hues Piancelles qui troua
Cil fabel, par raison proua
Que cil qui a femme [1] rubeste
Est garnis de mauuaise beste.

[1] robuste

IEHAN BODEL. XCVI.

IEhan Bodel fut d'Arras, & a fait vn petit œuure en forme d'Adieux: auquel il nomme plusieurs bourgeois & autres de ceste ville.

IEHAN DV CHASTELET. XCVII.

IEhan du Chastelet a mis les dits moraux de Caton en vers assez bons. Il dit au commencement,

Seignor vous qui mettez vos cures
En fables & en aduentures. &c.
Ce dit Iehans du Chastelet
Qui nous commence cest Romans.
De Caton & de ses commens.

HVES DE CAMBRAY. XCVIII.

HVes de Cambray a fait le fabliau intitulé La male honte: qui est vne moquerie faitte contre Henry Roy d'Angleterre: & dit de son ouurage,

Hue de Cambray Comte & dit
Qui de cet œuure rime fit.

COVRTOIS D'ARRAS. XCIX.

COurtois d'Arras a faict vn fabel de Foucher Boi-vin, qui contrefaisant le niais païsan, contant son argent au bordeau de Prouins, trompa Mabille rusee putain: laquelle luy donna bien à disner, & la compagnie d'vne ieune garse sa seruante.

HAISIAVX. C.

HAisiaux a faict le fabel de l'anneau qui faisoit roidir le membre. Lequel estant troué par vn Abbé, le mit en grand' peine: iusques à ce que celuy auquel il appartenoit le luy eust osté du doigt, auec grande recompense. L'autheur se nomme, disant:

Haiseaux vos dit qu'vns hom' estoit,
Vn merueilleux anel auoit.

DVRANS. CI.

DVrans a faict le fabliau de trois bossus, l'vn desquels estant preferé au mariage d'vne fille l'espousa, pource qu'il estoit plus riche: & en fin fut tué par vn beau gentilhomme qui aimoit ceste femme.

Durans qui son conte define
Dit qu'onques Diex ne fit meschine.
Qu'on ne peut por deniers auoir.

HVISTACES D'AMIENS. CII.

HVistaces d'Amiens a faict le fabel du boucher d'Abeuille, qui fit manger à vn Doyen rural vn sien mouton: & promettant la peau à la chambriere, puis à la garce du Prestre, iouit de toutes deux, & encores se fit payer la mesme peau au Doyen. Qui fueilleteroit bien ces fabliaux, il trouueroit les meilleures nouuelles de Boccace: entre autres la v. de la VII. Iournee, d'vn qui confessa sa femme, de laquelle il estoit ialoux. La VI. de la IX. de ceux qui coucherent auec la femme & fille de leur hoste.

Or outre le liure de Chansons, duquel i'ay parlé cy dessus, il s'en trouue encores assez d'autres; mais celuy qui est en la possession de Monsieur Matherel Aduocat en Parlement (bien estimé) est digne d'estre gardé. C'est vn recueil de chansons en Dialogues, contenans des demandes & responses amoureuses, debatues pour & contre. Plusieurs desquelles sont ingenieusement disputees, & dont les principaux autheurs se nomment.

FRERE. CIII.

CE Frere demande, De deux amans l'vn aime par deuis, & a son vouloir entier: l'autre n'a fors le [1] dosnoyer: & toutesfois il est asseuré que s'amie est tant debonnaire, que son bon luy lairroit faire, mais il veut targier pour son honneur garder. Par la II. il demande, s'il aduenoit que s'amie luy eust mandé qu'il vint coucher de nuict auec elle nud à nud, sans la voir: ou bien qu'il vint en vn beau pré de iour pour baiser & rire, sans passer plus oultre, lequel il aimeroit le mieux.

[1] priuauté de rire, baiser, & autres petits auantages d'amours sãs auoir le dernier poinct: l'Italien Dõneare

Maistre GVILLAVME LE VINIERS. CIIII.

IL peult estre que maistre Guillaume le Viniers fut frere ou cousin de Gilles le Viniers, duquel nous auons parlé. Il demande à Frere, si vn homme qui aime loyaument, a tant deserui que sa dame consente qu'il couche auec elle nud à nud, vne nuit sans autre dosnoyement que de baiser & d'accoler: si elle fait plus pour luy que pour elle, d'ainsi l'accorder. En la II. il demande au moyne d'Arras (ce peut estre Moniot d'Arras nommé ci dessus) Si apres auoir couché auec s'amie, on est moins surpris d'amour que deuant.

ADAM DE GVIENCI. CV.

ADam de Guienci demande à maistre Guillaume le Viniers: Lequel vaut mieux auoir ioye qui doiue bien tost faillir, ou haut espoir sans iouissance. Ce ieu est renuoyé à Pierre de Corbie: qui pourroit estre le Viellars (c'est à dire le vielleur) de Corbie, nommé ci deuant.

ANDRIEV. CVI.

ANdrieu fait vne telle demande: Vn faux amant faulsement prie: vne qui faulsement octroye: lequel doit estre plus blasmé, ou il, ou elle.

Sire IEHAN BRETEL OV BRETIAVX. CVII.

SIre Iehan Bretel, ou Bretiaux, fut grand maistre de ieux partis: c'est à dire de demandes, lesquelles il est loysible de disputer probablement pour & contre. Car encores disons nous communément, Ie vous fay ce parti. Ces demandes ioyeuses seruoyent à faire passer le temps aux compaignies honnestes: & ie trouue que tel esbat a esté longuement pratiqué en France. Car Raoul de Houdanc en fait mention au Romans de Meraugis de Porlesguez.

Vn gieu vous part que volez faire
Se volez miex tancer que taire,
Vez moy tot prest de tencier.

Ce Bretel a vescu du temps de S. Louis: & se trouuent de luy plus de chansons en jeux partis, que de nul autre que ie sçache.

Par sa I. il demande à Greiuillier, S'il aduenoit qu'il fust en lieu secret auec s'amie à son gré, lequel luy conuiendroit mieux, d'aller vers elle & la baiser à son gré vne fois sans plus: ou bien qu'elle vint à luy les bras tendus pour le baiser, mais auant qu'elle peust le ioindre, il fallust qu'elle s'enfuist de là.

Par la II. il demande à Lambert Ferris: Lequel vault mieux, planté de ioye à son aise, dix fois l'an seulement sans peine & sans ahan: ou en peril grand' peine, trois fois la sepmaine.

Par la III. il demande au mesme Ferris: Vne dame est bien aimee, & aime bien aussi: mais leur amour en est venue là, qu'il faut que l'amant prenne femme autre que s'amie: ou s'en voise en Pouille, à la croisade preschee contre Manfroy: & de ces deux partis, s'amie à le choix. Ce seul trait suffit pour cognoistre non seulement le temps qu'a vescu Bretel, mais encores tous ceux à qui il escrit, & fait des demandes. Or Manfroy fut combatu & tué par Charles Duc d'Anjou frere de sainct Louis, l'an 1264.

Par la IIII. il demande à vn Gadifer: S'il auoit mis son cœur à vne iolie Damoiselle, & il l'aimast bien: lequel il voudroit mieux, qu'elle fust mariee, ou trespassee.

Par la V. il demande à Cuuelliers, S'il aduenoit qu'il aimast vne dame belle & sage, & vn autre l'aimast autant que luy: lequel il voudroit, que tous deux faillissent à son amour sans espoir de recouurer: ou que l'vn & l'autre en eust ce qu'il desireroit.

Par la VI. il propose ceste question à Ferris: Ils sont deux loyaux amans, dont l'vn iouit de sa dame & l'autre n'a aucun bien de la sienne. Or les dames se sont si mal portees, que l'vne & l'autre s'est abandonnee à autruy. Lequel des deux amans, se doit le plus plaindre: & des dames laquelle a le plus failli.

Par la VII. il demande à Ferris, S'il aimoit vne damoyselle, & fust asseuré que iamais il ne iouiroit d'elle: auroit il bien volonté qu'vn de ses compaignons en iouist: & qu'elle se tint à cestuy-la.

Par la VIII. il demande à Greiuillier, Laquelle est mieux asseuree, pour auoir le cœur ioyeux, celle qui a vn ami hardi en amours: ou celle duquel l'ami est loyal, mais douteux & craintif. Lequel vaut mieux.

Par la IX. il demande au mesme: Deux dames ont donné assignation à leurs amis, dont l'vn est nouueau en amours & puceau: l'autre sçait assez du siecle (c'est à dire du monde) lequel des deux amans doit auoir plus grand' ioye.

Par la X. il demande à Audefoy, Si quelcun pouuoit par droite raison conquester l'amour de s'amie: s'il feroit bien ou mal, sens ou folie.

Par la XI. il demande au mesme: Il aime loyaument, aussi est-il aimé de mesme: toutesfois il ne peut trouuer moyen de baiser, ou faire d'auantage, s'il ne se veut mesfaire. S'il passera outre.

Par la XII. il demande à Cuuelliers: Lequel doit mieux auoir ioye, ou celuy qui aime en bon espoir, & tousiours prie d'auoir mercy, mais il est nice & peu celant: ou le sage peu parlant, & qui veut que sa dame croye qu'il l'aime, parce

qu'il est bien celant. Il fait iuges Gillot le Petit, & Baudescor li Marchans.

Par la XIII. il demande au mesme, Lequel il aimeroit mieux, s'il auoit belle dame & sage, & il eust conquise s'amour de son sens, sans autre pouruoyance, à grand' peine au bout d'vn an: ou au bout d'vn mois.

Par la XIIII. il demande à Adam le Bossu: Il marchanda tant vne dame, qu'à la fin elle luy octroya qu'elle l'aimeroit: mais il n'y a en elle foy ne loyauté, pource que chacun la gaigne à son tour. Sçauoir s'il a perdu ou gaigné.

Par la XV. il demande au Thresorier de l'Isle & à Cuuelliers (qu'il dit estre de mesme mestier, que luy & Lambert Ferris) Lequel a plus de ialousie & drüerie en son cœur: ou dame qui son mary voit aimer autre qu'elle: ou homme qui voit sa femme accointer autre que luy. Il fait iuges de ceste demande Robert le Clerc & Pierre VVion.

Par la XVI. il demande à Greiuillier: Lequel il voudroit mieux, estre aimé d'vne dame sage & seigneuriale: ou de deux sages & seigneuriales.

Par la XVII. il demande au mesme: Quand est-ce que l'amant a plus de seigneurie (ie croy contentement) ou quand il se souuient du plaisir qu'il a eu, ou à ce poinct qu'il prend son deduit.

Par la XVIII. il demande à Gadifer: S'il estoit bien aimé, & aimast bien aussi, lequel il voudroit mieux ouir dire du bien de s'amie, & lequel il n'y trouueroit mie: ou du mal qui n'y seroit pas.

Par la XIX. il demande à Greiuillier: Lequel des deux maris a plus de tourment, ou celuy qui pense que sa femme aime, & ne sçait rien qu'elle soit aimee: ou cil qui sçait que sa femme a aimé, mais son ami apres en auoir faict sa volonté la forjuree: & est seur que iamais n'y reuiendra.

Par la XX. il demande à Cuuelliers: Lequel fait plus à priser: Celuy qui iamais n'aima par amours, ou cil qui aime par tricherie, & tousiours a aimé sans foy & sans loyauté. Il en fait iuge la damoiselle Orude.

Par la XXI. addressee au mesme, il luy demande: Vn autre homme a prié d'amours sa dame, mais elle l'a esconduit, & s'en defend bié: lequel fait elle mieux, de celer ceste priere, ou la descouurir à son ami.

Par la XXII. il demande au mesme: Pourquoy on refuse en amour ceux qui ont de l'aage, & les ieunes garçons sont aimez & conjouis des dames.

Si que li bon, li sage, li celant,
Sont mis arrier, & li nouice auant.

Par la XXIII. il demande au mesme: Deux dames auoyent vn homme de foy: l'vne, apres longue priere luy octroia sa requeste, & l'autre aussi: mais sans ennuy. Laquelle doit-il mieux seruir.

Par la XXIIII. il demande au mesme: Lequel fait plus à blasmer, ou celuy que lon oit vanter qu'il a iouy de sa dame: ou le vanteur qui a failli à auoir ioye.

Par la XXV. il demande au mesme: S'il aimoit loyaument, & on l'aimast aussi: lequel il voudroit mieux que sa dame fust belle suffisamment & tressage: ou belle desmesurément & sage raisonnablement.

Par la XVI. il luy demande encores: S'il auoit espousee femme qu'il aimast bien, & elle luy: s'il voudroit encor auoir amie, de laquelle il fust bien asseuré d'estre semblablement bien aimé.

Par la xxvii. il demande à Lambert Ferris: S'il aimeroit mieux que s'amie (qu'il a à Abeuille) fust morte ou perie: ou qu'elle eust fait la folie auec vn vaillant homme, & elle s'en repentist.

Par la xxviii. demande à Greiuillier: Lequel a plus d'aduantage, celuy qui iouit de sa dame par grandeur, dont tout le monde s'apperçoit: ou celuy qui n'a que le deuis, sans qu'on s'en apperçoiue.

Par la xxix. demande à Perrot de Nesle: S'il aimoit vne dame, & elle le priast qu'il souffrist qu'elle peust aimer vn autre l'espace d'vn an, & luy iurast que l'an passé il seroit aimé: s'il le souffriroit.

Par la xxx. demande à Greiuillier: Deux dames sont d'vn sens, d'vne valleur, & beauté: l'vne aime, est aimee, & a aimé: l'autre n'a point d'amour: Où a plus belle [1] maistrie, ou à conquerre celle qui bien aime, & a ami: ou l'autre qui oncq ne sceut aimer.

[1] subtilité ou science.

Par la xxxi. demande à Iehan Simon: Lequel fit mieux, celuy qui dés l'aage de quinze ans aima iusques à cinquante, puis se lassa sain & haitiez: ou celuy en ayant quarante & plus sans auoir aimé, aima tant qu'il peut.

Par la xxxii. demande à Greiuillier: Lequel vaut mieux qu'vn ami pour euiter noise & bataille faille à sa ioye, de peur qu'on s'apperçoiue de la iouïssance de ses amours: ou qu'il iouisse, & que l'on s'en apperçoiue, tant que sa dame en aye mechef.

Par la xxxiii. demande au mesme: Vne dame a esté si cruelle, qu'elle a tousiours esconduit son amy. Et ont tellement perseueré l'vn à prier, & l'autre refuser, que tous deux sont hors le temps de leur ieunesse, & que nature leur defend d'aimer. Toutefois la dame aimeroit bien maintenant, si l'amant vouloit. Sçauoir s'il doit y entendre.

Par la xxxiiii. il demande à Robert du Castel, à ceste heure qu'il est marié, lequel vaut mieux, Grande planté d'amie (c'est à dire, iouir à toutes heures comme peut faire le mary de sa femme) ou poi de deduit auoir.

Par la xxxv. il demande à Ferris, Lequel doit auoir volonté de faire plus grand [1] vasselage: ou celuy qui sert en espoir d'auoir le souuerain aduantage d'amour: ou celuy qui iouit.

[1] prouesse.

Par la xxxvi. demande à Greiuillier: Deux amans prient souuent vne dame: mais l'vn est tousiours esconduit sus l'heure: & à l'autre elle ne l'esconduit ne luy octroyé: mais quand ils reuiennent, elle fait meilleur visage à celuy qu'elle esconduit soudain: lequel doit auoir meilleure esperance.

Par la xxxvii. il demande au mesme: Deux dames font semblant d'aimer deux amans: l'vn veut sans delay aller iouster à Gant, & sa dame luy defend. L'autre prie le sien d'y aller: & combien qu'il n'en aye volonté, toutefois il y va: lequel aime le plus cordialement.

MAPOLIS. CVIII.

Mapolis fut aussi vn maistre de ieux partis: il demande à Greiuillier: Lequel il aimeroit mieux iouir de s'amie en dormant, qu'vn iour seul en sa

vie la tenir à ſon commandement. Il fait iuge vn nommé Bercelains.

GOMARS DE VILLIERS. CIX.

GOmars, ou Gamars de Villiers, dit à Cuuelliers qu'il aime la femme à vn Cheualier, & elle luy: toutesfois il eſt tellement ſon ami, qu'il ne voudroit le faſcher. S'il doit perdre l'amitié du Cheualier. Il fait iuge la dame de Foulenchamp, auec Guillart.

De cui meſgnie eſtoit Gamart.

GREIVILLIER. CX.

GReiuillier fut grand ami de Bretel, & fort ſon familier: ainſi que nous auons veu par tant de demandes qu'il luy a addreſſees. Cela me fait iuger qu'il ſ'en meſloit, auſſi pour le moins auons nous de luy cinq chanſons de ieu party.

Par la I. il demande à Bretel: S'il tenoit ſa dame en lieu ſecret à ſa iouiſſance: qui le grieueroit plus ſ'il la voyoit triſte, de ce qu'elle l'aimaſt tant: ou de ce qu'elle regretaſt vn ami qu'elle auroit autrefois eu. Il fait iuge Dragons & Aufroy.

Par la II. encores à luy adreſſee, il demande: Quand eſt-ce que l'amant a plus de contentement: ou au ſouuenir de ſon plaiſir, ou durant le plaiſir meſme.

Par la III. il luy demande: De deux amans l'vn eſt ialoux ſans cauſe, & l'autre eſt deceu par ſa dame: car penſant eſtre aimé, ſ'amie le trompe. Lequel aime le mieux.

Par la IIII. il demande au meſme: Il a aimé vne dame qui iamais ne tint compte de luy, maintenant vn autre le prie d'eſtre ſ'amie: ſ'il la doit prendre, ou attendre que l'autre aye pitié de luy.

Par la V. & derniere addreſſee au meſme Bretel, il luy demande: Lequel eſtat rend les amans plus gais & iolis, ou quand ils ſont pourſuyuans en eſperance de iouir, ou quand ils iouiſſent.

ROBINS DE COMPIEGNE. CXI.

RObins de Compiegne, demande à Bretel: S'il doit aimer vne dame, que ſon compagnon (qui eſt allé dehors) luy a baillee en garde: & ſ'il doit ſouffrir le mal qu'il en endure, par faute de luy decouurir.

PERROT DE NEESLE. CXII.

PErrot de Neeſle demande à Bretel, lequel il aimeroit mieux, accomplir ſon deſir de ſa dame veſtue d'vne robe de drap d'or: ou eſtre dans vn lict auec elle nud à nud, couuerts de deux ſacs.

Damoiselle SAINTE DES PREZ. CXIII.

DAmoiselle Sainte des Prez, demande à la dame de la Chaucie: lequel pour son plus grand honneur elle doit faire, ou esconduire celuy qui la prie auant qu'il parle: ou le laisser dire tout ce qu'il voudra.

GIRARD DE BOVLOIGNE. CXIIII.

GIrard de Bouloigne demande à Bretel: Vne dame que vous aimez bien, est en tel parti qu'il luy conuient mourir, ou partir de vous pour aimer vn autre: si vous l'endureriez, ou la lairriez mourir.

HVE LI MARONNIERS. CXV.

HVe li Maronniers (qui peut estre celuy qu'on appelloit le marinier d'Amours) demande à Simon d'Athies, lequel employe mieux son temps, celuy qui aime vne belle & sage dame sans guerdon, mais en espoir de l'auoir: ou celuy qui aime vne dame pauure & nice, mais de laquelle il iouyt.

Par la II. il demande au mesme d'Athies: Lequel il aimeroit mieux, que sa femme sceust qu'il la fist vvihote, & elle en fust ialouse: ou elle le fist vvihot, & il n'en sceust rien. Ce mot de vvihot duquel vsent encores les hauts Picards, pour signifier Cocu: me fait penser que la pluspart de ces autheurs de ieux partis, furent de ces quartiers, ou voisins. Tant y a que tous ceux que i'ay nommez depuis Thiebault Roy de Nauarre, semblent auoir eu la vogue depuis l'an MCCXXX. iusques en l'an MCCLX. & quelque peu d'auantage. Car les Chansons, les Fabliaux, & les Ieux partis d'Amours, font mention des seigneurs viuans de ce temps-là. Et la III. demande de Bretel, parlant de la Croisade, preschée contre Manfroy (vsurpateur de Sicile, tué comme i'ay dit, l'an MCCLXIIII) monstre le temps que luy, Greiuillier, Ferris, Cuuelliers, Perrot de Neesle, Robert du Castel, & autres cy dessus nommez, ont vescu. Mais il est bien plus aisé de dire le temps de ceux qui suiuent.

Li ROIX ADENEZ. CXVI.

LI Roix Adenez vesquit du temps de Philippes III. Roy de France, fils de S. Louys. Car il dict qu'il fut menestrel de Henry Duc de Braban, qui mourut enuiron 1260. Lequel Prince (ainsi que confesse ledit Adenez) luy fit apprendre son mestier (ie croy de sonner des instruments) & rymer, auquel il profita: mettant en ryme plusieurs faicts & gestes d'anciés cheualiers, renommez pour leur vaillance. Car au cõmencemét du Romans de Cleomadez, il dit:

Ie qui fis d'Ogier le Danois,
Et de Bertain qui fut [1] ⁊ bois,
Et de Buenon de Commarchis,

[1] pour ou & au.

A vn autre liure raemplis,
Moult merueilleux & moult diuers.

Ce Romans de Cleomadez est bien poursuiuy en son recit: & se voit plein de belles comparaisons. Aussi luy fut-il compté ou dicté (ainsi qu'il dict) par Marie Royne de France, fille dudit Duc de Braban, & femme en secondes nopces du dessusdit Roy Philippe, qui l'espousa l'an MCCLXXII. Estant ceste Royne aidée à dicter ce Romans, par vne autre grande dame nommée Blanche. Lesquelles Adenez protestant ne vouloir point nommer, descouure assez grossierement en vn endroit où les lettres capitales de certains vers, sont celles de leurs noms. On peut dire de luy, qu'il fut facile rymeur, autant qu'autre de son temps: mais il est fascheux en repetitions. Ie n'ay veu de luy que le Romans de Cleomadez, & la moitié de celuy de Bertain, qui n'est tel que Cleomadez. Ie croy que le nom de Roy luy a esté donné, ou pource qu'il fut chef de Menestriez, ou que possible il fut Heraut & Roy d'armes du Duc son maistre. A la fin du Romans de Cleomadez, il addresse & presente son liure au Comte d'Artois, que ie pense estre Robert tué à Courtray l'an 1302. fils de celui qui fut aussi tué à la Massourre en Egypte.

GVILLAVME DE LA VILLENVEVE. CXVII.

GVillaume de la Villenueue a faict les cris qui de son temps se crioient par les ruës de Paris, en bien plus petit nombre qu'auiourd'huy, & diuers: entre autres il dit, veez ci cresson orlenois, &c. que l'on appelle communément Alenois. Il monstre qu'il y auoit plus d'ordres de mendians, car il dit:

Du pain aux sacs, pain aux Barrez,
Aux pauures prisons enserrez,
A cels du Val des escoliers,
Les filles Dieu sçeuent bien dire
Du pain por Dieu nostre sire.

Il se plaint de sa pauureté, disant:

Vn nouuiau dit icy nos treuue
Guilleaume de la Villenueue,
Puis que pauuretez le iustice. c'est à dire mestraye.

HVON LE ROY. CXVIII.

HVon le Roy a fait le Lai du vair pallefroy, qui amena à vn Gentilhôme de Châpagne nômé Guillaume famie fiancée à vn autre contre son vouloir. commence,

En ce lai du vair pallefroi,
Oirrez le sens Huon le Roy,
Il veut de ses dis desployer, &c.
Por remembrer & por retrere
Les biens qu'en puet de fame trere,
Et la douçor & la franchise,

Est cete œuure en escrit mise.

RICHART DE L'ISLE. CXIX.

Richart de l'Isle a faict le fabel de Honte & de Puterie, lesquelles ayans eu debat, & Honte ne voulant suiure Puterie fut iettée par elle du grãd pont de Paris (c'est celuy des Changeurs) en la riuiere de Seine, & noyée. L'Autheur donc se plaint, à Paris,

Que honte est & morte & noyee,
Et puterie ert essauciee.

Il commence assez bien:

Li cuers qui se veut consentir,
Par semblant de [1] voir à mentir,
Conuient qu'il ait sens & matire
A sa mensonge & à sa guille,
Mes tant vos dit Richart de l'Isle, &c.

1 verité.

Maistre IEHAN DE BOVES. CXX.

Maistre Iehan de Boues fut estimé bon trouueur de fabliaux, car au abel des deux cheuaux l'Autheur le nomme comme grand maistre,

D'vn autre fabel s'entremet,
Qu'il ne cuida ia entreprendre,
Ne por mestre Iehan reprendre
De Bouës qui dit bien & bel.

ADAM LE BOCV. CXXI.

Adam le Boçu fut d'Arras, & a composé vn petit œuure, intitulé le Ieu. Il semble qu'ayant aimé les femmes, & se trouuant deceu d'vne il se fit clerc, car il dit:

Seignor sauez porquoy i'ay mon habit changié,
I'ay esté ouoec fame, or reuois au clergié.

Ie croy qu'il se retira à Vaucelles. C'est à luy à qui Iehan Bretel addresse la 14. chanson de Ieu parti. Il dit en son Ieu comme par dialogue:

Onques d'Arras bon clerc n'issi. ; Puis il respond:
N'est mie Riquiers d'Amiens,
Bon clers & soutiex en son liure.

GAVLTIER DE BELLEPERCHE. CXXII.

Gaultier de Belleperche Arbalestrier, ou Gaultier Arbalestrier de Belleperche, commença le Romans de Iudas Machabée, qu'il poursuiuit iusques à sa mort.

PIEROS DV RIEZ. CXXIII.

PIeros du Riez le continua iusques à la fin: car il dit,

Cit Romans que nos fit Gautiers
De Belle perche arbalestriers.
Que ce nos liures fin a,
Gautier ne le parfina. &c.
Que se Gautier le commencha,
Pieros du Riez des lors en cha,
Remit au parfaire son vs, &c.
Mil deux cens & quatre vingts,
De ce me face droits deuins,
Fu lors partrouuez cis Romans,
Temoin les ekeuins dormans.

Tous ces mots sentent leur Picard: toutesfois ie n'ose rien asseurer, n'ayant autres tesmoignages que les escrits de ces Autheurs.

IAQVEMARS GIELEE. CXXIIII.

IAquemars Gielée fut habitant de l'Isle en Flandres, & composa le Romans du nouueau Regnard, qui est vne satyre contre toutes sortes de gens: Roys, Princes, & d'autres vocations: principalement Ecclesiastiques. Il se nomme à la fin de son liure: & dict,

Iamais n'en y ert Renars mis ius:
Se diex nel fet, qui[1] *maint la sus.*
Ce nos dit Iaquemars Gielee.

[1] demoure.

le temps de la composition du liure est apres escrit.

La figure est fin de no liure:
Veoir le poez à deliure,
Plus n'en feray o mention.
En l'an de l'incarnation,
Mil & dos cens & quatre vingts
Et dix, fu ci faite la fins
De ceste branche, en vne ville,
Qu'on appelle en Flandres l'Isle,
Et parfaite le iour saint Denis.

Ceste figure derniere, est vne grande rouë maniee par Fortune. Sur le hault de laquelle siet maistre Renard: adextré d'Orgueil: & à senestre de dame Guille: qui l'asseurent que iamais ne cherra, ayant pour conseillers deux sortes de gens de religion, lors fort haïs & mal voulus, pour les entreprises qu'ils faisoient sur toutes sortes d'estats.

Maistre

Maistre GVILLEAVME DE LORRIS. CXXV.

MAistre Guilleaume de Lorris eut peu estre mis auant sept ou huict de ces derniers, n'eust esté qu'il se trouue ioint de composition, auec maistre Iehan de Meung. Ce Guilleaume de Lorris fut tresbon poëte : & lequel amoureux d'vne dame, composa le liure intitulé le Romans de la Rose, contenant en somme les commandements d'Amour, pour paruenir à iouïssance: imitant Ouide (ainsi que ie croy) en l'art d'aimer: & duquel ces deux ont pris la pluspart de leur matiere: y meslant de la Philosophie morale. Il nomma son liure Romans de la Rose: ainsi qu'il dit par ces vers,

Et se nul ou nule demande,
Comme ie veuil que ce Romans
Soit appellé que ie commens:
Ce est le Romans de la Rose,
Où l'art d'amours est toute enclose.

Quant à sa dame, il ne la nôme point: ne le lieu de sa natiuité : mais il est croyable, qu'il la surnommee Rose: ainsi que luy mesme tesmoigne, disant,

C'est celle qui a tant de pris,
Et tant est digne d'estre amee:
Qu'el' doit estre Rose clamee.

Il fut du temps de sainct Louys : & vesquit iusques enuiron l'an MCCLX. peu plus, ou moins: ainsi que ie monstreray tantost. Et mourut laissant son liure imparfait: comme il se peut clairément comprendre par ces vers de la harangue qu'Amour fait à ses Barons; disant,

Car pour ma grace deseruir,
Doit il commencer le Romans,
Où seront mis tuit mi commens.
Et iusques la le fournira,
Où il à Belacoeuil dira. &c.
Moult sui durement esmaiez,
Que entroublié ne m'aiez,
Si en ai deuil & deconfort,
Iamais n'iert rien qui me confort,
Si ie pers vostre bien-veillance,
Que ie n'ay mes ailleurs fiance.

On ne peut à la verité, asseurer en quel temps il nasquit ou mourut : & encores moins dire, de quel estat il estoit. Sinon qu'il est croyable, qu'il fut estudiant en Droit, pource qu'en vn endroit il a laissé ces vers.

Ainsi nos dit Iustiniens,
Qui fit nos liures anciens.

Maistre IEHAN CLOPINEL dit DE MEVNG. CXXVI.

IL est bien plus aisé à descouurir le temps de maistre Iehan Clopinel (c'est à dire boiteux, & dont vient esclopé, celuy qui en allant traine sa iambe) dit

de Meung, à cause qu'il nasquit en ceste villette assise sur la riuiere de Loire, quatre lieuës soubs Orleans. Au cõmencement du liure de la Consolation, faict
» en Latin par Boece, & par luy mis en François: il dit le temps qu'il a vescu: A ta
» Royale Majesté, tres-noble Prince, par la grace de Dieu Roy des François,
» Philippes le quart, ie Iehan de Meung, qui iadis au Romans de la Roze, puis
» que Ialousie ot mis en prison Belaccueil, enseigné la maniere du Chastel pren-
» dre, & de la Rose cueillir: & translaté de Latin en François, le liure de Vegece
» de Cheualerie: & le liure des merueilles de Hirlande: & le liure des epistres
» de Pierre Abeillard & Helois sa femme: & le liure de Aelred, de spirituelle a-
» mitié: enuoye ores Boece de Consolation, que i'ay translaté en François: ia-
» çoit ce que entendes bien Latin. Ce qui monstre en partie, & le temps auquel de Meung a vescu, & comme nos Roys ont esté curieux de sçauoir la lãgue Latine. Ie ne puis dire au vray son estat, combien qu'il me souuienne auoir leu en la chronique d'Aquitaine, qu'il fut docteur en Theologie: ce que ie ne puis croire. Tant y a qu'il fut homme d'honneur, fort estimé & ayant quelques moyens honnestes de viure. Car au liure intitulé le Songe du Prieur de Saloin, dedié à Valentine Duchesse d'Orleans: & à elle presenté auant la mort de Louys son mary: il est faict mention d'vn iardin appartenant audict
» de Meung. Ie m'en allois (dit l'Autheur) en le iardin de la tournelle hors de Pa-
» ris, qui fut iadis maistre Iehan de Meung. Et puis au commencement de sondit liure, parlant du mesme iardin: il dit encores,

Ie sui maistre Iehan de Meung,
Qui par maints vers sans nulle prose,
Fis cy le Romans de la Roze.
Et cet hostel qu'ici voyez,
Prins pour accomplir mes souhaits:
S'en acheué vne partie,
Apres mort me toli la vie.

Ce mesme Prieur de Saloin, represente ledit de Meung, bien vestu d'vne robe ou chappe fourrée de menu vair: comme quelque homme d'honneur. Il continua le Romans de la Roze XL. ans apres la mort de Guillaume de Lorris: & comme ie penseroy bien, au commencement du regne de Philippes le Bel: ou pour le plus tard, l'an MCCC. car il dit,

Et puis viendra Iehan Clopinel,
Au cuer iolis, au cuer isnel,
Qui naistra sus Loire à Meung.

& peu apres encores,

Il aura le Romans si chier,
Qu'il le voudra par tout noncier.
Et quant Guilleaume cessera,
Iehan le continuera,
Apres sa mort que ie ne mente,
Ans trespassez plus de quarente.

Ce qui (pour le moins) reuient au temps que i'ay dit. Les premiers vers de Clo-

pinel, commencent apres ces derniers de Guilleaume de Lorris:

Iamais n'iert riens qui me confort,
Si ie perds vostre bien veillance:
Que ie n'ay mes allieurs fiance.

Puis Iehan de Meung continue, disant:

Et si l'ay-ie perdue espoir,
A poi que ne m'en deespoir.

continuant iusques à la fin, où il dit:

Et sus ce point ie me reueille.

Car il y a grande apparence, que les trente ou quarante vers qui se trouuent apres, en aucuns exemplaires,

Et puis que ie fui esueillé,
Et du long sommeil trauaillé.

ne sont pas de lui. I'oseroy bien asseurer que le Romans de la Roze a esté composé auant l'an MCCCX. pource qu'au Romans de Fauuel (qui confesse auoir esté faict ceste année) ie trouue ces vers,

Faux-semblant se fiet pres de luy,
Mais de ceste ne de celuy,
Ne vous veuil faire graigneur prose.
Car en eux nul bien ne repose.
Et de ce au tiexte sans glose,
Parle le Romans de la Roze.

Iehan le Maire de Belges, a non seulement opinion que de Meung aye vescu du temps de Dante poëte Florentin, mais qu'il a encores esté son amy & compagnon d'estude. Car au temple de Venus il dict: Et puis (comme « autresfois i'ay ouy dire) le bon maistre Iehan de Meung estoit contempo- « rain, c'est à dire du mesme temps & faculté que Dante, qui preceda Petrar- « que & Boccace. Et l'vn estoit emulateur, & nonobstant amy des estudes de « l'autre. Or les Italiens sont d'accord, que Dante nasquit l'an 1265. & en vesquit 56. reuenans à l'an 1321. qui est le premier du regne de Charles le Bel, dernier enfant de Philippes le Bel. Ce qui rapporte à ce que dict la chronique d'Aquitaine, à sçauoir, que Iehan de Meung florissoit soubs ce Roy. L'on a publié vn liure intitulé Dodecaedron, qui est vn ieu de passetemps, pour sçauoir son aduenture par le sort des dez. Mais ie ne puis croire qu'il l'aye presenté au Roy Charles 5. lequel commença son regne l'an 1364. ou il faudroit qu'il eust vescu bien longuement. Car quand il auroit composé le Romans de la Rose, en l'aage de 25. ans, & faict l'an 1300. encore le presentant au Roy Charles 5. le premier an de son regne, il faudroit qu'il eust esté aagé de 89. ans. Et toutesfois il semble bien que le Romans de la Rose (veu les traicts de doctrine semez parmy) ne soit pas vn ouurage de ieune homme: comme aussi le Dodecaedron, celuy d'vn vieillard vsé: puis qu'il estoit question d'estre subtil en Arithmetique, pour si bien asseoir les renuois & responses: à fin de se rapporter aux poincts des dez. Au reste, Iean de Meung cuida estre payé de la mesme monnoye qu'Ouide son maistre; pource qu'vne partie

des dames de court mal renommées, moines, hypocrites, & autres gens vicieux qu'il auoit taxez en ses liures, luy susciterent beaucoup d'ennemis. Mesmes les dames faschées de ces vers trop piquans:

Toutes estes, serez, ou fustes,
De faict, ou de volonté, putes.

delibererent vn iour de l'en chastier. Duquel danger il se sauua gentiment en ceste maniere. Maistre Iehan de Meung estant venu à la Court pour quelque occasion, fut par les dames arresté en vne des chambres du logis du Roy, estant enuironné de plusieurs seigneurs: lesquels pour auoir leur bonne grace, auoyent promis le representer, & n'empescher la punition que elles en voudroient faire. Mais Iehan de Meung les voyant tenir des verges, & presser les Gentils-hommes de le faire despoüiller, il les requit luy vouloir octroyer vn don: iurant qu'il ne demanderoit pas remission de la punition qu'elles attendoient prendre de luy (qui ne l'auoit meritée) ains au contraire l'aduancement. Ce qui luy fut accordé à grand' peine, & à l'instante priere des seigneurs. Alors maistre Iehan commença à dire: Mes dames, puis qu'il faut que ie reçoiue chastiment, ce doit estre de celles que i'ay offensees. Or n'ay-ie parlé que des meschantes, & non pas de vous qui estes icy toutes belles, sages, & vertueuses: partant celle d'entre vous qui se sentira la plus offensee, commence à me frapper, comme la plus forte putain de toutes celles que i'ay blasmées. Il ne se trouua pas vne d'elles qui voulust auoir cest honneur de commencer, craignant d'emporter ce tiltre infame. Et maistre Iehan eschappa, laissant aux dames vne vergongne: & donnant aux seigneurs là presens, assez grande occasion de rire: car il s'en trouua aucuns d'eux, à qui il sembloit que telle ou telle deuoit commencer, mais les mieux appris rompirent ce iugement, pour euiter au debat qui en fust suiuy. Le Romans de la Rose a (ce neantmoins) esté receu par les librairies des seigneurs, comme liure plaisant & rempli de beaux traicts de doctrine, malgré les prescheurs & Theologiens: marris de ce qu'il estoit trop manié & appris de toutes sortes de gens: tellement que plusieurs crierent contre. Et entre autres maistre Martin Franc, natif en la Comté d'Aumale en Normandie, Preuost & Chanoine de Lauzane en Sauoye, fit vn liure contre le Romans de la Rose, intitulé Le Champion des dames: comme si Iehan de Meung eust escrit contre elles, mais ce fut longuement apres la mort de maistre Iehan de Meung, pource que ce Champion est addressé à Philippes deuxiesme, Duc de Bourgongne, surnommé le Bon. Il se trouue en la chronique d'Aquitaine, vn traict de risee que le bon maistre Iehan de Meung fit aux freres prescheurs ou Iacobins de Paris, mesmes en son testament. Par lequel ayant ordonné estre enterré en leur Eglise, il leur laissa vn coffre auec tout ce qui estoit dedans: commandant ne l'ouurir qu'il ne fust mis en terre. Maistre Iehan trespassé, & son seruice mortuaire fait, suiuant ce qu'il auoit ordonné: les freres viennent en grand haste pour enleuer ce coffre, lequel se trouuant plein de pieces d'ardoise, sur lesquelles possible il tiroit des figures d'Arithmetique ou de Geometrie, les moines indignez, & pensans qu'il

se fust moqué d'eux vif & mort, deterrerent son corps. Mais la Cour de Parlement aduertie de telle inhumanité, le fit remettre en sepulture honorable, dans le cloistre du conuent. Cela me fait croire, s'il eust esté docteur en Theologie (comme a voulu dire l'autheur de la Chronique d'Aquitaine, ou celuy duquel il l'a pris) qu'il n'eust vsé de telle risee en mourant. Si vous ne dittes qu'en ce temps-la, les estudians en l'vniuersité de Paris estoyent ennemis des Mendians, pour l'entreprise que faisoyent ces freres sus les gens d'Eglise, & maistres de l'Vniuersité: se fourrans par les cours, pour estre confesseurs des Rois & princes: entreprenans aussi les lectures publiques, sus les maistres Regens des vniuersitez. Dont maistre Iehan se vange tant qu'il peut, representant les vices d'aucuns d'eux, sous la personne de Faux semblant, tant au Romans de la Rose, qu'en vne Satyre faitte contre tous vices, appellee Testament, & Codicille: mais par vne copie que i'ay (escrite auant deux cens ans) *Status mundi, siue doctrina gentium*. I'ay mis toutes ces raisons, à fin que toy (lecteur) en iuges ce qu'il te plaira. Il y a xxv. ans passez, que voulant escrire la vie de ce poete & autres, & ramassant à ceste fin tout ce qui pouuoit estre dict d'eux: i'allay au monastere des Iacobins, où ie ne peu trouuer aucune marque de sa sepulture, pource qu'on rebastissoit le cloistre, par la liberalité de Nicolas Hennequin, quand il viuoit estimé le plus riche de nos bourgeois de Paris. Et voila tout ce que ie puis dire quant à present, de maistres Guillaume de Lorris, & Iehan Clopinel: les plus renommez de tous nos poëtes anciens.

PIERRE GENTIEN. CXXVII.

Pierre Gentien fut natif de Paris: lequel estant amoureux d'vne dame de ceste ville, composa vn liure auquel il nomme quarante ou cinquante des plus belles dames de son temps. Prenant occasion sus vn Tournoy, qu'il feint auoir esté entrepris par ces dames, pour esprouuer comme elles se porteroient au voyage d'outre mer, où elles deliberoient aller. Il y a grande apparence qu'il vesquit du tēps de Philippes le Bel: & au plus tard sous Philippe de Valois. Au commencement du regne duquel, ce Roi fit semblant d'entreprendre la guerre pour le recouurement de la terre sainte: & onc puis il ne se fit croisade pour le païs de Surie. Il se nomme à la fin de son liure,

I'ay a nom Pierre Gentien,
Qui sui loié de tel lien,
Dont nus ne me puet deloyer.

Il n'y a doute qu'il ne fust de la maison des Gentiens, tresancienne à Paris: car il blasonne ses armes, telles que ceux de ceste famille portoyent lors: à sçauoir,

D'enciens guelles & d'argent,
Qui contre le Soleil resplent,
Vne bende y ot ouuree
De fin azur, d'or fleuretee. & puis apres:
Ioenes hom' non pas antien,
Que on appelle Gentien,

Portoit tiex armes ce disoyent.

Ce Pierre peut bien estre venu de l'vn des deux freres qui furent tuez aidans à monter Philippes le Bel, surpris par les Flamés, en la bataille donnee l'an 1304. „ à Mont de Pirenes en Flandres. Desquels la grand Cronique dit: Et fut le „ Roi de si pres pris, qu'a peine peut il estre armé à poinct. Et ainçois qu'il peut „ estre monté à cheual, peut il voir occir deuant luy messire Hue de Bouille, „ cheualier: & deux bourgeois de Paris, Pierre, & Iaques Gentiens freres. Les- „ quels pour le bien & fidelité qui estoient en eux, estoient tousiours pres le Roi. Et cest autheur mesme ne cele pas en ce liure, que Pierre Gentien ne fust vaillant de sa personne: car il l'appelle

Le plus vaillans de cist royaume.

Ce tournoy peut estre leu pour la memoire d'aucunes familles de Paris plus que pour excellence du stil. Or ie confesse qu'il se trouue assez d'autres Romans, precedens ceux que i'ay nommez, desquels ie n'ay voulu parler: pour ce que ie ne sçauoy le nom, ne le temps de ceux qui les ont composez. Et que mon intention n'estoit de mettre en ce liure, que ceux qui ont vescu auant l'an M.CCC. ayant reserué ceux qui depuis sont venus, pour vn autre volume. Il suffira donc pour ceste heure, d'auoir monstré la route à d'autres, qui cingleront plus librement par ce golfe iadis incogneu: leur donnant moyen de nous communiquer des liures, iusques icy mesprisez: lesquels possible fussent perdus qui n'eust aduerti les possesseurs, qu'on en peut tirer quelque congnoissance de l'antiquité Françoise. Mais aussi ie les supplie (en recompense) m'en vouloir aider, puis qu'en partie i'ay esté cause de les conseruer, à la honte de ceux qui les ont pensé indignes d'estre estimez: combien qu'il n'y aye si pauure autheur qui ne puisse quelque fois seruir, au moins pour le tesmoignage de son temps. Ce qui (à mon aduis) a fait dire à Pline, que toute histoire tellement quellement escrite plaist. Et à ce propos i'ose bien asseurer, que des Iournaux de simples gens, m'ont tellement aidé en aucuns endroits d'histoire, que ie ne puis appeller gaste-papiers, ceux qui fidellement recueillent les choses de marque: quelque mauuais ordre ou langage dont ils vsent. Ce qui me donne esperance que ce recueil, tout lourd qu'il est, sera bien receu de ceux qui desirent s'informer de l'ancienne Poësie, ryme & Romans François.

FIN.

TRAICTE' DES LIBERTEZ DE L'EGLISE GALLICANE.

Monsievr, il y a grande apparence que les Libertez de l'Eglise Gallicane viennent de l'opinion que noz anciens Euesques eurent que les clefs auoient esté données à tous les Apostres. C'est pourquoy ie vous r'enuoye à ce que par les Theologiens a esté escrit pour & contre la primauté du Pape. Ie diray seulement, afin d'esclaircir la matiere, qu'apres la mort de nostre Seigneur, son Eglise s'estendant hors Ierusalem, la Iudée & plus outre, il falut vser de police, respondant à la multitude: Et que s'il y auoit eu 72. disciples de son viuant, il est croyable qu'il s'en trouua dauantage, quand la doctrine passa en tant de Prouinces diuerses, & que les disciples qui auoiét ouy la voix du Seigneur, furent dauantage estimez de ceux qui se rangeoient au Christianisme, comme l'eau de la fontaine est tousiours plus requise, que celle du ruisseau: Non toutesfois que lesdits Apostres & Disciples eussent autre superiorité que de commander par l'aduis du Synode & des Anciens, tant grande estoit leur modestie. Et jaçoit, dit Eusebe apres Clement, que Pierre, Iaques & Iean eussent par Iesus-Christ esté comme preferez à tous autres, toutesfois ils ne se donnerent oncques la gloire de la primauté, mais ils establirent Euesque des Apostres Iaques, appellé le Iuste, lequel aussi se trouue concluant au 1. Concile, escrit au 15. des Actes des Apostres: De sorte que leurs ordonnances n'auoient lieu qu'apres l'approbation de l'assistance. Mais quand S. Pierre & ses Disciples eurent fondé l'Eglise de Rome: Car (quelque chose que vueillent dire les Controlleurs de la peregrination de cest Apostre, il y a esté, puisque sa 1. Epistre est dattée de Babylone, que les Anciens disent auoir esté Rome, & que S. Irenée, Tertullian & S. Cyprian asseurét qu'il y fut) il est croyable que la Primauté des Euesques Chrestiens fut donnée aux Papes Romains, à cause de la grandeur de ladite ville, laquelle jadis seruant de retraite à toutes nations, ainsi que la Mere-ville de l'Empire des Cæsars, il n'y auoit celuy qui vne fois en sa vie n'y eust affaire: & comme toutes sortes de gens y fussent aussi receus, ainsi que tesmoignent les anciens Autheurs, il y a de l'apparence que nos Chrestiens y allerent demeurer, soit pour leurs particuliers affaires, soit pour y semer leur doctrine, desirants nos Peres gaigner vn si puissant & redouté peuple. C'est pourquoy nous lisons qu'il y auoit ja des Chrestiens soubs Tybere l'Empereur, & qu'il fut empesché de receuoir nostre Religion, pource que la Requeste n'auoit pas esté premierement addressée au Senat, ou

possible qu'estant si simple, & denuee de ceremonies, facilement on eust abandonné les autres, où il falloit vser de Sacrifices contagieux. Il s'en trouua encores plus du temps de Neron, qui leur mit sus le bruslement des maisons, que luy-mesme auoit commandé faire pour renoueller la ville de Rome, ainsi qu'il desiroit: Et Tacite en son xv. dit, que pour destourner le blasme qu'on luy en donnoit, il fit flamber & brusler des Chrestiens, afin de seruir de lumiere la nuict, jaçoit qu'ils ne fussent coulpables de ce forfait, ains seulement hays par vne voix publique, à cause des meschants garnements, qui abusoient de ce nom tout nouueau, & depuis tellement en horreur, que Tertullian recite que de son temps c'estoit vne parole de reproche commune, quand on voyoit vn homme habillé court, & enueloppé d'vn manteau à la Grecque, de dire, voyla vn Grec, & vn abuseur, dautant que de l'habillement, & langage Grec, les Chrestiens vserent plus volontiers, comme familiers en Leuant, & Ierusalem, source & origine de la Chrestienté. Or la bonne vie & doctrine de ceux qui prescherent depuis les Apostres, ayant continué plusieurs annees, le nombre des Chrestiens creut aussi bien à Rome, que par toutes les autres Prouinces: Tellement que les Empereurs las d'en faire punition ou de les rechercher, principalement depuis Trajan, qui viuoit l'an 100. nous lisons vne Epistre que Pline second, Gouuerneur de Bythinie luy enuoye, demandant conseil, sur ce qu'il deuoit faire d'aucuns Chrestiés prisonniers accusez de Religion nouuelle & reprouuee, l'aduertissant neantmoins, qu'ils n'estoient chargez d'aucun malefice: ains de s'assembler tous les matins deuãt le iour pour chanter des Hymnes à vn certain Christ, qu'il ne cognoissoit: A quoy l'Empereur respondit, qu'il ne les falloit rechercher: mais que les opiniastres, (il vouloit dire ceux qui ne sacrifioient aux Dieux) fussent chastiez. Deslors nos Chrestiens eurent paix pour le general: Car il y auoit tousiours quelqu'vn massacré par la rage populaire, superstition des Iuges, Gouuerneurs des Prouinces, & l'enuie des Sacrificateurs & Sacerdots idolatres.

Toutesfois en trois cens ans & plus, apres la mort de nostre Seigneur Iésus Christ, ne se remarque que 7. ou 8. generales persecutions des Chrestiés, ayant Constantin succedé aux Empereurs Diocletian & Maximian, qui firent la derniere. Car, en ce temps-là, ceux qui l'estoient, se declarerent plus ouuertement que deuant son Empire, pour le support qu'ils en attendoient, & le grand nombre d'Officiers, tant de guerre que de Iudicature, qui se trouuerent parmi eux, auec ce que l'idolatrie estoit deuenuë si superstitieuse, & pour les Sacrifices Ægyptiens, & pour assez d'autres figments à Rome, qu'il n'y auoit presque que les Paysans, lourdauts, les femmes, & les Sacerdots Isiaques, ja diffamez pour leur orde vie, ou ceux qui auoient interest à l'entretenement des Sacrifices, & vente des Victimes, qui en tinssent compte. Ce fut pourquoy il est croyable, qu'en ce temps-là, nos Chrestiens pour monstrer que faussement ils estoient accusez des vices, dont communement on les chargeoit, ayans eu permission de publiquement exercer leur Religion, bastirent des Temples, & quant & quant prindrent vne autre police, que celle,

dont ils auoient vsé, quand il leur conuenoit s'assembler en cachette dans les caues, bois & deserts, crainte d'estre surpris durant lesdictes persecutions, voulans monstrer qu'ils n'estoient pas mangeurs de petits enfans, & qu'en leurs Assemblees nocturnes, ils ne souffloient pas les chandelles pour indifferemment paillarder, ainsi qu'on leur reprochoit. Ils descouurirent donc en ce temps leur Police, & pour leur grand nõbre monstrerent plus hardiment l'ordre de leur Religion, & leurs Euesques, c'est à dire, Surueillans, leurs Prestres, c'est à dire, Anciens, & qu'ils distribuerent les charges de leurs Eglises, ou Assemblees, selon leur nombre. Or, pour ce qu'à Rome: ainsi qu'en la plus grande & pleine ville, & par consequent la plus libre, il se trouuoit beaucoup de Chrestiens, son Clergé en fut d'autant plus estimé, qu'il estoit composé des plus grands, honorables, sçauants & saincts personnages, desquels les Eglises des autres villes estant prises pour les susdites qualitez, auec le temps, il eut aussi plus d'autorité. De maniere qu'és doutes & questions qui s'offroient aux Eglises des petites villes, quand ceux-cy craignoient, ou ne pouuoient asseurément respondre, leur ordinaire estoit d'enuoyer à Rome ou aux grands Sieges, tels que Ierusalem, Antioche & Alexandrie, volontiers pourueus d'hommes d'excellente vie, & doctrine, & pour ceste cause intendants sur les Prouinces voisines, pour demander resolution : comme aussi vacant les places d'Euefchez, en receuoir de la pepiniere desdites grandes Eglises, où y auoit meilleure escholle de Clercs. Et d'autant que les responces sur tels aduis portoient le nom des Euesques respondants : Si elles venoient de Rome, c'estoient Epistres Decretales de Rome, & ainsi des autres endroicts, lesquelles lettres portoient le nom des villes, dont elles estoient venuës, depuis suiuies des Euesques Prouinciaux. Pour les causes susdictes, sous Constance, fils dudit Constantin, qui commença à regner l'an 340. l'Euesque Romain estoit en reputation bien grande, puis que ledit Empereur pressa Libere, Pape de Rome d'approuuer l'exil d'Athanaze, Euesque d'Alexandrie d'Egypte, par l'authorité de l'Euesque de la ville eternelle, de plus grande estime que les autres, ce dit Ammian Marcellin, qui viuoit lors, & entend parler de Rome : à quoy Libere n'ayant voulu obeyr, il fut luy-mesme fait prisonnier, & confiné. Par où on cognoist que depuis la Chrestienté, voire la pretenduë donation de Constantin, le Pape estoit subiect à l'Empereur, comme ledict Ammian, jaçoit qu'il fut Payen, descouure la grandeur du Pape Romain, disant, qu'à la brigue, que l'an trois cens soixante-huict, Damasus & Vrsicinus firent pour le Papat, on trouua cent trente-sept corps morts dans la Basilique, ou Palais de Sicinius ; & qu'il ne s'estonnoit pas s'ils s'efforçoient de tout leur pouuoir de paruenir à ce degré, par lequel ils estoient tellement enrichis des oblations des matrones, que leurs banquets surpassoient les tables Royalles, iaçoit qu'ils peussent estre assez honorez, viuants à l'imitation des Euesques Prouinciaux, lesquels par leur bonne vie, exemple & sobrieté se monstroient estre seruiteurs du vray Dieu. Car ce sont presque les mots de cest autheur. Mais depuis que Valentinian & Valens (ils commencerent à regner l'an 367.) eurent defendu l'Aruspicine, qui estoit comme vn

des principaus fondements du Paganisme (pour les rencontres veritables que ceste façon de deuiner faisoit sur la consideration du vol des oiseaux, ou des entrailles des bestes immolées aux sacrifices.) Et que mesmes l'Arc, ou Autel de victoire posé à l'entour du Palais des Senateurs fut osté, & que le 8. an de Theodosius, qui reuient à l'an 325. cest Empereur eust faict abbatre le Temple de Serapis, estant en Alexandrie d'Ægypte, lequel respecté pour l'ancien renom de sa saincteté seruoit de rempart, comme pour laisser debout les autres: & que les Vierges de Vesta, honorées pour leur chasteté furent ostées, & l'idolatrie communément mesprisée : Alors les Nobles voyants les Empereurs ouuertement ennemis du Paganisme, plus librement se rangerent du costé des Chrestiens: mais bien dauantage deça les monts & l'Occident, quand l'Empire des Cæsars vint à estre dissipé par les passages des Alains, Goths, Bourguignons & Francs. Car ces peuples redoubtans l'ancienne Noblesse, tant qu'ils peurent luy osterent le maniment des armes, & l'exercice des plus honnestes Magistrats. De maniere qu'au dire de Sidonius Apollinaris les Gaulois Romains furent contraints *dimittere ciuitatem, aut capillos*, c'est à dire, que les courageus vuiderent le pays, & les paisibles & craintifs se firent Clercs, en s'escourtant les cheueux. Deslors ceste Noblesse à la foule se jetta dans l'ordre Ecclesiastique, & pour son aise, & pour ne voir des Estrangers jouyr de leur bien. Car les victorieux ne pouuoient pas tant ouuertement retenir le bien de ceux-cy, que des bannis & rebelles, & aucuns encores, par zele enuers leur Religion, volontiers, dy-ie, ladite paisible Noblesse porta quant & soy vne partie du sien, qui est vne des causes, pourquoy nostre Clergé outre son bon mesnage, est maintenant si riche. Mesmes l'on voit par l'histoire que presque tous les Euesques de ce temps-là estoient issus de Senateurs Romains, & tels choisis, ie croy, afin d'estre dauantage respectez : ainsi que l'on peut coniecturer par les autheurs qui lors viuoient, & principalement par vne Harangue dudit Sidonius, prononcée en l'election de Simple Euesque de Bourges: lequel transport de personnes & de biens au Clergé aisément estoit souffert par les victorieux. D'autant que ne sçachant pas les langues Grecque & Latine, par lesquelles se pouuoit interpreter la Religion Chrestienne, ja fort auancée par tout, ils estoient contraints, (s'ils vouloient cheuir du peuple Gaulois, ja abreuué du Christianisme) s'ayder de ces Romains, comme pour leur seruir de truchements en cest endroit, & en leurs autres principaux affaires. Or, combien qu'à ces Euesques, par le 10. Article du premier Concile d'Orleans, appartint la moitié des biens, offerts aux Autels de leurs Eueschez, & l'autre au Clergé, si est-ce que le reuenu de l'Eglise estoit soubs son nom manié par les Archidiacres, comme aussi le reste de l'Eglise, par autres supposts du Clergé. Et se trouue par le discours des Histoires qu'enuiron l'an 600. apres la mort de nostre Seigneur, les Euesques Gaulois viuoient auec leur Clergé, ce croy-ie, en commun, pour le moins les Prestres mangeoient ensemble, comme les Moines, comme vous voyez le bled, ou pain du Chapitre leur estre encores distribué en plusieurs Eglises & Colleges. Mais pour le regard de l'Euesque, il estoit tousiours assisté de 2. ou 3. de ses Prestres, ou Diacres, sans lesquels

il n'eust osé sortir dehors, estants ce pendant les autres Clercs tenus soubs vn Abbé, second apres l'Euesque, & depuis nommé Doyen. Ce qui s'apprend non seulement par l'histoire de Gregoire de Tours, mais encores par ses autres œuures: Et Fortunat Euesque de Poitiers, par vn Epigramme addressé à l'escole de Paris, semble ainsi appeller le Clergé de ce Dioceze, comme toutes compagnies, voire d'armes estoient lors appellées eschołles: & dont le lieu dedié à Paris à la memoire de sainct Germain Euesque d'Auxerre a retenu le nom. Mais les Prestres de ces Eschołles Clergées, selon l'occasion estoient departis par les Parroisses, c'est à dire voisinage des Villes, ou Villages pour prescher la parolle de Dieu, & administrer les Sacrements, ainsi que font les Curez d'auiourd'huy, & l'autre demeuroit pres l'Euesque, ie croy, au seruice Episcopal, & cõmun de la Mere-ville ou Eglise. Car il faut sçauoir que jadis la charge du Prebstre & Euesque estoit semblable, iusques à ce que pour euiter aux Schismes & diuisions, qui pouuoient naistre entre ces gens pareils, & que la multitude des Chrestiens venant à estre si grande, ils ne pouuoient plus s'assembler en vn lieu, ou Ville, on distribua les Prebstres par les Parroisses, pour receuoir le peuple és Temples, & Oratoires, qui lors prirent diuers noms, selon la deuotion des bastisseurs enuers Dieu, ou les Martyrs renommez, pour ce qu'apres la mort des Apostres, ou anciens Martyrs, les assemblées des Chrestiens se faisoient volontiers à leurs Sepulchres: ce qui possible est la cause qu'anciennement il fut defendu leuer Autel, sinon en lieu où fussent des Reliques des saincts Martyrs enfouyes. Pour le regard des Euesques, ils retindrent l'imposition des mains, c'est à dire la Benediction & prieres qui se faisoient sur le Prebstre enuoyé en sa Parroisse: & neantmoins tousiours estimé estre de la Mere-Eglise, dont il sortoit, mais auec le tiltre de Prebstre de tel & tel lieu: comme pour exemple, N. Prebstre en l'Eglise de Paris, à l'Autel de la Magdelaine: N. Prebstre en l'Eglise de Paris à l'Autel sainct Seuerin, qui sont encores les premiers Archiprebstres & Curez de ladite Eglise de Paris: Apres lesquels furent enuoyez d'autres plus loing. Car les premieres habitations de ceste Ville furent en l'Isle, où est l'Eglise Episcopale, & du costé de l'Vniuersité à cause des bonnes eaus de la Montaigne, pour ce que l'autre riue de la Seine estoit lors en maraiz, afin que ce mot de l'agrandissement de nostre Ville m'eschappe, comme en passant. Encores pour soulager l'Euesque, & ses Archiprebstres, des Chorepiscopes, que ie n'ose dire Euesques ruraux, furent establis ce croy-je, pour auoir l'œil sur les Curez champestres: & nous auons encores des Doyens, qui s'apellent ruraux, qui font des visitations par les Parroisses des Villages.

De ceste distribution de Prebstres lors Commissaires, & reuocables pour cause legitime, est aduenu qu'encores auiourd'huy les Euesques ne donnent l'ordre de Prestre à aucun, qui n'est moine, s'il n'a tiltre, c'est à dire, s'il n'est commis par l'Euesque ordinateur à vn Autel ou Parroisse: ledit tiltre maintenant reduit à Benefice, c'est à dire, pour interpreter ce mot jadis commun aux Fiefs, Terres & prouisions de viure, pour seruir à vne Parroisse de Chrestiens, ou qu'il eust tant de Patrimoine qu'il suffist pour son entretenement,

autremēt l'Euesque Ordinateur estoit tenu nourrir ce Prestre, iusqu'à ce qu'il l'eust enuoyé en lieu où il trouuast dequoy. Ainsi furent en vn Sinode tenu par le Roy Guntran, condamnez, (ce dit Gregoire de Tours,) Bertran, Chresta & Palais Euesques d'Aquitaine, nourrir Faustian, que contre le gré & consentement dudit Roy, ils auoient sacré Euesque d'Acqs. Depuis ces Prestres Commissaires ont esté faits perpetuels administrateurs & nommez Curez, pour le soing & cure qu'ils doiuent auoir de leurs Parroissiens, & en aucuns lieux Recteurs, pour ce qu'ils les doiuent regir & gouuerner, voire encores Chappelains, quand les Chappelles ou Oratoires, où ils seruoient, ont esté faites Cures, pour auoir soing des Ames des habitans voisins desdites Oratoires. Le desir de monstrer l'ordre tenu par nos ancestres, en la distribution des Estats Ecclesiastiques, m'a vn peu transporté hors la demonstration de la liberté de l'Eglise Gauloise, possible non sans fruict.

Mais, reprenant ce que cy-dessus ie disoy de la contrainte, qui fit ietter nostre Noblesse au Clergé, i'adiouste que ce fut lors que la plus part des Offices Ecclesiastiques leur furent distribuez. Et aduenant vacation des Eueschez, quand il se trouuoit des Gentils-hommes bien appris, sages & sçauants, ils estoient tousiours preferez, pour le respect de leur qualité: & ces Euesques Nobles ayants de grands biens, & patrimoines, en donnoient, comme i'ay dict, partie aux Eglises: & tant qu'en fin elles se trouuerent si riches, que les Euesques eurent de tres-grands moyens, depuis employez, sous leurs preud'hommies en aumosnes, bastiments de Temples, rachapts de prisonniers, & autres vsages pies, non sans grande reuerence du peuple, qui auoit en admiration ces Prelats autant pour leur charité, que leur bonne vie, auec ce que la plus part des Rois, nouueaux Chrestiens, és disputes qui suruenoient au faict de la Religion, se reposoient sur la suffisance desdits Euesques, presque tous, comme i'ay dict, issus de Senateurs. Car les autres dignitez politiques estoient tenuës par les Conquerants: & ces Prelats ne pouuants rendre la Seigneurie aux Empereurs à cause de leur trop grande lascheté, ou leur esloignement & demeure en Constantinople, auoient recours à Rome, comme leur patron, pour estre reglez en leurs differents, sur le faict de la Religion. Toutes-fois il ne se trouue point que les Papes Romains pretendissent encores superiorité sur les autres Eglises. Car iusques à l'an six cents, ceux des autres villes, pour le moins des Gauloises, gouuernoient leurs Diocezes, c'est à dire Prouinces, territoire & departement par leur prudence, & l'aduis de leur Clergé: mesmes les premiers Conciles se tenoient sous l'authorité des Empereurs & Rois Chrestiens, & non par la seule conuocation des Papes Romains. Et encores moins leur en appartenoit la conclusion, pour la prerogatiue de leur Siege, sur les autres. Car, les Empereurs & Rois les faisoient publier, & quand les Papes Romains y ont esté preferez, on voit euidemment que ç'a esté à cause de la ville de Rome, estimee Mere-ville de l'Eglise. Aussi l'an 451. il fut dit au Concile de Chalcedoine, que l'Euesque de Constantinople tiendroit le secōd lieu, apres Rome, dautant que c'estoit l'Eglise de la seconde ville de l'Empire. Ce qui fut confirmé

par Iustinian, ainsi qu'on voit en sa Nouuelle, commençant........

Toutes-fois il ne se trouue point qu'és Conciles, tenus en Gaule, les Papes de Rome y presidassent, ne leurs Legats, auant l'an sept cens quarante deux. Car outre que nos Rois se disoient Empereurs, & Souuerains en leurs Royaumes, lesdits Papes n'auoient lors tiltre qui surpassast, voire ne fust commun aux autres Metropolitains: Pour ce que nous trouuons que ledit Sidonius Apollinaris, Euesque de Clermont en Auuergne, qui viuoit l'an 450. & encores depuis, appelle Loup Euesque de nostre Troye Champenoise, & autres de pareille reputation, (qui n'estoient Metropolitains) peres des peres, Papes Apostoliques, & à d'autres il dit, qu'il a receu les lettres de leur Apostolat, auec tous les autres tiltres, que maintenant lon donne au Pape seul, & il ne souffre estre pris par les autres Euesques.

A ceste cause au Concile tenu à Orleans l'an 512. les Euesques se soubsignerent selon l'ordre d'antiquité de reception, iaçoit qu'aucuns d'eux prennent le tiltre de Metropolitain: Ce qui monstre que parmi eux il n'y auoit encores point de preseance que pour le temps de la creation au Ministere. Mais tost apres Gregoire de Tours, qui mourut enuiron l'an 596. nous apprend que les Metropolitains depuis nommez Archeuesques, de son temps auoient authorité d'appeller leurs Diocesains aux Sacres. Aussi les Papes de Rome iusques à sainct Syluestre, qui viuoit l'an 314. ne s'appelloient qu'Euesques. Mais il y en a qui disent qu'à celuy-cy fut donné le nom d'Archeuesque: Et par le Concile d'Afrique, tenu enuiron l'an 418. auquel assistoient les Euesques Romains, il fut ordonné qu'on n'appelleroit aucun Euesque Exarque, ne premier & Souuerain des Euesques, ou Prestres, ains seulement Euesque du premier Siege. Outre cela il fut lors verifié audit Concile, que l'acte, par lequel le Pape Romain soustenoit qu'il pouuoit receuoir l'appellation des autres Euesques, ne se trouuoit en l'original de Nice. Et de faict Gratian 99. *distinct.* au *Can. primæ sedis*, apres auoir recité ce que dessus du Concile d'Afrique, dit ces mots, tournez du Latin mesmes: L'Euesque de Rome n'estoit point appellé vniuersel. Hormisda, qui estoit Pape l'an 514. se laissa nommer Patriarche par l'Empereur Iustin. Et comme quelque temps apres, sçauoir l'an 592. Iean, Euesque de Constantinople, surnommé l'Aumosnier, & le Ieusneur, eust esmeu ceste querelle, s'estant faict en vn Concile des Grecs declarer Euesque & Patriarche vniuersel, Gregoire, Pape de Rome, surnommé le Grand, pour sa doctrine, le contredit, & fit bien entendre à l'Empereur Maurice, que l'autheur de ceste opinion, contraire à la doctrine Euangelique, estoit precurseur de l'Antechrist, & par icelle auançoit la ruine des Chrestiens: que c'estoit faire tort aux Euesques d'attribuer cest honneur à vn homme seul, & par tel orgueil il pouuoit iuger la venuë de l'Antechrist: Car, comme pourroit-il respondre à Dieu le iour du iugement, s'il s'attribuoit à luy seul tous ses membres? auec autres pareilles raisons qu'on lit en ses Epistres. Mesmes on dit que courroucé d'auoir ainsi esté qualifié par Eulogius Euesque d'Alexandrie d'Ægypte, il ordonna que ses successeurs Papes de Rome mettroient en leurs lettres le tiltre de seruiteur des seruiteurs de

Dieu. Toutesfois auec si peu de respect de ses prochains successeurs, que Boniface III. n'en fit conscience: Car, cognoissant que Phocas (il commença à regner l'an 604) meschant Empereur, & meurtrier du bon Maurice auoit affaire de luy, il se fit accorder le tiltre d'Euesque Oecumeniq, c'est à dire vniuersel, craignant cest Empereur perdre l'Italie, s'il rendoit les Romains ses ennemis. Aussi lon dit que ce Boniface fut le premier qui en ses lettres adiousta ces mots: Nous voulons, mandons & ordonnons. Ce neantmoins la 51. Epistre du 4. liure du Registre dudit Gregoire premier Pape, (si elle n'est supposee) tesmoigne qu'il enuoya à Virgile, Euesque d'Arles le Pallium, qui est vn accoustrement, maintenant faict de lin, & de la laine de deux agneaux, offerts le iour saincte Agnes 21. Ianuier, & beneits auec certaines ceremonies, lors que lon dit à la Messe l'Agnus Dei, & puis enuoyé par les Diacres paistre, pour de la laine meslee auec d'autres faire le Pallium, qui en est tissu en façon de bande estroite, pendant derriere les espaules, & deuāt l'estomach des Prelats, ausquels les Papes les enuoyent auec grandes ceremonies, pretendāts les Papes, venus depuis, transporter vne legation de leur Siege à ceux qui reçoiuent cest honneur, comme fils fussent Lieutenants du Papat. Mais Gregoire de Tours monstre bien que luy-mesme ny les autres Metropolitains de son temps, n'auoient cure de ce Pallium, duquel il ne parle point, jaçoit que les Metropolitains Gaulois, (comme aussi ceux des autres Prouinces) exerçassent toute Iurisdiction Ecclesiastique, sans appeller à Rome, ainsi que lon peut voir par plusieurs proces, faits aux Euesques de son temps, & iugements donnez contr'eux, sans que les parties condamnees en appellassent à Rome: Nos Euesques ne recognoissants souuerain que le Roy assis en son Parlement, aussi appellé *Sancitum & Placitum*, lors composé de Prelats, Comtes & nobles Seigneurs. Car le peuple n'y auoit point de voix, que par l'organe de son Cōte, lors tenāt l'Estat de Bailly ou Seneschal, cōme lon peut voir par toute l'histoire dudit Gregoire, & suiuant ce qui s'estoit pratiqué auant luy au Concile d'Orleans: par la preface duquel les Euesques disent au Roy Clouis auoir receu les articles, qu'il luy auoit pleu leur enuoyer pour deliberer: Et par la cōclusion du mesme Concile luy renuoyent leur aduis, pour auoir lieu soubs son bon plaisir: Encores que presque tous lesdits articles soient de police Ecclesiastique. Ce qui monstre que les Euesques de ce temps-la estimerent le Roy, assisté de son conseil d'Estat, estre apres Dieu chef terrien de l'Eglise de son Royaume & non pas le Pape, auquel s'ils l'eussent estimé chef, ils eussent renuoyé la conclusion dudit Concile, & les articles de tres-grande importance, ainsi qu'on peut voir. Outre ce tesmoignage pour monstrer que le Roy, assisté, comme i'ay dit, estoit chef de l'Eglise de son Royaume, par toute l'histoire de ce tēps-la, & celles qui sont escrites depuis, il apert que presque tous les Euesques estoient nommez par le Roy, & est croyable qu'ils prenoient leurs prouisions de luy, soit qu'il les eust nommez, ou le Clergé, retenants nos Roys ce droit, possible à l'exemple de ceux d'Israël, plusieurs desquels nous lisons auoir nommé les grands Sacrificateurs. Que si l'on dit que le mesme Gregoire de Tours, monstre que les Euesques Salonin d'Embrun, & Sagittaire de Gap furent renuoyez

renuoyez au Pape Iean, ie croy premier, pour cognoistre s'ils auoient esté iustement deposez & reuoir leur procez : & qu'au mandement dudit Pape ils furent remis. Ie respond que ledit Pape iugea en vertu du renuoy, que le Roy comme Souuerain desdits Euesques en auoit faict au Pape : Et possible suiuant l'exemple de Constantin Empereur, lequel ayant commis Miltiades, Pape de Rome, pour cognoistre d'vne appellation d'Afrique, quand ce Commissaire eust donné sa sentence, l'Empereur recommist l'Euesque d'Arles & aucuns autres Euesques Gaulois & d'Espagne, pour iuger apres le Romain : Ce qu'il n'eust fait, si à Rome il y eust eu Souueraine Primauté. Mais au second proces, que sur nouuelles fautes on fit ausdits Euesques d'Embrun, & Gap, la condemnation du Synode Royal eut lieu, & d'autres furent mis en leurs places, sans qu'ils en appellassent : Ce que lon ne peut dire qu'ils fissent par modestie, puis que Sagittaire se declara ennemy du Roy Guntran, & assista le faux Roy Gombaud, par la faueur duquel il pouuoit obtenir vn rescrit du Pape, afin d'appeller son proces en Cour de Rome, s'il eust cuidé qu'en France on eust eu esgard à telles appellations. Car en ce mesme temps Pretextat, Euesque de Rouën, enuoyé en exil sur la calomnieuse accusation du Roy Chilperic, n'appella point non plus que Faustian d'Aquitaine, priué de son Eueschè : non plus que Gilles Euesque de Reims, condamné par trahison, & confiné par Childebert, Roy de France, & d'Austrasie, non pas mesmes Rieulle Euesque de Reims, & Eucher d'Orleans chassez enuiron l'an 720. par Charles Martel, encores Maire du Palais. Mais Boniface Vvingfild, Anglois, né pres de Londres, autres disent d'Irlande & d'Escosse, fut le premier, qui auec l'authorité des Papes de Rome, desquels il se disoit Legat, assembla les François ledit an 742. Et toutes-fois sous l'authorité des Maires du Palais, ayant fait entendre au Pape Gregoire III. que nos Euesques estoient ignorãts de la discipline Ecclesiastique, & auoient esté quatre-vingts ans, sans tenir Concile. Ce fut luy, qui le plus s'efforça d'introduire les ceremonies, & ordres Romaines. Car auant luy les Messes ne se disoient en France, qu'à la façon qu'il plaisoit à l'Euesque : Et possible au Prestre ou Curé, selon qu'il commandoit aux Diacres de son Eueschè lire vne leçon de la saincte Escriture, comme aussi les Introites, Oraisons & Psalmes, se chantoient ainsi qu'il aduisoit : Ce que lon peut iuger estre vray, & par le discours des histoires du temps, & par la diuersité qui encores se trouue aux ordres des Dioceses, presque tous differents en beaucoup de choses, voire sous vn mesme Metropolitain. Car, celuy de Paris n'est pareil à celuy de Chartres, Diocezains de Sens, & en toutes les Festes & Dimanches ne se lisent de mesmes Epistres & Euangiles, en l'vne qu'en l'autre. Charlemaigne introduit les chants & ordres Romains, enuiron l'an 796. ayants les Gaulois, ainsi que dit .... vsé, au precedent de la Messe de sainct Gregoire. Ceste introduction d'ordre Romain, auec la perte qui peu auparauant s'estoit faicte de la langue Latine, alteree par la venuë de tant de Barbares nations en Italie, apporta vne merueilleuse authorité aux Papes, que bien souuent il faloit aller trouuer, comme Oracles és doutes suruenus à l'obseruation dudit ordre, ou interpretation

d'iceluy meslé d'Hebrieu, de Grec, & de mauuais Latin : & encores plus l'acquisition que firent du Duché de Rome Gregoire II. surnommé Dialogue, & le III. son successeur, qui l'obtindrent, non par force, dit Guichardin, ny auec vne vraye obeyssance, ains lentement, & auec le temps, & par la conniuence de Leon Empereur, ou d'Eutyches, Exarque. Car ce fut la bresche, qui leur ouurit le pas à toutes leurs entreprises, n'ayants les Papes precedents eu dans Rome authorité comme Magistrats. Mais lors, pour ce que le Lieutenant des Empereurs demeuroit à Rauenne, le Pape s'authorisa ce pendant de la Mere-ville de l'Empire Romain, tousiours reueree par ceux qui se repaissent de vanitez, (comme fait volontiers le sot & ignorant populaire) cuidans que la vaillance & preud'hommie des anciens Romains fussent attachees aux murailles de ceste ville. Qui fut la cause pourquoy les Papes aymerent mieux demeurer parmy des ruines, qu'aller porter leur Primauté en la ville habitee par l'Empereur, lequel les eust estouffez par sa Majesté : La où esloignez tous les iours ils pouuoient empieter la Iurisdiction de Rome : Mais quand l'an 726. Leon III. Empereur defendit l'vsage des Images aux temples des Chrestiens, les mesmes Gregoires susdits apres l'auoir, pour ceste cause excommunié, quant & quant defendirent de luy payer tribut : Et monstrants qu'ils ne se contentoient pas des clefs de S. Pierre, s'aiderent du glaiue materiel, fauorisans les mutins rebelles à l'Empereur. Ainsi les Papes, comme s'ils eussent esté Iuges des Empereurs, authoriserent ou ne contredirent point la rage populaire, quand les Romains tuerent les Magistrats Imperiaux, qui se trouuerent en la ville de Rome, sous ombre que lesdits Magistrats soustenoiẽt l'authorité de leur maistre, ennemy des Images : & par consequent excommunié. Car, cela fit leuer la teste aux Papes, pour regarder hors le parc de leur bergerie, & se mesler des affaires mondaines, defendants comme i'ay dit, payer tribut audit Empereur excommunié, ne s'aduisans pas lesdits Papes, ou mesprisants ces mots de l'Escriture, Toute-puissance vient de Dieu, & qui resiste au Roy, resiste à l'ordonnance de Dieu : & qu'il faut obeyr aux Princes, voire fascheux & rigoureux. Ceste mesme entreprise donna occasion à leurs successeurs de passer plus outre, comme fit Zacharie, qui l'an 750. approuua la deposition de Chilperic, & promotion de Pepin à la Couronne de France, iaçoit qu'il ne faut pas croire que lors Pepin fust Couronné par son commandemẽt, ains par son conseil, ainsi que tres-bien a remarqué Othon de Frinsinguem, qui viuoit il y a 400. ans. Toutesfois ceste courtoisie Papale amolist encore Pepin, lequel, quand Estienne III. vint en France, se prosterna deuant luy, ainsi qu'auoit fait Phocas deuant ledit Boniface, & voulut derechef estre couronné par ce Pape, jaçoit qu'il l'eust esté à Soissons par Boniface de Mayance. Si trouuons que Charlemaigne fait Patrice quant & quãt en eut la puissance, & iouït du Patriciat : Car nos Chroniques disent qu'il establit les Euesques & Archeuesques par toutes les Prouinces (ie croy d'Italie, par ce que ses predecesseurs en vsoient en France, ainsi que i'ay dit) tellement, que s'ils n'estoient par luy approuuez, ils ne pouuoient estre sacrez, par aucun autre Euesque. Ce que aussi auoit esté accordé à Pepin, tãt auec le droit (disent les autheurs des Chro-

niques) & priuilege, que pour remedier aux calamitez du temps, il peust choisir des hommes de bien tels qu'il voudroit, pour mettre en la place des Euesques trespassez, comme il luy fut confirmé par vn Synode, auquel presida ledit Boniface de Mayance, ce dit Loup, Abbé de Ferrieres en Gastinois, escriuant à Malon, Archeuesque de Lyon enuiron l'an 850. Car, vous deuez sçauoir, par ce que nous a laissé Bertrand de Numburg, que les Rois qui estoient oingts, voire les Maires du Palais de France nommoient & introduisoient les Euesques François à l'exemple des Rois d'Israël, ainsi que i'ay dit. Gregoire de Tours est suffisant tesmoing, pour monstrer que les Rois donnoient les Eueschez vacans non seulement aux Clercs du Dioceze vacant, mais encor à de purs laics, lesquels admis aux ordres Ecclesiastiques, & puis sacrez, estoient par eux, ou leurs Commissaires mis en possession, &, comme ie croy, prenoient lettres des Rois, qui semblent en auoir vsé, comme d'vn droit de leur couronne, puis que Charles le Chauue en sa plainte qu'il fit au Concile de Sauonnieres, assemblé pres Tours, l'an 859. Soustint que Theudo n'auoit peu estre faict Euesque de Bayeux contre son gré: Laquelle prerogatiue & priuilege furent obseruez par les Rois de France ses successeurs, puis que nous voyons, que Lothaire fils de Louis d'Outremer, l'an 977. donna l'Eueschè de Laon à Adalberon, ainsi que dit Flodoard, ou son continuateur, duquel & de Tegan, plus ancien vous apprenez que les Rois auoient à leur suite des Clercs volontiers nobles par eux employez au seruice de la Chappelle Royale: & puis, selon leur suffisance, auancez aux Prelatures, reseruees pour lesdicts Clercs nobles, ce qui a duré iusqu'au temps de Philippe Auguste, & possible plus tard: puis qu'il . . . . se plaint que de son temps on rompoit ceste regle, disant.

Par foy Chanoines citedins
Ne deust en faire de vilains.

C'est à dire qu'on ne deuoit donner les Chanoinies des Eglises Cathedrales, ou des Citez à des Roturiers, mais à des Nobles, pour les inconueniens que sçait bien remonstrer ledit Tegan, en la fin du Proces, qui fut faict à l'Empereur Louys le Debonnaire. Quant à l'Inuestiture on ne la peut pas remarquer dans Gregoire de Tours, comme lon faict les sauuegardes, si ce n'est au vingt-deuxiesme Chapitre du huictiesme liure, où Valdon, nommé par son predecesseur & approuué par le Clergé, vient demander le consentement du Roy Guntran. Toutes-fois assez-tost apres, & du temps de . . . . . . qui fut enuiron l'an . . . . continué long temps depuis, ie trouue que le Commissaire du Roy mettoit en la main de l'esleu Euesque vn baston, ou verge, (ce peut estre la crosse) & vn aneau en son doigt, ce qui a duré iusques à Yues Euesque de Chartres, qui viuoit l'an 1093. & plus tard. Quant à l'eslection legitime d'vn Euesque, voicy comme quelque temps lon y proceda. Le Clergé, Nobles & Bourgeois s'assembloient en la presence du Commissaire du Roy, nommé Visiteur, lors volontiers Comte, ou Iuge de la ville: & là, apres les prieres faictes à Dieu, & l'inuocation du sainct Esprit, les mandez elisoient quelque prud'homme à

la pluralité des voix, chose que l'Exarque de Rauenne practiquoit, mesmes en l'eslection du Pape de Rome, qui n'estoit estably que du consentement de ses Lieutenants Imperiaux, auant qu'ils eussent perdu le gouuernement de ladite ville, par la force des Lombards. Car il se trouue que Belissaire, Lieutenant de Iustinian, confina Syluerie, Pape, mis en la chaire de Rome, par l'authorité des Rois Ostrogoths, sans attendre celle de l'Empereur, en laquelle chaire ledit Belissaire establit Virgile. Aussi par le troisiesme Concile d'Orleans tenu l'an mil cinq cens cinquante trois, fut dit que l'eslection des Euesques se feroit du consentement du Roy, du Clergé, du Peuple & des autres Euesques de la Prouince, mesmes il fut vn tẽps que nos Rois enuoyoiẽt les noms de trois hommes, pour estre choisis par les Chapitres, veufs de leurs Prelats: Comme au contraire, lesdits Chapitres quelquesfois en nommoient au Roy, lequel tousiours n'approuuoit pas leurs eslections, qui peut estre la cause de la diuerse pratique obseruee en ce fait, tantost quand le Roy seul en nommoit, ou quand le Cergé & le peuple le faisoient, toutes-fois sous l'authorité du Roy, qui les approuuoit. Et pour ce S. Louys, ou Philippe Auguste (car il ne me souuient pas bien lequel) allant outre mer l'an...... admonesta le Clergé de son Royaume d'eslire des gens de bien, affectionnez à son seruice, & vtiles audit Royaume. Nos Chroniques Françoises adioustent, au priuilege donné à Pepin, & Charlemaigne par moy cy-dessus allegué, que de ceux qui refuseroient prendre l'Inuestiture des Rois, ils pouuoient faire saisir le temporel: Et neantmoins que les contreuenants demeureroient excommuniez de l'authorité Apostolique. Il y a grãde apparence, que de ce droit d'Inuestiture, vient celuy de Regale, duquel nos Rois iouyssent aduenant vacation d'aucun Euesché, & ne souffrent que les Esleus reçoiuent leur temporel, ne qu'ils conferent les benefices dependãts de l'Euesché vacante, lesquels durant ceste vacance ils donnent horsmis les Cures, iusques à ce que ledit nouueau Euesque ait ses Bulles, & ait fait hommage au Roy, & payé son droit en la Chambre des Comptes. De ceste Regale iouyt Charlemaigne, ainsi qu'il se peut voir par vne certificatiõ de Hincmar Archeuesque de Reims, par laquelle appert que le Roy mit *In suo Dominicatu*, c'est à dire comme ie croy, saisit à son profit, les biens de l'Archeuesché de Reims, vacant par la mort de Tilpin, qui est le Turpin des Romans, & en bailla le Fief de Neuillac, ouuert durant la vacance à Oger, ou Aucher, Normand. Or, ayants Pepin & ledict Charlemaigne donné l'Exarquat, Pentapole, & confirmé le Duché de Rome aux Papes, en faisant du cuir d'autruy large courroye, ils s'acquirent grande authorité, & les Papes beaucoup de magnificence, de pouuoir & de commandement dans Rome, où l'on voit qu'ils auoient iurisdiction sur les Citoyens Romains du temps du Patriciat de nos Rois en Italie, voire depuis que Louys le debonnaire fut Empereur, puis que l'an 823. ils firent ou souffrirent executer, dans la maison Patriarchale de Lateran Theodore & Leon, nobles Romains, & ne voulurent rendre aux Iuges Imperiaux les meurtriers ou boutreaux, disant le Pape, qu'ils estoient seruiteurs de sainct Pierre. Toutes-fois il appert que Vinigise, Duc de Spolete estoit Lieutenant de Charle-

maigne à Rome, où parauant demeuroit vn Commissaire Imperial pour faire iustice, ie croy par Appel. Mais, quand ledit Charlemaigne fut esleu Empereur, les Italiens mesmes confessent, qu'ayant confirmé la Donation de son Pere, & de luy-mesme Patrice, il retint neantmoins les droicts Royaux, qui ne peuuent estre autres (s'il est ainsi qu'il ait donné à l'Eglise de sainct Pierre les Terres que les Papes disent) que le ressort des Appellations, & l'hommage. Aussi dit vne de nos Chroniques Françoises: Vadon de Vienne le confirme, que lors que Charlemaigne fut declaré Empereur, le Pape se mit à genoux deuant luy, & l'adora, ainsi que souloient faire les Anciens, comme aussi firent les Iuges, Nobles, & autres personnes de qualité, & le reste du peuple, passant l'image de ce nouuel Empereur se desfula. Or, quand ie dy que le Pape adora l'Empereur, i'entend dire qu'il se ietta à ses pieds, & possible baisa la terre, ce qui n'est pas nouueau. Car, Saluian de Marseille nous monstre en vne Epistre, adressee à ses Pere & Mere, que les Serfs baisoient les pieds à leurs maistres, les nourrissons les genoux, les enfans la bouche de leurs Peres, & pour ce ie tien que ladite Adoration estoit comme vn Hommage, que les Papes ne doutoient faire, d'autant qu'encores ils voyoient saint Paul, qui dit, Toute Ame soit subiecte aux puissances Souueraines. Sainct Iean Chrysostome, qui soustient qu'aucun ne peut estre exempt de telle subiection. Mesmes les Papes, qui furent depuis, iusqu'à Nicolas I. viuant l'an 858. n'acceptoient point le Papat, sans le congé des Empereurs, ou de leurs Commissaires, que s'ils l'auoient faict ils s'en excusoient enuers eux: comme aussi depuis la renonciation qu'ils disent auoir esté faicte par ledit Debonnaire, & laquelle ils n'ont oublié de mettre en leur droict *dist. 63. Can. Ego Ludouicus*. Iaçoit qu'on la puisse debattre de fausseté, par cinq ou six exemples de nos Annales. Quant à la iurisdiction Imperiale dans Rome, outre l'execution que fit faire ledit Charlemaigne l'an 801. des mutins qui auoient blessé le Pape Leon, il se trouua, qu'il y auoit, ainsi que i'ay dit, des Commissaires Imperiaux, demeurants pres sainct Pierre, lesquels cognoissoient des differents du peuple Romain (ie croiroy bien par Appellation) & des debats des autres habitans de toutes qualitez. Car, il y auoit des Lombards, des Senes, & autres logez pres le Vatican, & attirez par les Papes, sous ombre de deuotion, enuers le Sepulchre de sainct Pierre. Tant y a que nous trouuons, que les Iuges Romains estoient tenus rendre raison à ces Commissaires, des Iugements par eux donnez, ainsi qu'a bien noté Sigonius, autheur Italien en son Liure des Rois d'Italie, alleguant vne Chartre, par laquelle l'Empereur mande ausdicts Iuges Royaux, venir rendre compte de leurs iugements, & vn autre ancien Italien dict, que les biens des Romains condamnez estoiét inuentoriez & seellez, pour leur estre rendus, si l'Empereur ou ses Commissaires infirmoient le iugement donné par les premiers Iuges Criminels: & quand ils estoient approuuez que les Iuges ou soldats de la Garde Imperiale, (ie croy, demeurants à Rome,) en auoient la moitié, qui est vne bien grande marque de iurisdiction, soit pour la participation desdites amendes, ou tenir Iuges, & Gardes des soldats Imperiaux, mesmes dedans Rome, pour

monstrer que le Pape recognoist pour Souuerains les Empereurs qui auoient iurisdiction sur les biens, & sur la vie des habitans de Rome. Car, de s'amuzer icy à debattre si les terres que le Pape tient luy ont esté donnees par Constantin le Grand, Empereur, ce seroit gaster du papier, ayant la fausseté de telle Donation esté assez esclaircie & descouuerte par d'autres : Il suffira dire que par celle de nos Rois, il n'est faict aucune mention de celle de Constantin le Grand, laquelle les Papes n'eussent oublié à ramenteuoir, si lors on eust creu, qu'il y en eust eu vne. Il est vray que du Tillet en son Chronicon François dit, que ce que Pepin donna fut au nom de Constantin Empereur, lors viuant, à quoy il n'y a pas grande apparence, puis que les Annalistes du temps, & Paul Emil, ie croy apres Paul Diacre, disent que les Ambassadeurs Grecs faisoient instance, pour empescher que les Rois François ne donnassent l'Exarquat aux Papes, & qu'aux doutes & proces lon vsoit des Loix Capitulaires de Charlemaigne, tant estimees que Gratian en a incorporé plusieurs en son Decret. Aussi les Papes n'auoient en ce temps aucune iurisdiction en France. Car, iaçoit que l'an 833. Gregoire IIII. Pape fauorisant les enfans de Louys le Debonnaire, contre leur Pere, fust venu pour l'excommunier, & les Euesques ses adherants, si n'exerça il rien de sa iurisdiction pretenduë : au contraire, il fut rudoyé de paroles par ledit Empereur, qui ne s'enclina point deuant luy, comme il auoit faict deuant Estienne IIII. Pape : ains reprocha audit Gregoire, qu'il se deuoit prendre à luy-mesme, s'il n'estoit receu comme ses predecesseurs : Encores les Euesques François manderent au Pape, que s'il venoit pour les excommunier, ainsi que lon disoit, qu'il s'en retournast excommunié. Et de faict l'an 837. ils ne laisserent de faire le procez à Ebon Archeuesque de Rheims, à cause de trahison, par la bouche de l'Empereur Debonnaire, lequel Ebon fut priué de son Euesché, & banny de France, dont il n'appella point, encores que ce fust pour auoir soustenu la cause, pour laquelle ledict Pape estoit venu en France, puis, quand les enfans dudict Debonnaire se furent battus, en la grande bataille de Fontenay pres d'Auxerre, où il demeura dix mil hommes, auec presque toute la Noblesse de France, qui auoit pris party de costé & d'autre, & que tant par leurs partages, que venuës & rauages des Normands, la Maison de France decheut de sa reputation, quand par la faueur de l'Empereur Lothaire ledit Ebon eust obtenu lettres du Pape, pour estre remis, les Euesques François n'y voulurent point obeyr, ce dit Guittard: Toutes-fois peu apres le Pape Nicolas sous couleur que Lothaire Roy de Lorraine, auoit quitté Thieberge, sa femme legitime, pour espouser VValdrade sa concubine, & que ce dernier mariage auoit esté approuué par les Archeuesques Gauthier de Colongne, & Thiegaud de Treues, il excommunia ledit Lothaire sur le Compromis que ledit Roy, & Thieberge sa femme auoient faict d'obeyr à la sentence que ledit Pape donneroit sur leurs differents, & non pour puissance que lesdits Papes de Rome eussent sur les Rois de France, donnant asseurance ausdits Archeuesques pour venir à Rome, rendre raison de l'approbation dudit dernier mariage, où ils furent condamnez sur le recit de leurs proces verbaux mesmes,

& sans autrement les ouyr. Mais la responce que lesdits Archeuesques firent au Pape, & laquelle se lit dans les anciennes Annales du temps, monstre bien que la iurisdiction Papale sur les Metropolitains Gaulois estoit lors nouuelle, & ne se pouuoit exercer sans la Permission des Rois, & l'assistance des Euesques, & du Clergé de leurs Prouinces. Aussi ne fut-il pourueu en leurs places, qu'apres leur mort. Enuiron ce mesme temps, & l'an 863. Luitperd, Archeuesque de Mayence, remonstra à Louis, Roy de Germanie, qu'il se deuoit ioindre à Charles Roy de France, son frere, pour faire teste au Pape, lequel se detraquant de son deuoir se mesloit trop des affaires humaines, & entreprenoit sur les autres Euesques, disant ledit de Mayence, que tout ainsi que le Pape peut errer, aussi appartient-il à l'Empereur, & autres Euesques de le iuger & corriger. Toutes-fois l'an 868. il fut dit au Concile de Constantinople, mais en l'absence de nos Gaulois, que les Euesques estoient esgaux en dignité auec les Rois, afin, dit ceste Assemblee, qu'ils ayent plus d'authorité pour les reprendre, monstrants les Papes bien-tost apres que ce Decret estoit faict, pour les hausser par dessus le Magistrat: encores pour confirmer les raisons desdits Archeuesques de Colongne & de Treues, Berthold, Archeuesque de Treues l'an 873. empescha VValon, Euesque de Mets, d'vser du Pallium susdit, soustenant que par tel priuilege, il ne pouuoit s'exempter de la iurisdiction de luy, son Metropolitain, comme en ce mesme temps Hincmar, Archeuesque de Rheims, & les autres Euesques François assemblez à Pontigon l'an 876. resisterent aux lettres qu'Ansegise, Archeuesque de Sens auoit obtenuës, mesmes du consentement du Roy Charles le Chauue, pour estre en France Legat du Pape, & en son nom assembler les autres Euesques du Royaume. Car ils soustindrent que c'estoit contre les Canons, & que chacun Metropolitain auoit puissance d'assembler ses Diocezains, pour aduiser aux affaires de leur Prouince, sans que l'authorité du Pape y entreuint. Or, que le Pape n'eust point de iurisdiction sur les Euesques Gaulois, que volontaire & de gré à gré, comme i'ay dit cy-dessus, parlant des Euesques de Ambrun, & de Gap, il apperra plainement par l'exemple qui s'ensuit. Hincmar, Euesque de Laon, ayant baillé au Roy Charles le Chauue vn Fief de son Eglise, le Roy en fit don à vn Normand, dequoy l'Euesque marry le voulut r'auoir, & pour la resistance du Normand il l'excommunia: l'Euesque repris d'vne si legere excommunication par vn Synode fut iugé auoir mal prononcé: Ce qui l'aigrist dauantage contre le Roy, & ne voulut recognoistre l'Archeuesque de Rheims pour son Metropolitain, à ceste cause ledit Euesque de Laon, appellé en vn Synode tenu à Verberie, l'an . . . . . . fut condamné d'obeyr au Roy, & à l'Archeuesque de Rheims, son Superieur, dont il appella à Rome. Les Euesques s'opposerent à telle appellation, soustenants que c'estoit contre les Canons & Concile d'Afrique, cy-dessus cotté, & leurs Priuileges: & d'autant que ledict Hincmar de Laon ne cessoit de trauailler son Metropolitain, assigné en Cour de Rome, les Euesques de douze Prouinces assemblez au Palais d'Atigny l'an 870. le condamnerent, & sans auoir esgard à son Appel le contraignirent presenter vn escrit

de sa main, contenant vn Acquiescement sur la Sentence contre luy donnee: Dont Adrian II. Pape fasché, cõmanda à Hincmar Archeuesque de Rheims, & aux Accusateurs dudit Hincmar de Laon, venir à Rome, pour voir iuger l'Appel dudit Euesque de Laon: à quoy celuy de Rheims fit responce, qu'il ne pouuoit sortir du Royaume de France, sans le congé du Roy, son Superieur, & encores moins contraindre les autres d'aller à Rome. Quant à Charles le Chauue, quelque obeyssant qu'il fust aux Papes, pour l'aduantage qu'il attendoit d'eux, & sa propre ambition, il manda au mesme Pape, qu'il ne luy appartenoit d'outrager vn magistrat; que ses predecesseurs Papes n'auoiét onques escrit de si hautaines lettres aux Rois de France, lesquels estoient Souuerains en leurs Royaumes, & non pas ministres ny executeurs des mandemens du Pape: Que le Pape ne suiuoit pas l'exemple de S. Pierre, ne de S. Gregoire, s'ingerant de prendre la defence d'vn Euesque cõdamné par ses Confreres, auec assez d'autres raisõs tirees de l'Escriture, qu'on voit dans l'abregé que Floard a fait des œuures dudit Hincmar, la vie duquel il a escrit au liure des faits & gestes des Archeuesques de Rheims. Mais le vray fondateur de l'authorité des Papes en France (outre Boniface de Mayence susdit) fut ledit Charles le Chauue, qui voulant supplanter Louis Roy de Germanie, son frere plus âgé, apres la mort de l'Empereur Louis II. aspira à l'Empire par la faueur de Iean VIII. Pape. Car ce Romain sçeut bien s'aider de l'ambition du Roy François, luy faisant d'entree renoncer à l'election des Papes, & autres choses qu'il stipula à son aduantage, & de ses successeurs au Papat: Toutesfois à la honte des Empereurs Italiens qui vindrent depuis, & lesquels par leurs foiblesses & diuisions laisserent les Papes en assez longue possession d'authorité Souueraine dedans Rome, pendant que les Berangers debattent le tiltre Imperial cõtre Hugues, Lothaire, Louis l'aueugle, & les autres François, ou Germains, & que les Papes sont soustenus par les Comtes de Tuscanelle, qui les maintindrent en telle insolence, que non sans cause Othon Roy d'Allemaigne, premier de ce nom, fut contraint d'y mettre la main, pour chastier leur desbordemẽt & la meschãte & scãdaleuse vie de Iean XII. Pape, petit fils de Serge Pape, & de Mascosie, putain Romaine. Othon donques, ayant par l'authorité d'vn Concile, chassé ledit Iean XII. establit en sa place vn nommé Leon: Et comme cest Empereur fut retourné en Allemaigne, Iean reuint, qui en chassa ledit Leon. A ceste cause Othon fut contrainct de retourner pour remettre Leon en son Siege, & lequel rendit lors à l'Empereur & à ses successeurs, la puissance d'élire les Papes, & l'inuestiture des Eueschez de son Royaume, & Prouinces à luy subiectes. Et aussi que doresnauant il pourroit ordonner ce qu'il iugeroit appartenir pour l'entretenement de l'authorité du siege Romain, afin d'obuier aux seditiõs & malices des Romains, & à la simonie ordinaire pratiquee en l'eslection des Papes. Mesmes il rendit à l'Empereur le Domaine, & les places dõnees tant par Iustinian (les autheurs ne parlent point de Constantin le Grand) que par les Rois Lombards, par Pepin, & Charlemaigne François: Ce disent Luitprand, Lambert de Schafnaburg & Thierry de Nieur. De maniere que sous les trois Othons il semble que les Papes recogneurẽt les Empereurs,

Empereurs,comme leurs ſuperieurs, puiſque leſdicts Empereurs nommoient les Papes,& iouyſſoient du Domaine, que leſdicts Papes tiennent auiourd'hui en Italie. Mais apres la mort d'Othon III. qui aduint l'an 1003. les guerres ayans recommencé en Italie pour la poſſeſſion de l'Empire que les Seigneurs Italiens ne pouuoient ſouffrir tranſporter dehors: la ſimonie quant & quant recommence à troubler les eſlections Papales : ce qui dura iuſques à l'an 1045. quand l'ambition & folie d'aucuns bourgeois & nobles Romains eſleua en meſme temps Syluestre,qui ſe tint à ſaincte Marie Maior, Benoiſt qui ſe tint à Lateran,& Gregoire qui ſe tint à ſainct Pierre, ſe diſants treſtous Papes,dans la meſme ville de Rome, & ſouz la faueur de leurs partizans. Ce neantmoins ayans eſté depoſez l'an d'apres,Clement II. fut mis en leur place par la diligence de Henry III.Roy de Germanie, lequel couronné Empereur l'an 1048. pour euiter aux ſeditions & brigues Papales,ſe fit iurer par les Romains,qu'ilz ne receuroient d'autres Papes, que ceux que doreſnauant il leur bailleroit.Mais ledict Empereur retourné en Allemagne,Clement fut empoiſonné ſept mois apres ſon eſlection,& Benoiſt chaſſé reuint:cependant l'Empereur nomme Pape Damaſe II.lequel deſagreable aux Romains fut ſemblablement empoiſonné l'an 1049. A ceſte cauſe Leon IX. encores nommé par l'Empereur,craignant l'iſſuë de ſes predeceſſeurs, quand il fut venu à Rome, cherchant l'amitié des habitans d'icelle,ſe fit derechef par eux declarer Pape, & neantmoins venant à mourir l'an 1054. l'Empereur nomma pour Pape Victor II.dont Frederic Archidiacre de Rome,frere de Godefroy de Lorraine fut ſi faſché qu'il conſpira contre ledict Empereur, pour duquel euiter la cholere il ſ'alla rendre moine à Caſſin,où depuis il fut eſleu Abbé de ce lieu.Victor mort l'an 1057. de poiſon,que luy donna le Cardinal Graſul, ainſi qu'il auoit fait à ſes predeceſſeurs, & autres qui le ſuiuirent, les Romains ſans attendre l'aduis de l'Empereur,firent Pape ledict Frideric Abbé de Caſſin, qui prit le nom d'Eſtienne IX Celuy-cy ietta les fondements de la querelle, que depuis les Papes eurent contre les Empereurs Henry IIII.& ſon fils.

Mais eſtant ledict Pape mort 7. mois apres, il ne peut mettre à execution ſes deſſeins de faire ſon frere Empereur,& rendre au Clergé & peuple de Rome la puiſſance d'eſlire les Papes.Toutesfois on dict qu'en mourant il adiura les aſſiſtãs d'empeſcher que les Eueſques priſſent inueſtiture des Rois & Princes,ſoubz ombre des abuz qui ſe commettoient aux Collations des Benefices, dõnez par les Empereurs,& encores de faire interdire le mariage aux Preſtres. Car ceux qui receuoient les Benefices par les mains des Empereurs & Seigneurs laics,eſtoient par les Romains nommez Simoniaques, comme ſ'ils les achetaſſent,& les Preſtres mariez,Nicolaytes,cõme ſ'ils euſſent eu leurs femmes communes,ainſi qu'Euſebe raconte qu'vn Nicolas preſenta la ſienne en vne aſſemblée,pour monſtrer qu'il n'en eſtoit pas ialoux. Tout auſſi toſt que Victor fut mort,le Cõte de Tuſcanelle fit nõmer Pape Guy ſon fils, qui prit le nõ de Benoiſt ix.cõtre lequel le Clergé nõma Nicolas II.auſſi ſans attẽdre l'authorité de l'Empereur.Ce Nicolas fit tenir vn Concile,auquel Benoiſt ſon cõpagnon fut depoſé,& dauantage ordonné que doreſnauant les Papes ſeroient

esleuz par les Cardinaux seuls, l'eslection desquels seroit confirmée par le peuple, reserué à l'Empereur l'honneur qui luy appartient. Mais il faut noter que Henry IIII. Empereur, estoit lors mineur, & soubs la tutelle de sa Mere. Nicolas mort de poison que luy bailla Brasus compagnon de Hildebrand cy apres Pape, plusieurs Cardinaux prierent l'Empereur de nommer vn Pape, lequel pour ceste cause, en l'assemblée tenuë à Basle, declara Pape Cadelle, appelé de Parme, qui prit le nō d'Honoré. Cestui-cy fut si peu agreable aux Romains & à Hildebrād, qu'ilz nommerēt Pape l'Euesque de Luques, lequel prit le nom d'Alexandre, dont s'ensuiuit vn grand scandale, pour l'insolence de ce Pape, qui l'an 1073. enuoya vn mandement à l'Empereur, par lequel il luy deffendit vendre les Benefices (il entendoit que l'inuestiture qu'on prenoit de luy, se dōnoit pour argent, & appelloit cela vente) & doresnauant n'en conferast aucun, sans l'authorité du Siege Apostolique: Puis ayant cest orgueilleux Pape esté emprisonné par les Romains, aduertis qu'il se vouloit faire emprisonner par l'Empereur, souz ce pretexte, & à la suscitation dudit Hildebrād ils le firēt deposer, & puis mettre en prison, où miserablemēt il mourut. Tout aussi tost ledit Hildebrand moine de Clugny, & Archidiacre de l'Eglise Romaine, natif du pays de Sene, fut mis en sa place, lequel prenāt le nō de Gregoire VII. se declara ennemi de Henry IIII. appuyé sur les forces de Mathilde Princesse d'Italie, dame de Toscane, de la riuiere de Gennes, & plusieurs terres de Lōbardie, que depuis elle donna au siege Romain. Gregoire donc renforcé de si grādes richesses enuoya excommunier tous ceux qui prenoient inuestiture des Princes Seculiers, & les Princes mesmes qui les donnoient: Ce qui occasionna vne guerre, laquelle entretenue en longueur, par des subtilitez Papales, & trauerses que reçeurent les Empereurs de leurs subiects, enchantez par l'authorité qu'ils pensoient adioindre au siege Romain: Finalement s'appaisa, apres que la collation des benefices electifs fust demeurée aux Papes, & les Empereurs tellemēt abaissez, qu'ils entrerent en plus grande suiection des Papes que les Papes ne souloient estre soubs les Empereurs Payens. Car ce fut lors que les Papes tout ouuertement maintindrent que les Empereurs ne pouuoient porter courōne ne le tiltre d'Empereur, iusques à ce qu'ils eussent esté couronnez de leur main ou de celle de leurs Legats. Durant ceste guerre l'orgueil dudict Gregoire fut si grand, qu'ayant excommunié ledit Henri IIII. quant & quant il absout ses hōmes de la fidelité qu'ils luy deuoient, & luy fut si rigoureux, qu'estant venu luy demander pardon, en toute humilité, & despoüillé de ses ornemēs Imperiaux, il le souffrit demeurer trois iours d'hyuer, & au mois de Ianuier, nuds pieds deuant sa porte, auant que parler à luy. Puis, ayant fait semblant de le deslier de la Censure Ecclesiastique, tira de luy serment de n'vser des ornemens Imperiaux iusqu'à certain temps: & qu'il eust suscité les Euesques à couronner Empereur vn Rodolf, ou Roul, par luy choisi pour seruir de Competiteur audit Henry IIII. Auquel Roul ledit Pape enuoya vn Diademe auec vn vers Latin de telle substance, escrit à l'entour.

La Pierre, à Pierre l'a donné,
Et Pierre en a Roul couronné.

Mais au dommage dudict Roul, qui premierement perdit la main en ceste querelle, & puis la vie, vaincu en bataille par ledit Henry. Depuis ce temps-là les Papes ne garderent plus d'ordre, ne de modestie Chrestienne, ains tout ouvertement se mocquerent de l'Imperialle Majesté, & tellement villenerent tous les Magistrats, que Frederic I. Empereur de ce nom se presentant au Pape Alexandre, & comme penitent s'estant agenoüillé deuant luy, le Pape aussi orgueilleux, qu'impudent, mit le pied sur la teste de ce Prince, lors premier des Chrestiens, disant, Tu marcheras sur l'Aspic, & fouleras au pied le Lyon & le Dragon. Et quand l'Empereur luy eust respõdu: Ce n'est pas à toy, ains à Pierre que ie m'humilie: Le Pape encores plus fierement repliqua: & c'est à moy & à Pierre. L'Empereur donc ainsi perillé, les Papes suiuants porterent moins de respect aux autres Roys, & plus hardiment despoüillerent les Euesques Prouinciaux de leurs tiltres & priuileges honorables: comme ils firent des Archeuesques de Rauenne, de celuy d'Exarque, & celuy de Milan d'vn autre priuilege, duquel il ne me souuient pas bien pour ceste heure: Contraignants tous autres de faire ioug, parce que l'Empereur n'auoit peu resister à leur foudre. Car, depuis l'abaissement dudit Henry IIII. ils oserent ouuertement citer à leur Cour tous Euesques, & sans attendre l'authorité des Empereurs, & des Roys, enuoyer leurs Legats pour assister aux Conciles des Prouinces, & eux-mesmes y presider en personne, se monstrans Iuges & arbitres des differents suruenus entre les Roys, ausquels bien souuent ils enuoyerent commander poser les armes, ainsi que l'an .... ils firent à Philippe Auguste, nostre Roy, qui de trop pres poursuiuoit Iean, surnommé sans terre, Roy d'Angleterre, condamné par les Estats François, pour auoir tué le Duc de Bretagne, vassal de France: Mais ledict Philippe en appella au futur Concile, sans laisser la poursuitte de l'execution de l'arrest de son Parlement. Les mesmes Papes voulurent aussi contraindre les Roys d'aller en Leuant faire la guerre à leur appetit, ainsi que fit Boniface VIII. qui somma Philippe le Bel nostre Roy, de s'armer à ceste occasion, & dont s'ensuiuit la querelle de cest orgueilleux Pape, qui lors escriuit aussi à l'Empereur, que Dieu ayant faict deux grands Luminaires pour esclairer le Monde, le Pape estoit le Soleil, & l'Empereur la Lune, laissant dans ses loix Papales ce chapitre pour seruir à la posterité à remarquer sa presomption. Ce qui possible fut la cause pourquoy luy-mesmes soustint audict Philippe le Bel, qu'és choses diuines & humaines il estoit subiect des Papes: Et par ses lettres defendit au Roy de conferer aucun benefice. Toutesfois nos Euesques interrogez par le Roi en vne assemblée d'estats, s'ils y recognoissoient le Pape pour tel qu'il se disoit, respondirent que non, & que le Roy estoit leur souuerain Seigneur. Encores Robert Comte d'Arthois en la mesme assemblée brusla ces arrogantes lettres du Pape, depuis enleué de sa maison paternelle par les amis du Roy pour mourir, (dit l'histoire du temps) enragé comme vn chien, puis qu'il estoit entré en sa chaire, comme vn renard, & y auoit regné, comme vn lyon. Aussi ne fut l'excommunication prononcée contre ledict le Bel, approuuée du Pape, successeur dudict Boniface: & les Roys qui vindrent depuis obtindrent lettres, par lesquelles le Roy, & Royaume de France

ne peuuent estre interdicts,auec autres priuileges cottez par du Tillet. Demaniere que les François continuants leur liberté: par arrest de l'an 1369. il fut dit que les Corps de noz communautez ne pouuoient estre excommuniez: Et pource l'an 1406. le XI. Septembre aucuns excommuniez furent absouz par arrest de la Cour de Parlement de Paris, és Registres duquel se trouue encores vn aduis d'Eude, Duc de Bourgongne, pour empescher la reception des Decretales du Pape, lesquelles aussi n'ont lieu en France, non plus que les Loix Imperialles, c'est à dire, pour raison, & non pour commandement puis que le Roi de France est souuerain en ce Royaume: Aussi les Euesques François ne souffroient que leurs procez se fissent en Cour de Rome, & suiuant leur ancié priuilege, côme sçeut bien ramenteuoir Arnou Euesque d'Orleans, sur le differét d'Arnou & Gerbert, pour l'Archeuesque de Reims, du téps de Hugues Capet, disant qu'aller à Rome, c'estoit aller demander aduis à des mébres. Car de tout téps les procez, qui suruenoient en France pour le tiltre des benefices, ou choses sacrées, se demenoient en la Prouince, pardeuát l'Archeuesque, ainsi qu'on voit en Gregoire de Tours, pour l'Abbaye S. Croix de Poitiers, debattue entre Lubouere & Chrodielde enuiron l'an 592. pour les limites des Eueschez de Noyon & de Soissons, l'an 815. souz Louys le Debonnaire, quand ces Eueschez furent reglez en vn Synode d'Estats: Ce qui a duré iusqu'à ce que les Papes peu à peu renuerserent les eslections, par les graces, qu'ils appelloient expectatiues, reseruations, & autres subtils moyens, que la Cour de Rome inuenta, pour lier la main des Collateurs, ou Electeurs, & faire tomber les gras Benefices (i'ay vsé de leur mot) en celles des Romipetes, ou familiers des Cardinaux. Encores, pource que les Iuges des Papes le plus souuent euoquoiét les causes de premiere instance, pour faire venir plaider les parties à Rome: Puis, souz ombre des voyages d'outremer frequents, pour fournir disoient-ilz aux fraiz des armées, ayant mis sus les Annates, c'est à dire ordonné que le reuenu d'vne année de tous les Benefices electifs seroit porté à Rome, auant que les eleuz peussent auoir leurs Bulles. S. Louys cognoissant cest abuz & autres pareils, defendit l'an 1267. payer ce tribut aux Papes, par vne ordónance depuis gardée en France, & iusques à ce que les Papes accordants aux Roys leuer des Decimes sur les Eueschez, & rendants vray le prouerbe: Donne m'en, ie t'en donneray (disent noz Annales) remirent sus lesdites Annates, Graces expectatiues & reseruations: Et pour faire taire le Parlement de Paris, qui s'opposoit à telles iniustes leuées & ordonnances Papales enuiron l'an 1410. (Car il ne me souuient pas bien de l'année) Benedict Pape, demeurant en Auignon, & depuis Martin V. Pape de Rome, accorda des Indults aux Conseillers de Parlement pour eux, leurs enfans ou amis: Mais ayant lesdictes Graces esté cassees aux Conciles de Constance, ou Basle, & l'ancienne eslection remise en France: le Decret de Basle sur ce interuenu, fut confirmé par le Roy Charles VII. en vne assemblée d'Estatz tenuz à Bourges l'an 1438. où fut publiée l'Ordonnance, appellée Pragmatique Sanction, pource qu'à la requeste des Estatz le roy l'ordonna. Le mesme roy, quand le Pape Eugene appella les Euesques François pour se trouuer au Concile par luy assemblé à Florence contre

celuy de Basle, auoit aussi defendu aus Euesques François d'y aller au grand regret dudit Pape, qui declara ledit Concile de Basle nul, & Schismatique. A mesme intention Pie II. Pape s'efforça par le moyen du Cardinal de Balue, lors fauorisé du Roi Louis XI. rompre ladite Pragmatique Sanction, comme aussi tous ses successeurs Papes, iusqu'à Leon X. qui l'an 1516. concorda auec le Roi François, non sans l'opposition des Vniuersitez de son Roiaume & nommément de celle de Paris, qui en appella au futur Concile, & volontiers se fust mutinee, si elle eust trouué qui luy eust seruy de chef, & si on n'eust faict semblant d'atteler l'artillerie, ainsi que ie tien des hommes du temps, pour la mener battre les Colleges de l'Vniuersité de Paris, où l'on disoit que s'estoient assemblez ceus qui vouloient empescher la publication dudit Cócordat. Quant aux Indults des Conseillers du Parlement de Paris, ayants esté interrompus depuis ladite Pragmatique, M. Iaques Spifame, depuis Euesque de Neuers, estant Conseiller de ladite Cour, en poursuiuit & obtint la remise, à l'entreueuë que le Pape Paul, & le Roi François I. firent à Nice, l'an 1538. Et pour conclusion de ce Traité, ie puis dire auec les Anciens, que toutes les entreprises Papales sont procedees des exemptions de Iurisdiction octroyees par les Empereurs & Rois aus Papes ou Ecclesiastiques, lesquels en vsants mal contre leur Majesté, doiuent perdre ces priuileges, puis qu'on n'en peut alleguer aucun contre ceus qui les ont octroyez, ne dire, ne faire chose preiudiciable à la Majesté de ses successeurs ou de son Estat, principalement en France, où la coronne ne vient par election, ou succession, ains comme vne Noblesse, *à genere*. Que si le Pape pretend auoir le glaiue temporel & materiel, on luy peut repliquer ce que sceut dire tres-bien S. Bernard au Pape Eugene, à sçauoir qu'il ne se pouuoit aider de celuy de S. Pierre, puis que Dieu luy commanda de le r'engainer: & que s'il en veut auoir plus d'vn, il pourroit bien perdre tous les deux. Mais pour clorre la bouche à tous ceux qui voudroient debattre les Libertez de l'Eglise Gallicane, & soustenir l'absoluë authorité du Pape sur le Roiaume François, les appellations comme d'abus que dés si long temps le Parlement reçoit contre les lettres & rescrits du Pape: la verification que ladite Cour faict des Facultez des Legats, enuoiez de Rome en France, monstrent par les Modifications qu'elle y adiouste, que le Pape n'a en France Iurisdiction que volontaire, puis que bien souuent lesdits rescrits sont cassez, & que son Legat n'entre point en Fráce qu'apres la permission du Roi, & n'exerce sa cómission qu'apres la verification de ses Bules audit Parlement. Ce qui n'est pas vne nouuelle coustume. Car, Gregoire premier, enuoyant en Angleterre son Legat Augustin, pour reprimer l'heresie Pelagienne, luy defend d'exercer és Gaules aucune jurisdiction, pource, dit-il, qu'elles ne sont subiettes que de l'Euesque d'Arles, lequel neantmoins nous ne trouuons point, par les Annales du temps, auoir eu jurisdiction deçà Lyon. Parce que dessus appert, que contre l'vsage de la primitiue, ancienne & moderne Eglise, durant les broüillis de l'Empire, & qu'vn Tyran espioit de chasser l'autre du Throne Imperial, depuis 800. ans les Papes se sont auancez en l'authorité que maintenant tout ouuertement ils defendent, & par armes s'efforcent d'agrandir: jaçoit que

pour auoir fauorisé Phocas, meurtrier du bon Empereur Maurice, ils se soiét faict donner le tiltre d'Euesque Vniuersel, les Gregoires Papes II. & III. fauorisants les rebelles à Leon, & Constantin son fils, ayent empieté le Duché de Rome, Zacharie authorizant les mutins de France qui deposerent Chilperic leur Roi legitime, ait introduit ses Legats en ce Royaume, & ietté la plâche pour inuiter en Italie nos peres à venir au pris de leur sang vanger les querelles, que de gayeté de cœur, ou par auarice les Papes dressoient au Rois Lombards, entretenants leur inimitié auec les Exarques de Rauenne, iusqu'à ce que les vns & les autres destruits, ces Romains eussent tiré des mal-aduisez François l'Exarquat, siege du Lieutenant Imperial, par la promotion de Charlemagne à l'Empire, ils ayent persuadé à ce religieus Prince d'apporter en France l'ordre de l'Eglise Romaine, son chant, & ses ceremonies, pour puis apres monstrer à Nicolas premier Pape le chemin d'appaiser les Empereurs & Rois de la terre, & ses successeurs à contredire ceus qui soustenoient deuoir ioüir de l'Inuestiture des Prelats de leur Royaume, comme d'vn droit Roial. De maniere qu'outre l'impieté, qui par telles vsurpations Papales, s'est accreuë parmy nous, l'on peut dire, ainsi qu'a tres-bien remarqué Iean le Maire de Belges en son promptuaire des Conciles, que les mesmes Papes ont esté les principaus boute-feux des guerres depuis 900. ans esmeuës en la Chrestienté, quand leur ambition a trouué des Princes de leur humeur ou bigots, s'aidants tousiours les Papes de l'inconsideré zele du peuple, pour empescher les vertueux & vaillants Empereurs, qui s'opposoient aux simoniaques Elections, ou à la vie desordonnee des Pontifes, ainsi que firent les Othons, Henry, Frideric, & autres leurs imitateurs. Que si les Papes n'ont pas tous ouuertement assailli nos Rois: ç'a esté lors que leurs marches ont esté esloignees d'eux, ou pource qu'il leur importoit d'auoir vn puissant Roi en France, pour faire teste aux Empereurs ennemis mortels des Papes vsurpateurs de Rome leur principal Siege. Car Iules II. Pape, suiuant la trace de Nicolas (qui ne peut souffrir l'entiere authorité de Louis II. Empereur) & ses ambitieus successeurs, aussi mal côtés de Guy, Lothaire & autres Empereurs Italiens de race Françoise, monstra bien qu'il ne vouloit point de Roy de France, pour voisin en Italie, soit que tous Papes craignent la liberté de nos Eglises, ou se desfient de pouuoir desbaucher la vraye Noblesse, naturellement affectionnee au seruice de ses Rois. Tant y a que les anciens Papes n'ont pretendu en France aucune Souueraine iurisdiction Ecclesiastique que de gré à gré: Et quand ils se sont efforcez de l'auoir de haute lutte ils y ont esté contredicts par nos Rois, lesquels de tout temps, & quand bon leur a semblé ont appellé les Euesques de leurs Roiaumes pour ordonner des choses Ecclesiastiques, sans attendre l'authorité des Papes. Il appert encores que nos Rois n'ont obserué les Decrets des Conciles tenus hors leurs Roiaumes, & en l'absence de leurs Euesques, sinon quand par l'aduis de leurs Estats ils ont approuué lesdits Conciles: Laquelle ancienne Liberté Françoise, le Roy nostre Sire, nos reuerens & Chrestiens Prelats, nostre gentille Noblesse & peuple fidelle doiuent maintenir & conseruer par tous bons moyens pour laisser aux heritiers de Hugues Capet entiere la coronne, que

..... Sfondrat soy disant Gregoire, Pape XIIII. de ce nom essaye de transporter en Espaigne à nostre honte, & de nos successeurs mesme en ce temps que nostre Iustice manifestement se voit fauorisee de l'assistance du grãd Dieu, qui nous a donné la victoire de tant de rencontres, & batailles. Ne craignez donc point, Mõsieur, les vains & impuissants foudres de ce mal aduisé Salmonee Cremonois: Car, n'estant point nostre Euesque, & ne se monstrant point chef, digne de nostre Eglise Catholique, ains souldrier, & gendarme partial, il n'a aucune puissance sur nous: Et par consequent ses fulminations ne peuuent seruir que d'espouuentail de cheneuieres, encores, enuoyant vne armee contre vn Roiaume, duquel les Romains tiennent toutes leurs richesses, outre son ingratitude (sur tous vices des-agreable à Dieu & aux hommes) il n'est plus successeur de S. Pierre, à qui nostre Seigneur commanda r'engainer son glaiue materiel. Voila ce que ie vous puis respondre sur la question que m'auez faicte: Sçauoir si nostre Roi peut estre excommunié par le Pape. Quelle puissance ont euë en France les Pontifes Romains: Quelles sont les Libertez de nostre Eglise Gauloise. Si i'auoy plus de liures, possible en eusse-ie dit dauantage, & remply des blancs, que i'ay laissez en cest escrit. Mais n'ayant icy que trois ou quatre autheurs, vous-vous contenterez de ce que promptement i'ay peu fournir, appuyé de ma memoire, & de ce peu de liures que i'ay trouuez, ou apportez en ce Chasteau domicile de Mars, plustost que d'Apollon. Cependant, & pour dauantage vous esclaircir, vous pourrez chercher Pierre de Cugnieres, Deffensor Paris, le Songe du Verger, les actes du Concile de Cõstance & Basle, Iean le Maire de Belges, en son Promptuaire des Conciles, Du Moulin sur les petites dattes, qui plus que moy vous satisferont. I'obmets les nullitez de l'election dudit Gregoire XIIII. soy-disant Pape, qui vne autre fois pourront estre mises en auant, d'autant que c'est vne question non seulement de droit, mais aussi de faict: Et pource il faut auoir d'autres memoires que ceus que presentement i'ay en main, pour verifier la nullité de sa promotion sans nostre consentement: & par les factions Espaignoles establi en la premiere chaire de nostre Eglise Catholique. Ie ne me suis non plus voulu aider des arguments des pretendus reformez, escrits contre la Primauté du Pape, ayant entendu traiter ceste question plustost en historien, que Theologien: & neantmoins comme François, ie n'ay sceu me contenir d'arracher le masque à ce pere feint, qui ingrat veut esteindre le plus bel œil de la Chrestienté, pour nous rendre Marranes.

FIN.

POVR LE COVRONNEMENT DV ROY HENRY IIII. ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Et que pour n'estre sacré, il ne laisse d'estre Roy & legitime Seigneur.

NOSTRE Roy Henry quatriesme, afin d'oster le scrupulle d'aucuns qui cuident que pour n'estre pas encores sacré, ne Couronné de mains d'Euesques, il ne fust nostre maistre & legitime Seigneur; Voicy ce qu'il peut dire auec raison confirmee par exemples tres-anciens.

Qu'il tient la Couronne, non comme l'heritage propre de son pere: ains comme vn bien & honneur issu de sa maison, & tout ainsi qu'vn Gentilhomme est Noble, non seulement pour ce qu'il est fils de son pere Noble, mais pour ce qu'il est d'vne famille franche de tout temps.

Tellement, qu'ainsi comme la faute d'vn pere ne peut nuire n'empescher que le fils d'vn Gentilhomme ne soit tenu pour Noble, & ne iouïsse des priuileges (s'il vit Noblement.) Aussi le Roy ne peut estre debouté de la Couronne estant yssu de S. Louys.

Que si l'on dit qu'il luy conuient estre Sacré: Il peut respondre auec du Tillet, que le Sacre n'augmente son droit, puis que ceux de la premiere race ne l'ont esté. Voire les mots d'eslection estans en la vieille forme & demourez en aucunes Oraison des Sacres & Couronnements des Roys derniers, doiuent estre pris & entendus pour declaration, ou acceptation & submission au Roy esleu, designé & predestiné de Dieu, qui l'a fait & conserué le plus proche de la Couronne, non pour aucun droit qui appartienne aux sujects de donner le Royaume par leurs voix & eslection, car tousiours il a esté reputé familiaire, tant durant le Paganisme que le Christianisme, & tels l'ont transferé à leur posterité ceux qui par la prouidence diuine, (à laquelle seule appartient mettre & oster les Rois) y ont fait les mutations.

Nous pouuons adiouster à ceste proposition veritable (& tres-vtile pour exclurre tout maistre estranger) que dés l'eslection du premier Roy François, les Barons (car le peuple n'auoit aucune voix parmi eux, non plus qu'entre les premiers Gaullois) ont transferé au Roy & en la personne de celuy qui tiendra ceste dignité tout leur pouuoir.

Autrement s'il estoit loisible aux peuples dechanger de Roy à tous leurs desirs, il n'y auroit aucune puissance asseuree & poussez par l'ambition des

plus entreprenans, tous les iours ils seroient à recommencer, au grand dommage de la Chrestienté & de la prouince, qui se trouueroit enueloppee de guerres pour les partis contraires.

Le Roy donc peut dire, que les cris de ioye que sa Noblesse & gendarmerie luy firent à S. Cloud, apres la mort du feu Roy, à Arques quand il chassa le Duc de Mayenne, à Yury apres la bataille gaignee, à Chelles en l'assistance que tant de Noblesse luy fit; sont plus que suffisantes coronations, & vallent bien l'esleuation sur le Bouclier & le port à l'entour du camp: dont nos ancestres ont vsé pour la declaration des Roys predecesseurs de Pepin, qui le premier fut Couronné par main d'Euesque.

Et neantmoins pour oster toute maligne obiection, en saine conscience & en vne assemble d'Euesques, Prelats, Ducs, Comtes, Barons & autres Seigneurs, il peut prendre sa Couronne en leur presence, & sans qu'ils y mettent la main, puis qu'il ne la tient point d'eux; ainsi que i'ay dit cy-dessus.

Car nous trouuons que Charlemaigne couronna Louys son fils, & le declara Souuerain, sans que les Euesques ou Nobles touchassent à la Couronne qu'il luy donna.

Des vieilles Annalles disent sous l'an huit cens treize. *Ludouicum filium coronauit & sibi consortem imperij fecit.* Il couronna Louys son fils, & le fit son compagnon en Empire. En la vie dudit Charlemagne faicte par vn Moine d'Angoulesme. *Deinde habito Aquisgrani generali conuentu filio suo Ludouico Regi Aquitaniæ coronam imposuit*, puis ayant tenu à Aix vn Parlement general, il Couronna Louys Roy d'Aquitaine. En la vie dudit Louys faicte *ad relationem Ademari. Monuit & tandem imperiali diademate coronauit, & rerum summam penes eum futuram esse Christo fauente innotuit.* Il l'admonesta & puis le couronna du diadesme Imperial, & declara qu'auec l'aide de nostre Seigneur Iesus Christ, la Souueraine puissance de toutes choses deuoit estre pardeuers luy.

Mais ce que dit Tegan aux Gestes dudit Louys, est bié plus expres & móstre la souueraine puissance de nos Roys pour leur Coronation, autic. 6. *Supradictus vere Imperator cum iam intelligisset appropinquare, &c.* Le susdit Empereur (dit-il) cognoissant approcher la fin de ses iours (car il estoit ja fort vieil) appella son fils pres de soy, & toute sa puissance, Euesques, Abbez, Ducs, & Comtes, auec lesquels assemblez au Palais d'Aix, il eut vn grand Parlement où paisiblement & honnestement il les admonesta monstrer leur fidelité enuers son fils, les interrogeant du grand iusques au plus petit, s'il ne leur plaisoit pas qu'il donnast son nom (à sçauoir d'Empereur) à Louys son fils. Tous respódirét que cela estoit vn aduis de Dieu. Ce fait le prochain Dimanche il se para d'habillemens Royaux, & ayant la Couronne sur la teste, bien noblement & richement vestu, ainsi qu'il appartenoit, il s'achemine vers l'Eglise, qu'il auoit fait bastir depuis les fondemens, & vint iusques à vn Autel, plus haut esleué que les autres, consacré en l'honneur de nostre Seigneur Iesus Christ, sur lequel il commanda estre mise vne autre Couronne que celle qu'il portoit au chef. Apres que le pere & le fils eurent assez longuement prié, l'Empereur

sieurs Nauires ne portent pas si grande charge.

Estant ladite riuiere de Seine enflee des eaux de la riuiere d'Andelle & de celle d'Epte qui separe la Normandie de France, elle est encores renforcee de la riuiere d'Eure, qui commençant à porter dés Chartres, vient passer à vne lieuë de Dreux, Passi, Louuiers, s'embouche dans Seine, entre Ruel & Pont de l'Arche, apportant toutes les commoditez de la haute Beausse, Chartrain, Dreux, Eureux & partie de Normandie.

Mais le voisinage de la Mer & du Haure de Grace (quand bien il y auroit necessité enuiron Paris) peut fournir à sa nourriture & entretien, voire toutes les Prouinces de France contribuent à sa grandeur, sans grand trauail & peine.

D'autant que la riuiere de Loire partissant la France par moitié, peut conduire à Gien tous les biens d'aual son eau, Comme d'Orleans, Blois, Tours, Angers, Nantes : d'amont, Alier ceux de Moulins, la mesme Loire, ceux qui croissent depuis Gien iusques à Roüanne, où se peuuent assembler ceux du Lyonnois & Masconnois, d'autant qu'il n'y a que treze lieuës iusques à Lyon, ou est la Saosne, & de Gien que neuf iusques à Montargis, d'où part la riuiere du Loing on les peut enuoyer dans Seine.

Tellement que depuis Marseille iusques à Paris, il n'y a que vingt deux lieuës, sçauoir de Lyon à Roüanne treize, de Gien à Montargis neuf. Et partant la ville de Paris, aydee de dix-sept riuieres portans batteau, & se rendans dans la Seine, se peut sans grand destourbier aider de toutes les commoditez de la France.

Ainsi donc ce n'est merueille, si auec tant d'aisance des habitans, ceste ville est creue à telle grandeur que nous l'auons veuë. Et voila (Monsieur) ce qu'en deux heures ie vous ay peu discourir des occasions de la creuë de la ville de Paris, & comme non sans cause, nos Roys l'ont esleuë pour le chef de tout leur Royaume, veu son assiete.

DES ARMES ET BASTONS DES CHEVALIERS.

A Monsieur de Galoup sieur de Chastoil, à Aix.

MONSIEVR, i'ay reçeu la vostre du 26. Octobre, escrite en vn court billet, qui me faict dire que vous estiez hasté. Vous me demandez beaucoup que vous declairer les bastons & armes des Cheualliers, ie l'auoy faict en vn liure que i'ay perdu à Marseille. Cependant, *stans pede in vno*, ie vous aduise que les Cheualliers vestoient premierement vn Gambisson ou pourpoint piqué ou cottonné au lieu du hausse-col de nos gens, sus lequel ils vestoient vne longue chemise de maille venant iusques à my-iambes, appellee Haubert ou Aubert, & *Lorica* en Latin, faict d'anelets. Ceste chemise ou haubert, auoit vn capuchon dans

lequel ils mettoient la teste comme dans vne callotte, qui les couuroit iusques aux yeux, le col & le menton. Ils chaussoient des chausses de mesme estoffe, c'est à dire de mailles qu'ils faisoient couldre à leur haubert, ie croy afin qu'elles ne grillassent sur leurs genoüils: chaussoient des esperōs à larges mollettes comme la paulme de la main: dessus ils auoient vne cotte de soye peinte de leurs blasons, armes, armoiries ou deuises, laquelle ils ceignoient d'vne courroye large où pendoit vne espee large de deux ou trois poulces, & deux pieds & demy de long, vne croisee pour toute garde, ayant quelquesfois leur archet au poing: vn poignard ou cousteau appellé Misericorde, pour ce que leur ennemy atterré en estoit tué, s'il ne demandoit misericorde. Ils vsoient d'vn heaulme poinctu par haut, *In Conum*, de plusieurs pieces de fer tres-lourdes, des Latins & du temps d'Ammian Marcellin appellé *Clibanus*, pour ce qu'il estoit fait en fourneau auec vne coëffe de fer & heaume si malaisé qu'aucunesfois des coups de lāces faisoiēt tourner la visiere derriere appellee ventaille, à cause qu'ils prenoient vent par la, & le nazil, sus lequel ils mettoient des bagues & fleurs d'orfauerie par galenterie. Ils auoient aussi vn grād escu poinctu par bas, carré en haut qu'ils pendoient à leur col par vne courroye, ledit escu long pour le moins de deux pieds. Les housses ou caparassons qui couuroient tous leurs cheuaux, depuis le col iusques aux pieds, estoient aussi peintes de leurs blasons, montez à cheual, pour ce que leurs hauberts n'auoient point d'arrests, ils appuyoient leurs lances fort longues sur l'arçon de la selle (faite à l'Angloise) le fer de la lance qui estoit large de deux poulces & long d'vn pied. Ceste sorte d'armeure seruit aux Cheualliers, iusques au Roy Philippes le Bel, (c'est à dire) l'an 1300. ou enuiron qu'ils commencerent à couurir leurs iambes & bras de lames de fer sus les genoüils & greues, & puis l'an 1400. ils vserent tout communement de cuirasses aussi de fer, comme celles du iourdhuy. Ie trouue que du temps de Charlemaigne ces corcelets s'appellerēt Brugnes, mais ie ne sçay pas leur façon. Depuis Philippes de Valois, les Cheualiers vserent de bassinets & chappeaux de fer, mais ce n'estoit que pour armes legeres, & quand ils combatoient à pied. La brigandine n'estoit pas arme de Cheualiers, mais de gros varlet, de portiers, gardes de ponts, car le mot vient de brigand, & brigand de brig, c'est à dire en vieil langage François & Gaullois Pont, tesmoing *Briua Isara*, Pont d'Oise, *Briua curretia*, Briue la Gaillarde, la riuiere de laquelle s'appelle *Curretia*, Brioude d'Auuergne est voisine du grand arc ou pont Inspony, qui s'appelle *Oeni pons*, car Prug, Brug, Brig en viel Gaullois, François, Anglois, ou Alleman signifie pont.

Nos premiers François auoient vne arme appellee Francisque & Ançon qui auoit vn fer tranchant pointu au bout, doré sus vn manche ou hante assez longue laquelle, ils lançoient contre leurs ennemis, lesquels en estoient fort endommagez s'ils estoient atteints à nud, s'ils le receuoient en leurs escus la hante pendant tournoit à terre, & lors le François marchant dessus fendoit l'escu, ou son ennemy estant contrainct de tenir la main basse pour la pesanteur de son escu, & de la Francisque ou Ançon attaché; cependant se descouuroit aux coups des autres.

DE LA VILLE DE PARIS ET POVRQVOY LES ROYS L'ONT *choisie pour leur Capitale.*

LA ville de Paris est paruenuë à la grandeur que nous l'auons veuë pour la commodité de son assiette, que Dieu semble auoir establie pour le domicile d'vn Roy des Gaules. Ce qui a esté remarqué par Iulles Cesar. Aussi en fit son domicile Iuliã nommé l'Apostat, pendant qu'il fut Cesar sous l'Empereur Constance, & depuis Gratian fils de l'Empereur Valẽtinian.

Car estant la Germanie lors mal labouree & gouuernee par peuples qui n'auoient point de limites ou territoires arrestez, & les plus forts chassans les plus foibles, selon que le riuage de la riuiere de Rhin se trouuoit bien ou mal gardé, & les forts des garnisons Romaines remplis de soldats (qui jadis habiterent Colongne, Nuz, Binge, Maience, Argentine (c'est Strasbourg) Spire, Vvormes, Basle, Constance) les Francs, Sesnes (ou Saxons) les Bourguignons & Allemans s'efforcerent de passer ladite riuiere pour venir habiter la Gaulle mal peuplee du costé de Belges, lors couuerte des forests d'Ardenne & Vauge.

Tellement que depuis que la discipline Romaine commença de s'abastardir en la gendarmerie, de vingt en vingt ans (par maniere de dire) quelque peuple Germain ne failloit de se jetter en Gaulle & se planter deça le Rhin. Ce fut pourquoy les Empereurs successeurs de Constantin le Grand, voyans les villes susdites (qui sont plantees sur le Rhin & iadis auoient esté basties pour seruir de forts contre les peuples de Germanie) trop souuent assaillies & despeuplees, se retirerent plus auant dans le cœur des Gaulles, & choisirent Paris pour siege Imperial. Dautant qu'en mesme temps les Scots (qui sont les Escossois, sortans d'Irlande assaillirent la Grand Bretagne (qui est Angleterre) & repoussans les garnisons Romaines logees à Camalodun colonie, Londres & autres villes peuplees de Romains (par eux aussi destruictes) menassoient encores de passer en Gaulle.

A ceste cause lesdits Empereurs ou leurs Lieutenans, choisissans la ville de Paris, non trop esloignee du Rhin ne de l'emboucheure de Seine (en laquelle ils pouuoient bastir Nauires du bois lors pris és forests de Brie & de Perche) aisément pouuoient se preparer à la resistance & surprise de leurs ennemis, par le moyen du grand peuple & equipage de guerre qu'ils pouuoient assembler audit lieu de Paris le plus commode de tous les autres de Gaulle pour les raisons qui s'ensuiuent.

Premierement l'assiette de Paris estant dans vne Isle, la montagne qui regarde le midy, se trouua pleine d'eaux singulierement bonnes, comme il en reste la marque és puits des Cordeliers, des Cholets, de Saincte Geneuiefue & autres qui sont esloignez de latrines.

Le païs d'alentour remply de carrieres de toutes sortes de pierres. Le costé de Septentrion de plastre. Le haut des riuieres de Seine & Marne vestu de forests aboutissans iusques sur le bord du cours des eaux desdites riuieres, donna commodité de bastir.

La campagne du costé dudit Septentrion (où maintenant est S. Denis en France & Dammartin) abondante en bleds, les Coustaux depuis Mont-l'hery iusques à Poissy, propres à porter de bons vins, tels que les blancs de Longeumeau, Seaux, Bagneux, Chastillon, les clerets de Vannes, Icy, Meudon, Seure, S. Cloud, Suresne, Ruel, port au Pec, fournirent de viures en abondance.

Aussi Clouis, enuiron l'an 500. apres la Natiuité de nostre Seigneur, inuité de si grandes commoditez y establit son siege Royal, preuoyant qu'elle pourroit croistre en toute telle grandeur qu'on eust sçeu imaginer, entretenuë & par le bon territoire d'alentour, & l'aport des riuieres qui pres d'icelle de tous les endroits de la France s'embouchent dedans la Seine.

Laquelle venant de la basse Bourgongne & Champagne, commençant à porter bateau des son issuë de la ville de Troyes; pres de Pons sur Seine reçoit la riuiere d'Aube, qui apporte les bons vins blancs de Bar-sus-Aube, & les biens de partie de Bassigny & Partois.

La riuiere d'Yonne venant de Ioigny, Auxerre, & Sens; apres auoir receu la riuiere d'Armenson & de Vane apporte les biens d'Auxerrois, de Vezeley & du Val de Haillan & de la haute Champagne, se ioint à Monstreau ou faut Yonne.

Le Loing riuiere qui commence à porter à Montargis, apporte du bois bon pour la menuiserie, & les biens des bas Gastinois, & se ioinct dans Seine entre Moret & Melun au pont de Sanois.

La riuiere d'Estampes ayant receu vne autre de pareille grandeur, qui vient de la Ferté Aleps, ameine les bleds de Beauce, partie des vins de Gastinois & d'Estampes, puis se ioinct à la Seine à Corbeil.

A vne lieuë de Paris la riuiere de Marne entre dans Seine, ayant pris sa source à demie lieuë de Langres, puis passant pres de Chaumont en Bassigni, trauerse le Partois à Vitri, passe deuant Chaalons en Champagne, Espernay, Chasteau-Thierri, Meaux, Lagni, amenant les bleds & auoines de Champagne, les vins d'Ay & de la montagne de Rheims, ceux de la haute Brie & partie de Valois, Apres auoir receu la riuiere d'Ourcq qui enuoye du bois & partie des biens dudit Valois, & entre dans la Marne au dessous de Meaux, comme le grand & petit Morin passants à Crecy en Brie & se rendans au dessus de Lagni, portent les biens de la Brie.

La riuiere de Vesle passant à Rheims enuoye les biens de Rethelois, & de l'autre costé de la montagne de Rheims, comme aussi celle d'Aisne, ceux de Laonois & Soissons, passant au milieu du Val de Soissons, pays tres-fertile se ioint à celle d'Oise, laquelle venant de la Fere en Picardie, reçoit ladite riuiere d'Aisne, puis celle de Therin qui vient de Beauuais, se venans ioindre à la Seine au Conflans S. Honorine au dessus de Poissi.

La où tant d'eaux estant assemblees, les batteaux sont si grands, que plu-

parla à son fils deuant toute la multitude des Euesques & la Noblesse, l'admonestant sur tout d'aymer Dieu & le craindre, garder en tout ses commandemens; gouuerner les Eglises de Dieu, & les defendre des meschans hommes, se monstrer misericordieux enuers ses sœurs & freres puisnez, comme aussi à ses nepueux & parens: honorer les Prestres comme ses peres, le peuple comme ses enfans; & contraindre les superbes & meschans de cheminer la droite voye; & d'estre consolateur des Monasteres & des paures, qu'il n'eut à chasser aucun de son Estat sans cause iuste: & se monstrast soy-mesme irreprehensible, deuant Dieu & les hommes. Apres qu'il eut dit ces mots & autres deuant la multitude du peuple; il demanda à son fils s'il vouloit se rendre obeïssant à ses commandemens: A quoy il respondit que tres-volontiers (auec l'ayde de Dieu) il les garderoit. Lors son pere luy commanda, qu'auec ses propres mains, il allast leuer la Couronne qui estoit sur l'Autel, & se la mist sur la teste, en souuenance des commandemens que son pere luy auoit faits; & le fils accomplit les commandemens de son pere. Voila les mots de l'ancien Autheur tournez en François.

Que si lon dit que cest acte est seul, & faict pour la Couronne Imperiale, l'on peut respondre, que les mots *Rerum summam*, s'entendent de la succession: comme aussi l'article qui parle de la misericorde & charité enuers ses freres & parens, monstre que l'Empereur l'entendoit faire maistre de ses Royaumes, dauantage que Charlemaigne faisant cét acte en France, & en la presence des Seigneurs François, entendoit saisir son fils de toute son authorité. Car il n'y auoit la, ne Pape ne Romain; comme quand il fut declaré Empereur. Louys le Debonnaire en fit autant à Charles le Chauue son fils, ainsi que dit Aymon liure 5. Chapitre 17. *In his Imperator tota æstate consistens indixit generalem conuentum autumni tempore.* L'Empereur y demourant tout l'Esté y assigna vn Parlement general au temps d'Autonne, & puis apres, *vbi Ludouicus Imperator filium suum Carolum armis virilibus (id est ense) cinxit, corona regali caput insigniuit: partemque regni; quam homonimus eius Carolus habuit, id est Neustriam, ei attribuit.* La ou l'Empereur Louys ceignit d'armes viriles, c'est à dire de l'Espee, Charles son fils, & luy mit sur la teste vne Couronne Royalle, luy donnant vne partie du Royaume que Charles duquel il portoit le nom, auoit euë, c'est à dire Neustrie. Et ie croy qu'il en faut autant penser des autres enfans declairez Rois par leurs peres.

Ainsi donc en quelque grande place, ou dedans ou deuant vne spatieuse Eglise, le Roy peut faire tendre vn haut dais Royal, à vn iour de Dimanche sortant de son logis, assisté de ses Princes, grãds officiers, Euesques, Prelats & Principaux Seigneurs, faire porter deuãt luy vne Courõne, laquelle mise en vn lieu eminent, il remonstrera à tous; que Dieu l'ayant appellé à la succession du feu Roy Henry III. son tres-honoré Seigneur & frere, il auoit essayé de mettre en paix le Royaume de ses predecesseurs. Toutes-fois estant malicieusement contredit par les rebelles, qui faisoient semblant de vouloir, contre droit & raison, couronner vn autre, il auroit fait ceste presente assemblee, comme de gens qu'il croyoit estre ses bons & loyaux sujets; ainsi qu'il auoit

experimenté, par l'assistance qu'en tant de lieux ils luy auoient faicte à leur honeur immortel, ayât aussi Dieu fauorisé de leur fidelité tât de victoires, que par leur moyen il auroit obtenuës. Que si aucun vouloit luy châléger la Couronne que Dieu & la Loy du Royaume luy auoient donnee, il estoit prest de monstrer comme loyal Cheualier, que iustement & par droit, elle luy appartenoit, & neantmoins dautant qu'à l'aduenir il desiroit par bonnes Loix & ordonnances gouuerner l'Eglise & peuple que Dieu auoit mis en sa garde, il leur promettoit & iuroit deuant Dieu & ses Anges, de viure selon l'Eglise Catholique, faire iustice au grand & au petit, garder à chacun ses franchises & libertez, sans enfraindre les iustes & sainctes Loix faictes par ses predecesseurs. Lors chacun ayant crié *Viue le Roy*, il commandera aux Princes du Sang Royal, prendre la Couronne, & la luy apporter: ce fait, luy mesme se la mettra sur la teste. Puis chacun derechef criera *Viue le Roy*.

Ce n'est pas sans cause, que i'ay mis qu'il iurera garder les Loix du Royaume, sans en estre semond, afin de monstrer que toute la Souueraineté depéd de luy, & qu'Euesques & Nobles sont tous ses sujets: & ne l'ont receu auec precedente stipulation.

Car la recognoissance que nous ferons de Henry quatriesme, n'est pas vne eslection de Roy d'autre maison: Ains d'vn qui reçoit la Couronne à luy appartenant: & qui neantmoins, sans estre forcé ne requis, promet faire le deuoir que Dieu luy a commandé.

Pareil serment, & sans en estre requis, fit Charles le Chauue, appellé à la Couronne de Lorraine: l'an huict cens soixante & neuf; ainsi qu'on peut lire dans Aymon, liure 5. chap. 21. chose que l'on ne doit trouuer estrange; pource qu'à l'instant mesme qu'vn Roy prend la Couronne & le Sceptre, il s'oblige à rendre iustice à son peuple, sous la mesme promesse que son pere ou predecesseur s'obligea au mesme peuple, qui jadis les establit.

Fait à Tours le 6. Ianuier 1593. Et presenté au Roy le 25. Feurier ensuiuant.